VOL. XIV. No. 43. MONTREAL, DIMANCHE 9 DECEMBRE 1917.

Abonnements par la poste :

CANADA $2.00
ETATS-UNIS $2.50
UNION POSTALE $3.00

LE NUMERO . . . . . 5 sous

LE NATIONALISTE

JOURNAL DU DIMANCHE

Rédaction et administration :
43, RUE SAINT-VINCENT
MONTREAL

TÉLÉPHONE :
REDACTION : Main 7460.
ADMINISTRATION : Main 7461.

REDIGÉ EN COLLABORATION

DROIT AU BUT

Directeur: PIERRE LABROSSE

DEUX VOIX ANGLAISES

Cette campagne de presse

Si les Canadiens français jugeaient de la largeur d'esprit et du sens de la justice de la presse anglaise par tout ce qui se publie de ce temps-ci sur le compte de notre race, de l'Atlantique au Pacifique, au Canada et aux Etats-Unis, et dans nombre de journaux anglais sous l'influence de Northcliffe, ils auraient tôt fait de conclure que les propriétaires et les rédacteurs de ces feuilles peuvent en remontrer aux Boches, dans la manière de truquer la vérité, de fausser les faits et de triturer ensemble beaucoup de mensonges et très peu de vérité. La campagne effroyable de presse menée contre nous dans les gazettes de Toronto, de Winnipeg, de l'Ouest et même des Provinces Maritimes, ainsi qu'aux Etats-Unis, dans les quotidiens, les hebdomadaires et les revues mensuelles nous a fait voir comment on s'y prend pour calomnier toute une nation; — et nous saurons mieux apprécier, après cela, la façon dont des agences de nouvelles et des publicistes fanatiques s'y sont pris pour représenter l'Irlande comme une race de traitres.

Il y a toutefois, de-ci de-là, quelques honorables exceptions. Même des journaux qui, en d'autres temps, ne nous ont pas toujours rendu justice, ont publié, cette fois-ci, sur notre compte des études remarquablement justes, ce qui était d'autant plus étonnant que c'est rare, à l'époque où nous vivons. Le *Nationaliste* a déjà signalé à ses lecteurs des articles du *Manchester Guardian*, du *New Witness* et de la *National Review*, des lettres au *New Age* de Londres, des notes d'*America*, la revue américaine des Jésuites, et des correspondances au *New-York Post* ainsi qu'à de très rares publications des Etats-Unis. Au pays même, clairsemés sont les périodiques et les journaux de langue anglaise qui n'ont pas versé dans la calomnie et le mensonge à notre endroit. Ce qui, du reste, augmente les chances de succès de telles campagnes, c'est l'ignorance à peu près complète du français chez les journalistes et le public anglo-canadiens, américains et anglais. Comment veut-on juger tout un peuple, si on ne sait sa langue, si on ne peut suivre ses publications et si, pour se renseigner à son sujet, on n'a, pour se guider, par exemple, que les traductions tronquées et les articles fourbes et malicieux d'un Mosher ou les correspondances perfides d'un Morgan Powell, autre francophobe de la même école?

Le *Tablet*, de Londres, le grand organe catholique anglais qu'on sait n'a pas toujours eu le souci de nous rendre justice. Il a parfois eu, à notre endroit, des notes erronées, ou inspirées par des ennemis de la langue française et de son libre développement dans les milieux catholiques canadiens. Tout de même, il y a quelque temps, le *Tablet* a publié sous le titre de *CANADA TO-DAY* une longue correspondance du Canada où la vérité perce, quelques réserves qu'il y ait à faire sur certaines affirmations du correspondant par ailleurs bien intentionné. L'étude de celui-ci, du reste, fait contraste avec le ton hautain et méprisant que prennent d'habitude les gazettes de Toronto et même de Londres quand elles parlent de nous, — surtout si elles ont comme inspirateurs un Northcliffe ou un Beaverbrooke, deux intrigants joignant à l'ensemble de leurs traits caractéristiques celui de détester cordialement le Canadien français.

D'abord, quant à l'effort militaire du Canada, le correspondant du *Tablet* voit et écrit juste: *"Le Canada, si on le compare à tous les autres pays, sauf la France, a indubitablement dépassé la limite raisonnable de son effort ("has no doubt overdone herself"). Mais la guerre dure et le Canada est déterminé à ce que son effort, si ruineux soit-il, ne s'arrête pas. Dans toute l'histoire coloniale, aucune colonie, ancienne ou moderne, n'a fait plus pour la métropole. L'Angleterre ne peut demander et, croyons-nous, ne demande rien de plus; mais le gouvernement canadien veut encore donner. Il se trouve toutefois que grand nombre de libéraux et de nationalistes canadiens estiment que le Canada en a fait assez et il est absolument nécessaire de comprendre leur façon de voir. Tout le long du bas Saint-Laurent, ainsi que dans les villes de Québec et de Montréal, le visiteur constate que cela ne va pas bien, que la population est inquiète, qu'un abime menace de s'ouvrir entre le Québec français et l'Ontario anglais. Et ceci, au temps où il y a l'entente franco-britannique en Europe, semble presque une terrible absurdité en Amérique."*

Un peu plus loin, après s'être demandé pourquoi les Canadiens français, entre autres catégories de Canadiens, ne veulent pas prolonger le terme du gouvernement actuel, refusent d'approuver la conscription, le *Tablet* fait cette réponse: *"Il y a de cela des raisons, dues à l'existence de lois historiques et intellectuelles très claires, et qui influent sur la politique canadienne actuelle. Il y au Canada une mentalité spéciale aux Canadiens autochtones, tout comme il y a en Irlande une tradition indigène, une culture, une petite nationalité irlandaises. Dans chaque cas, les exigences de la guerre ont pris à rebours cette mentalité particulière. Qu'un Anglais quitte le Canada afin d'aller lutter pour son pays natal, c'est une chose; que des Canadiens français s'en aillent se battre pour une France éloignée, avec laquelle ils ont perdu tout contact religieux et politique, c'en est une autre. Leur France à eux, c'est celle d'avant la révolution. Voyager parmi eux, c'est rencontrer les anciens Français dont parle Young dans ses récits de voyage. Du point de vue des moeurs, de la religion, des coutumes, ce sont des Français du XVIIIe siècle. Fait assez curieux c'est que, politiquement, ils sont plus attachés à l'Angleterre qu'à la France, et ce serait erroné que de vouloir les associer à jamais aux ennemis d'un Empire à la variété duquel ils ajoutent si remarquablement. Leur sentiment a toujours été que les Français les ont abandonnés à leur sort après la conquête, et que, par leur esprit d'économie et de survivance, ils se cramponnèrent aux forêts et aux rocs canadiens jusqu'à ce que, de quelques milliers, ils devinssent des millions. Il n'est rien qui frappe autant que de savoir qu'ils ont aidé à repousser les troupes de la Nouvelle-Angleterre révoltée envahissant le Canada... Il y a entre la Seine et le Saint-Laurent plus qu'un golfe... Le Canadien français du peuple ne croit pas de son devoir de se battre pour la France non plus que l'Angleterre. ...Il n'a aucune sympathie à l'endroit du gouvernement actuel... Ce gouvernement qui ne représente pas tout le Canada a fait des dépenses prodigieuses et il y a probablement eu du coulage et des profiteurs de guerre. L'opposition estime que ce ministère n'a pas le droit de vouloir se dérober aux conséquences de ses fautes en en appelant en faveur de la conscription, non plus que celui de se réfugier dans le "patriotisme" pour éviter les embarras qui l'attendent. A tort ou à raison, on estime que ce bill de conscription n'est pas une mesure de guerre mais une mesure hostile prise par l'Ontario protestant contre le Québec catholique. Malheureusement, des discours privés et publics confirment cette impression. D'autre part, on eût pu souhaiter que le gouvernement eût traité avec plus de tact de la question des langues. Puisque le français est langue officielle, puisque le Canada français fait partie des contrées non-allemandes de l'univers, il eût semblé que ce fût temps de tolérer le français dans les écoles du pays, hors du Québec, au lieu d'en proscrire ce symbole de la vraie culture. Il est assurément quelque peu étrange de constater que les mêmes orangistes qui prêchent toujours aux éducateurs irlandais, en Irlande, de substituer le français au gaélique, dans leurs écoles, dénoncent cette même langue française, si on veut l'enseigner au Canada."*

Un peu plus loin, l'auteur de l'article au *Tablet* s'exprime ainsi: *"Le Canadien français n'est pas un lâche, quand ses droits sont en jeu ou quand une cause en appelle à son âme. ...Les évêques lui ont conseillé d'aider à cette guerre-ci; mais ils l'ont fait sur la garantie expresse du gouvernement qu'il n'en viendrait jamais à la conscription... La conscription pourra maintenant s'appliquer, peut-être, mais au coût d'un Canada désuni pour une période plus longue encore qu'on ne veut y penser..."* Enfin, l'auteur écrit: *..."L'Empire ne peut insister pour obtenir un sacrifice qui comporte la banqueroute du Canada, déjà dépendance financière* ("financial adjunct") *des Etats-Unis"*, et il ajoute que certains *"s'attendent même à ce que la Couronne impose son veto à la loi de conscription, en tant que loi inconstitutionnelle, ce qui, indubitablement, affermirait la grande loyauté des Canadiens français au point que plusieurs d'entre eux se demanderaient tout de suite s'il ne leur serait pas possible de protéger la Couronne de quelque façon que ce soit, vu qu'elle les aurait protégés contre leur propre gouvernement."* (*Tablet*, 22 septembre 1917).

Une note du 'New Age'

De son côté, le *New Age*, de Londres (25 octobre), publie d'un de ses correspondants une analyse des raisons qui militent, parmi les Canadiens français, contre la conscription, analyse se terminant par ces réflexions sensées: *"Toute ma pensée dans ce travail-ci, c'est de faire pièce à cette théorie que, vu que le Québec est français et catholique, il ne peut, à cause de cela même, exercer les droits que lui reconnait la Confédération. J'ai fait beaucoup de lectures sur le sujet de la politique canadienne, récemment; or il est évident à un observateur de l'extérieur qu'il existe un propos délibéré d'exposer le Québec au mépris de l'univers* ("it is obvious to an outsider that the is a deliberate intention to hold Quebec up to the scorn of the world"). *Mais le Québec est partie de la Confédération; et si le Québec offre des problèmes particuliers à la solution des politiques, il faut qu'ils les traitent spécialement. Si le Québec est insulaire, l'ostracisme n'est pas une cure pour l'insularité. Si le Québec, comme a dit un magistrat, M. McCorkill, est encore plus intensément national que religieux, vous n'oblitérerez pas le sentiment national en vous en moquant, en le privant de ses droits, en menaçant de le supprimer par la force. Tout comme l'Irlande est la mesure de l'incompétence de notre gouvernement, de même l'état actuel du sentiment québécois est la vraie mesure de l'incompétence du gouvernement du Dominion à trouver une solution aux problèmes du Québec; ET DES CAMPAGNES DE CALOMNIES NE PEUVENT TENIR LIEU DE BON GOUVERNEMENT."*

Voilà, du moins, qui est propre, respectable, convenablement dit! Comme cela repose de lire ces lignes, après avoir assisté au débordement d'insanités qui noient les colonnes de tous nos journaux unionistes, suppliant, dans l'Ontario et les provinces anglaises, l'électeur anglais d'isoler le Québec et l'adjurant, dans le Québec, de ne pas s'isoler du reste du pays!

Pierre LABROSSE.

CONSEILS À M. LANSDOWNE !

POUR FAIRE SUITE A UN ARTICLE DE LA BLEUETTE PATRIE.

Lord Lansdowne a tenu à déclarer, au lendemain de la publication de son manifeste touchant la paix, qu'il a agi de son propre chef et n'a consulté personne. Il faut bien accepter sa déclaration tout en trouvant étrange qu'une démarche aussi retentissante ait pu être accomplie, tout de go, sans que son auteur en ait causé un peu dans les cercles politiques. Enfin, puisqu'il le dit !

Ce qui est sûr cependant, d'une façon indiscutable, c'est que notre ancien gouverneur, n'a pas touché un mot de son intention de parler de paix à notre arbitre des questions internationales, la bleuette *Patrie*.

Sans être aussi dure à l'endroit de lord Lansdowne qu'elle le fut envers Benoit XV, taxé par elle *d'acoquinage* avec l'Allemagne, la feuille patriotarde n'en compte pas moins son fait à l'homme d'Etat anglais.

" Lord Lansdowne, dit-elle, ne saurait ignorer les motifs supérieurs qui doivent déterminer l'Angleterre à ne point déposer prématurément les armes. Et il est inconcevable que son étrange lassitude du combat se manifeste au moment où les armées britanniques viennent de remporter en France une éclatante victoire, qui démontre clairement que les alliés cheminent d'une marche assurée vers le succès.

" Parler de paix blanche au lendemain d'une telle victoire, s'il s'agissait d'un autre que du marquis de Lansdowne, ce serait à croire que l'on en ressent du regret. "

* * *

Voilà, marquis, qui vous apprendra à ne pas faire le cachottier, quand vous aurez à causer de problèmes dont la solution est liée à l'avenir du monde.

Et ce n'est que le commencement ! les premiers coups d'épingles sont portés par un des sous-ordres de la *Patrie*, le foudre Charlie, peut-être ; gare à vous le jour où l'un des MM. Tarte, moins occupé aux opérations de bourse, prendra la plume pour vous fustiger ! Le Pape, qui est en somme un homme fort respectable, a attrapé son *biscuit*, pour employer un mot cher à ces amateurs de *galette*, et tout lord, marquis et ancien gouverneur et ministre que vous puissiez être, M. Lansdowne, vous pouvez vous attendre au pire.

Retenez bien, si vous en êtes capable, les enseignements de la *Patrie*, et une autre fois, renseignez-vous avant de parler. Voici ce que dit l'organe des concierges, —gens les mieux renseignés du monde sur les petits secrets de la diplomatie, — ; entrez-vous-le dans la tête :

" Entrer à ce moment en pourparlers avec l'Allemagne serait une capitulation indigne des alliés. Ce serait de leur part trahir la cause de la civilisation et de l'humanité qu'ils ont juré de défendre jusqu'au bout. Ce serait offrir à la Germanie la satisfaction des convoitises qui lui ont fait déchaîner sur le monde cette monstrueuse agression. Ce serait lui laisser emporter les dépouilles qu'elle tremble de perdre demain. Ce serait laisser impunis les crimes innombrables dont elle est souillée, meurtres, viols, massacres de non combattants, rapines.

. . . . . .

" Et c'est à cette heure que lord Lansdowne conseille d'interrompre le combat pour offrir au monde une paix précaire.

" C'est après que les Alliés ont lutté trois ans, suppléant par leur héroïsme à leur manque de préparation, et au moment où ils touchent au triomphe que lord Lansdowne conseille de capituler ! "

Comprenez-vous bien, maintenant, M. Lansdowne ? Si vous avez des doutes sur le sens exact de cet article pourtant lumineux, adressez-vous au premier profiteur venu, il doit s'en trouver à Londres, et vous obtiendrez toutes les explications voulues.

Il ne serait peut-être pas mauvais, aussi, que vous vous abonnassiez à la *Patrie* pour parachever votre éducation politique.

Marcel LEVIS.

Coup de plume

L'EMBARRAS DE M'AS-TU-VU

Mon ami M'as-tu-vu est riche. Il a fait sa fortune dans l'élevage des moutons et dans l'exploitation d'une usine où l'on fabriquait des ceintures dorées pour les réputations avariées, et qui a obtenu un très gros succès.

M'as-tu-vu devenu Crésus s'acheta une résidence qu'il orna de meubles chers, de tableaux signés et de tentures qui imitaient à la perfection les Gobelins.

Dans sa maison, il consacra une pièce à sa " bibliothèque ". Il dévalisa les boutiques de libraires et vida les catalogues d'éditeurs français.

Avant-hier, je le rencontrai sur la rue Saint-Jacques.

—Comment vas-tu, Gilbert, qu'il y a longtemps que je ne t'ai vu, dit-il en me serrant fortement la main. Que fais-tu ? Où es-tu ?

—Je suis journaliste...

—Ça paie-t-il. Hum ! il faut que tu viennes chez nous. On causera du " mouvement des idées " et de littérature. Tu aimes ça sans doute, c'est dans ton rôle.

J'acceptai, et vendredi soir, je sonnais à la porte de M'as-tu-vu. Hôtel luxueux et réception cordiale. J'enlève mon paletot qu'un domestique met en lieu sûr, et je pénètre avec mon ami dans la bibliothèque.

Des livres, des revues, des journaux partout. Les rayons en sont remplis, les tables en regorgent. C'est une vraie Bibliothèque Nationale où tous les spécimens de reliure se trouvent. Il y manque cependant un peu d'ordre. Les ouvrages de Brunetière côtoient ceux de Henri Ardel, cependant qu'Emile Faguet s'épanche sur le dos de Georges Ohnet. Jules Lemaître tourne le dos à Renan et Voltaire semble se plaire en la compagnie de " Mensonges " de Paul Bourget.

Dans cette librairie, on ne remarque que des ouvrages très sérieux.

—Je te félicite, M'as-tu-vu, tu as beaucoup de livres et qu'ils sont donc bien reliés !

—En effet. Je me plais avec ces bouquins qui me reposent des tracas des affaires. Ces jours derniers, je lisais Bergson. Dieu que c'est joli !

—Je vois que tu as les oeuvres complètes de Corneille...

—... et elles sont en vers.

—Tiens, tiens, j'ignorais, mais c'est une édition rarissime, un incunable que tu possèdes alors.

A un moment donné, M'as-tu-vu vient à me parler de Brunetière qu'il n'aime pas, parce qu'il écrit trop mal. Quelle différence avec Gustave Flaubert et Octave Feuillet ! Il adore Bourget, premièrement, sympathise avec les "Demi-Vierges ", de Marcel Prévost, adore Jules Lemaître et se pâme d'aise devant "En lisant Nietzsche" d'Emile Faguet.

La " Revue des Deux-Mondes ", les " Lectures pour tous " et même le " Je sais tout " n'ont plus de secrets pour lui... Il parle ainsi pendant une heure, et je ne peux à peine placer un mot.

—Mon cher M'as-tu-vu, je m'aperçois que tu es très au courant. Que penses-tu du mouvement des idées en France à l'heure actuelle ?

Juste à cet instant, une fillette pénètre dans la pièce.

—Que veux-tu, ma petite Jeanne ?

—Maman fait demander le volume que tu as apporté, hier soir, et que tu trouves si intéressant.

M'as-tu-vu est mal à l'aise. Il cherche, mais semble ne rien trouver. La petite Jeanne le découvre au pied d'un portrait de Racine.

—Le voilà, s'écrie-t-elle.

Je regarde et j'aperçois un méchant volume à 65 centimes, intitulé : Les mains sanglantes, par Michel Zeroco. Roman grand succès et sensationnel...

Ce soir-là, je n'eus pas la réponse à la question que j'avais posée bien naïvement.

Antoine GILBERT.

TRAITRES !

QU'EST-CE AU JUSTE ? — LES TRAITRES ET L'HISTOIRE. — LE BAILLON PREPARE L'INIQUITE.

Reprenant à son compte un cliché qui traîne dans tous les journaux qui, de tout temps, ont monopolisé le patriotisme, un pasteur ontarien s'écriait l'autre dimanche, entre deux citations de la Bible probablement : " Bourassa est un traître ".

Qu'est-ce que c'est au juste un traître ?

Si vous posez cette question aux gens de Dorchester, Chambly-Verchères, Champlain et certains autres lieux, on vous donnera avec raison la réponse qui se trouve au dictionnaire. Si par contre vous interrogez les patriotes par fonction, ils vous diront, s'ils veulent être sincères : —" Un traître, c'est celui qui ne pense pas comme nous ; celui qui s'oppose à nos projets ; celui qui parle d'intérêt national quand la " civilisation ", — notre civilisation, la seule civilisation (nulle n'est véritable sans notre signature ; évitez les contrefaçons) est en péril. " Un bon nombre de braves gens, l'esprit empoisonné par ces tenants de ce patriotisme " breveté ", incapables de déchiffrer la véritable marque de commerce qui le recouvre, vous tiendront le même langage.

C'est excessif et l'abus que l'on fait du mot traître finira par jouer un mauvais tour aux naïfs honnêtes gens qui l'emploient : dénonçant à faux comme traîtres ceux qui pensent d'une *façon différente*, on ne saura plus bientôt comment stigmatiser les vrais traîtres, les âmes perfides, les violateurs de promesses, les trafiquants du sol de la patrie, les banqueroutiers nationaux, et l'histoire, comme elle l'a fait dans le passé, donnant la place méritée à ceux qui ont *pensé différemment*, portera un jugement sévère contre leurs calomniateurs.

Veut-on des exemples ? Un des plus grands *traîtres* de son époque, pesé dans la balance des "patriotes d'état " d'alors, fut Robert Filwalter. Tout Anglais qu'il était, il s'en fut un beau jour en France pour y induire l'armée française à envahir sa patrie, n'offrant rien moins que la couronne d'Angleterre au fils du roi de France comme prix de sa campagne. Il aida, avec nombre d'autres Anglais qui avaient refusé de payer les impôts exigés pour guerroyer contre la France, à s'emparer de Londres. On sait ce qu'il advint. De cette guerre, entreprise par des *traîtres* anglais contre leur souverain, avec le concours d'étrangers, sortit la Grande Charte, fondation des libertés politiques, genèse de la démocratie pour la survivance de laquelle des millions d'humains sont envoyés de nos jours à la boucherie.

L'histoire à toutes ses pages est d'ailleurs remplie du nom de ces *traîtres*.

Traîtres, les barons en révolte contre Jean sans Terre ; traîtres, Washington et les fils des émigrés du *Mayflower* ; traître, Napoléon accomplissant le coup d'Etat du 18 Brumaire ; traître, Bolivar affranchissant l'Amérique latine ; traîtres, les députés de la Douma, secouant le "joug" tsariste, tous manifestement traîtres pour avoir *pensé autrement* que le pouvoir établi, mais tous, dans leur pays, magnifiques traîtres.

Un écrivain américain, M. William Hand, montrant l'usage inconsidéré que l'on fait du nom de traître, demande avec beaucoup d'à-propos, dans un récent article paru dans la *New Republic*, l'abolition du mot. C'est un ami et un ardent admirateur de Roosevelt ; comme celui-ci, il est pro-allié, mais reste logique, il ne veut pas qu'au nom de la " liberté ", que les Etats-Unis, de concert avec de grands peuples sont en train de sauver, on marque au front ceux qui " avec La Folette, Hillquit, et des milliers d'autres, vont à l'encontre de la volonté de leur pays dans la guerre. "

" Ce sont des traîtres, dit-il, fort bien, et après? Qu'est-ce que cela prouve ? Rien. Nous devons plutôt dire : " C'est un bon traître ", comme tel traître qui a servi son pays : Filwalter ; ou " C'est un mauvais traître ", comme tel qui sert une mauvaise cause. "

Cette distinction même n'est pas juste et M. Hand s'en rend compte. Le général sudiste Robert-E. Lee, par exemple, était un rebelle au service d'une mauvaise cause. "Etait-il un traître? demande-t-il. Pas un homme aux Etats-Unis ne voudrait accoler ce nom à Lee, que la postérité a immortalisé dans le bronze, dans les champs de Gettysburg. C'était un homme extrêmement bon ; il fut, pourrait-on dire, un bon mauvais traître."

"Je n'ai jamais entendu un Américain, ajoute M. Hand, qualifier de traîtrise, lord Pitt, lord Frederick Cavendish — notons en passant le nom de cet aïeul du gouverneur du Canada, — Augustus Keppel, Harry Conway, sir Jeffry Amherst, le comte d'Effingham qui, tous, en dépit de leur fonction d'officiers dans l'armée de Sa Majesté George III, refusèrent, avec bien d'autres, de porter les armes contre leurs compatriotes rebelles, c'est-à-dire traîtres, d'Amérique. Effingham fut félicité par la Corporation de Londres pour avoir démissionné de l'armée anglaise et je n'ai jamais entendu dire, chez nous, que cet acte de la Corporation de Londres fût assimilé à une traîtrise. Je n'ai pas entendu, non plus au cours de la présente guerre, le nom de traître donné à Liebnecht. Et pourtant, c'est un traître authentique en Allemagne. Il a proclamé, dans l'intérêt du prolétariat du monde entier, la nécessité de la défaite de l'Allemagne. La Follette et Hillquit pourraient être désignés comme des patriotes si on les compare à Liebnecht. Et nous applaudissons Liebnecht; c'est un héros en Amérique — et en vérité il sera un jour un héros partout."

M. Hand montre d'une façon piquante où peut conduire la perversion du mot traître employé à tort et à travers, même par d'honnêtes gens que "l'exaspération pousse à bâillonner, sans efforts de raisonnements, ceux qui ne pensent pas comme eux". Des journaux pour avoir répandu des idées contraires à celle qui porte l'estampille de l'Etat, ont été supprimés aux Etats-Unis, notamment à New-York, et le collaborateur de la *New Republic*, fait cette judicieuse réflexion :

Il est "séditieux" maintenant, suivant le critérium des fonctionnaires de Washington, de dire que les Etats-Unis ont été plongés dans une *guerre déshonorante* par l'influence corrompue exercée sur le gouvernement par Wall Street. Il sera donc "séditieux" de dire que les Etats-Unis ont été tenus dans une *paix déshonorante* par l'influence corrompue exercée sur le gouvernement par les dignitaires pot-de-vineurs des *Trade Unions* et de la *Farmers Non-Partisan League*."

Nous pourrions ajouter que ceux-ci sont encore bien plus traîtres que ceux-là, puisque les Etats-Unis ont été bien plus longtemps partisans de la paix qu'ils ne l'ont été de la guerre. La boucherie européenne durera peut-être assez longtemps pour donner la suprématie comme *traîtres* aux gens de Wall Street, c'est possible.

Et si cette mentalité étroite qui ne permet pas à autrui d'exprimer une opinion, doit primer, si l'Etat, si ceux qui, comme au Canada, se sont constitués l'Etat en violation légalisée sans doute, mais violation quand même, de nos droits fondés sur des traditions et des actes tendant de plus en plus à nous assurer une "vie politique à nous", dirigée "par nous" et "pour nous"; si tous, patriotes de commande, et naïfs qui les gobent, se coalisent pour étouffer les contradictions, quels lendemains honteux nous préparons-nous !

Nous étouffons, pouvons-nous répéter avec M. Hand, le sens du bien et du mal. Nous enseignons que la volonté de l'Etat est finale et suprême ; qu'elle domine les actions, les paroles et même les pensées. Nous supprimons pour mener à bout une bonne guerre, le pouvoir d'empêcher ou d'arrêter une mauvaise guerre. Nous préparons les générations qui grandissent, pour le jour où peut-être nous déclarerons une guerre injuste, à demeurer muettes et consentantes pendant que, munis d'une nouvelle force, nous consommerons une iniquité mondiale.

Nap. TELLIER.

HERR PROFESSOR RONGÉ VIF

L'origine d'un discours fanatique ou le cauchemar de Mister McNAUGHTON, P.Q.K.Z., G.T.R., C.P.R., C.N.R., ESQUIRE.

OU ALLONS-NOUS?

S. E. le cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat du Souverain Pontife, dans une lettre à S. G. Mgr l'archevêque de Sens, écrivait récemment ce qui suit :

"La conscription a été depuis plus d'un siècle, la vraie cause d'une multitude de maux qui ont affligé la société; arriver à une suppression simultanée et réciproque sera le vrai remède. En effet, une fois supprimée, la conscription ne pourrait être rétablie que par une loi ; et pour cette loi, même avec la constitution actuelle des Empires centraux, il faudrait l'approbation du Parlement (approbation très improbable pour beaucoup de raisons et surtout à cause de la douloureuse expérience de la guerre actuelle) ; ainsi on arriverait à avoir, pour le maintien des accords intervenus, ce que l'on souhaite tant : la garantie des peuples. Si, d'autre part, on réservait au peuple par voie de referendum, ou du moins au Parlement, le droit de paix et de guerre, la paix entre nations se verrait assurée, autant du moins qu'il est possible en ce monde."

Si un prince de l'Eglise se permet d'avoir les mêmes idées que les nationalistes sur la théorie du referendum, c'est le temps de se demander avec le *Patriote* de la *Presse* : *Où allons-nous ?*

ÉTRANGE, ÉTRANGE!

M. Sévigny avait-il raison en 1907, lorsque, au lendemain de la destruction du pont de Québec, il faisait remarquer que ce grand malheur coïncidait avec la visite de M. Borden, à Québec ?

Plusieurs seront portés à le croire maintenant qu'ils savent que le désastre de Halifax s'est produit au même moment où M. Borden était dans les parages de la ville éprouvée.

Quoi qu'il en soit, tout ça est étrange, fort étrange ! Et nous attendons les explications du jeune ministre.

La Vie Sportive

LA LIGUE DE QUILLES PROVINCIALE DE QUEBEC

SAISON 1916-17

Résultats des parties disputées au cours de la saison 1916-17, quatrième année l'existence de la Ligue de Quilles Provinciales de Québec:

9 décembre 1916, à Grand'Mère.

TROIS-RIVIÈRES				GRAND'MÈRE			
Bellefeuille	198	210	169— 577	X. Duguay	194	159	190— 543
Blais	166	156	121— 443	Pawer	201	153	195— 549
Desjardins	149	141	188— 478	Ryan	153	193	187— 533
Pellerin	136	172	125— 433	Glenn	152	165	177— 494
Fournier	139	132	199— 470	Roberts	159	166	168— 493
Totaux	788	811	802—2401	Totaux	859	836	917—2612

Grand'Mère gagne 3 parties.

9 décembre 1916, à Montréal.

SOREL				MONTRÉAL			
Chrétien, O	186	151	114— 451	Bryson	183	159	193— 535
Chrétien, A	139	132	...— 271	Pelletier, J	167	185	208— 560
Bittner	...	...	111— 111	Bédard	145	202	160— 507
Matte	137	124	139— 400	Lamoureux	164	148	163— 475
Thibeault	143	203	155— 501	Labelle	202	159	171— 532
Grégoire	143	145	114— 402				
Totaux	748	755	633—2136	Totaux	861	853	895—2609

Montréal gagne 3 parties.

10 décembre 1916, à Shawinigan.

TROIS-RIVIÈRES				SHAWINIGAN FALLS			
Bellefeuille	172	136	200— 508	Frénette	155	173	158— 486
Blais	151	158	144— 453	Gélinas	178	151	156— 485
Desjardins	140	187	156— 485	Dugré	163	158	153— 474
Pellerin	163	175	161— 499	Chevalier	180	157	143— 480
Fournier	123	...	...— 123	Bourassa	141	166	165— 474
Poliquin	...	172	156— 328				
Totaux	751	828	817—2396	Totaux	817	807	775—2399

Trois-Rivières gagne 2 parties.

19 décembre 1916, à Québec.

QUÉBEC				LÉVIS			
Labrecque, H	182	221	214— 617	Bernier	151	139	165— 455
Wright	148	195	159— 502	Dorais	143	156	199— 498
Gagnon, C	174	186	169— 529	Blouin	108	224	147— 479
Duquet	192	138	162— 492	Roberge	178	144	134— 456
Boivin	188	186	137— 511	Paquet	170	177	188— 535
Totaux	884	926	841—2651	Totaux	750	840	833—2423

Québec gagne 3 parties.

16 décembre, à Shawinigan.

MONTRÉAL				SHAWINIGAN FALLS			
Bryson	168	192	210— 570	Chevalier	167	188	167— 522
Ranger	227	202	165— 594	Frénette	168	176	181— 525
Meunier	134	165	166— 465	Dugré	130	155	122— 407
Pelletier, J	147	148	145— 440	Pruneau	134	124	164— 422
Labelle	191	166	214— 571	Bourassa	162	147	159— 468
Totaux	867	873	900—2640	Totaux	761	790	793—2344

Montréal gagne 3 parties.

17 décembre 1916, à Sorel.

QUÉBEC				SOREL			
Labrecque, H	205	168	159— 532	Mandeville	164	...	...— 164
Wright	181	168	158— 507	Matte	...	187	179— 366
Gagnon C	177	169	212— 558	Chrétien, O	204	155	195— 554
Duquet	156	141	190— 487	Berthiaume	172	172	177— 521
Boivin	199	197	203— 599	Thibeault	185	174	225— 584
				Chrétien, A	173	170	189— 532
Totaux	918	843	922—2683	Totaux	898	858	965—2721

Sorel gagne 2 parties.

17 décembre 1916, à Grand'Mère.

MONTRÉAL				GRAND'MÈRE			
Bryson	153	147	162— 462	Duguay	148	171	203— 522
Ranger	167	189	165— 521	Roberts	170	159	175— 504
Meunier	165	195	169— 529	Power	165	169	155— 489
Lamoureux	168	219	190— 577	Glenn	171	187	177— 535
Labelle	147	215	194— 556	Ryan	139	150	198— 487
Totaux	800	965	880—2645	Totaux	793	836	918—2537

Montréal gagne 2 parties.

17 décembre 1916, à Trois-Rivières.

MONTRÉAL				TROIS-RIVIERES			
Ranger	159	141	199— 499	Bellefeuille	163	188	183— 534
Pelletier, J	126	149	147— 422	Poliquin	205	159	131— 495
Meunier	142	170	177— 489	Picard	161	166	158— 485
Lamoureux	183	178	163— 524	Pellerin	164	147	172— 483
Labelle	165	195	145— 505	Fournier	148	171	172— 491
Totaux	775	833	831—2439	Totaux	841	831	816—2488

Montréal gagne 2 parties.

13 janvier 1917, à Québec.

SHAWINIGAN FALLS				LÉVIS			
Frénette	127	142	186— 455	Bernier	146	159	144— 449
Pruneau	151	162	197— 510	Dorais	172	161	154— 487
Mayrand	164	152	170— 486	Blouin	149	149	189— 487
Arsenault	152	115	155— 422	Roberge	184	155	171— 510
Bourassa	147	197	146— 490	Paquet, L	170	173	168— 511
Totaux	741	768	854—2363	Totaux	821	797	826—2444

Lévis gagne 2 parties.

14 janvier 1917, à Sorel.

TROIS-RIVIÈRES				SOREL			
Blais	179	166	163— 508	Thibault	157	175	168— 500
Poliquin	154	137	172— 463	Mandeville	221	148	193— 562
Picard	179	160	133— 472	Bittner	168	162	180— 510
Pellerin	188	192	141— 521	Berthiaume	155	...	...— 155
Fournier	193	187	168— 548	Matte	...	137	...— 137
				Grégoire	...	...	175— 175
				Chrétien, A	160	267	160— 587
Totaux	893	842	777—2512	Totaux	861	889	876—2626

Sorel gagne 2 parties.

14 janvier 1917, à Québec.

SHAWINIGAN FALLS				QUÉBEC			
Frénette	141	192	135— 468	Labrecque	174	178	146— 498
Pruneau	142	175	179— 496	Wright	158	155	194— 507
Mayrand	152	171	143— 466	Gagnon, C	192	191	206— 589
Arseneault	141	177	192— 510	Duquet	167	212	169— 548
Bourassa	205	166	154— 525	Boivin	161	235	171— 567
Totaux	781	881	803—2465	Totaux	852	971	886—2709

Québec gagne 3 parties.

14 janvier 1917, à Montréal.

GRAND'MÈRE				MONTRÉAL			
Duguay	165	189	176— 530	Désautels	203	182	193— 578
Faucher	136	203	197— 537	Cardinal	245	203	170— 618
Ryan	203	147	192— 542	Bédard	163	206	173— 542
Glenn	176	148	180— 504	Meunier	187	203	181— 571
Roberts	188	179	197— 564	Pelletier, J	231	203	212— 646
Totaux	869	846	942—2677	Totaux	1029	997	929—2955

Montréal gagne 2 parties.

20 janvier 1917, à Montréal.

LÉVIS				MONTRÉAL			
Bernier	165	168	117— 450	Bryson	183	186	179— 548
Dorais	169	181	180— 530	Bouliane	181	192	172— 545
Blouin	186	160	137— 483	Ranger	203	179	167— 549
Roberge	197	223	174— 594	Désautels	190	157	171— 518
Paquet	173	201	169— 543	Pelletier, J	190	164	177— 531
Totaux	890	933	777—2600	Totaux	947	878	866—2691

Montréal gagne 2 parties.

20 janvier 1917, à Grand'Mère.

SOREL				GRAND'MÈRE			
Thibault	199	166	244— 609	Duguay	177	155	149— 481
Matte	142	144	212— 408	Faucher	179	122	182— 483
Mandeville	114	146	169— 429	Ryan	167	143	168— 478
Bittner	128	148	190— 466	Glenn	151	206	177— 534
Chrétien, A	128	144	126— 398	Roberts	149	192	176— 517
Totaux	711	750	941—2400	Totaux	823	818	852—2493

Grand'Mère gagne 2 parties.

21 janvier 1917, à Shawinigan Falls.

SOREL				SHAWINIGAN FALLS			
Thibault	154	176	173— 503	Frenette	157	151	150— 458
Matte	167	176	134— 477	Pruneau	182	182	137— 501
Mandeville	132	158	135— 425	Mayrand	167	152	175— 494
Grégoire	157	167	144— 468	Arsenault	177	159	165— 501
Chrétien, A	112	...	...— 112	Bourassa	142	158	165— 445
Bittner	...	110	192— 302				
Totaux	722	787	778—2287	Totaux	825	802	792—2419

Shawinigan Falls gagne 3 parties.

21 janvier 1917, à Trois-Rivières.

SOREL				TROIS-RIVIÈRES			
Thibault	156	139	144— 439	Blais, J	160	158	135— 453
Matte	167	145	147— 459	Blais, A	182	184	154— 520
Mandeville	153	148	144— 445	Picard	150	177	158— 485
Grégoire	121	...	...— 121	Pellerin	155	170	170— 495
Bittner	...	140	135— 275	Fournier	156	147	160— 463
Chrétien, A	173	124	131— 428				
Totaux	770	696	701—2167	Totaux	803	836	777—2416

Trois-Rivières gagne 3 parties.

(*A suivre dimanche prochain.*)

UN BEAU SUCCÈS POUR LE CERCLE SAINT-CHARLES

Le Cercle Dramatique Saint-Charles a remporté, jeudi soir, l'un des plus beaux succès que nous ayons vus chez des amateurs.

La salle était remplie d'un public des plus distingués qui prouva par de chaleureux applaudissements la satisfaction qu'il éprouvait de voir ces jeunes artistes-amateurs si bien réussir.

La pièce à l'affiche *Le Drapeau du 1er Grenadiers*, a été interprétée de magistrale façon. M. P. Trépanier fut très sympathique dans le rôle écrasant de André Guilmas. Ce jeune acteur possède une diction parfaite et rend ses rôles avec beaucoup d'âme. Il nous fait presque partager les tourments qu'il endure lorsque son frère est accusé d'avoir manqué à ses devoirs de soldat, et la scène de sa mort, au dernier acte, a été des mieux réussies.

Le rôle de Lucien a trouvé un excellent interprète en M. A. Richard, car il fut vivement applaudit, jeudi soir.

M. A. Legault joue avec un grand naturel, et sa diction est très soignée. La façon dont il a rendu les rôles du colonel Verneuil et du général Warminieff lui vaut une mention toute spéciale.

G. Peterson fut excellent dans Isaac Levy, mercantier juif et espion russe, et a rendu son personnage de manière à mériter tous les éloges. Nous regrettons que l'espace nous fasse défaut pour offrir à chacun les félicitations auxquelles il a droit, mais nous nous contentons de dire que tous les acteurs se sont très bien acquittés de leur tâche et que le Cercle Saint-Charles, quoique jeune encore, peut aborder avec succès les drames spectacles.

Pendant les entr'actes, nous avons eu le plaisir d'entendre l'orchestre Yielle, dans un magnifique programme musical, ainsi que M. Arthur Lapierre, ténor canadien, dans " Jeanne d'Arc " et " Il Neige ", et M. C. J. Gauthier, excellent comédien, a récité avec succès "L'invalide Belge", "Le Monocle" et "Caïn".

Bref, les organisateurs de cette représentation qui était sous les auspices de la Garde du Sacré-Coeur, ont droit à nos plus sincères félicitations.

CE SOIR AURA LIEU L'INAUGURATION LA SAISON 1917-18

LA PREMIERE PARTIE DES SERIES DE LA LIGUE DE QUILLES PROVINCIALE DE QUEBEC SERA JOUEE AUX ALLEES ELECTRA ENTRE LES CLUBS LEVIS ET MONTREAL — DEUX FORMIDABLES EQUIPES AUX PRISES.

C'est ce soir que doit avoir lieu l'inauguration des séries de la Ligue de Quilles Provinciale de Québec, à Montréal, alors que l'équipe de Rod. Lamoureux recevra la visite du club Lévis aux allées Electra. Cette joute, il n'y a aucun doute, sera âprement contestée, car les deux équipes aux prises sont bien déterminées à livrer un rude assaut et les joueurs sont actuellement en excellente forme.

Le Lévis tient à figurer avec avantage cette saison et aussi M. John Dorais, le propriétaire de la franchise, n'a rien négligé pour recruter les meilleurs joueurs parmi les quilleurs Lévisiens et il entend bien faire subir un échec aux champions. De son côté, M. Lamoureux a grande confiance en son équipe et avec des joueurs tels que Bryson, Cattarinich, Kaufman, John Pelletier, Bédard, Meunier, Dudley, Wright, Filion et Kelly il n'aura aucune difficulté à former un club de taille à faire honneur à la métropole.

La joute de ce soir sera disputée comme nous le disons plus haut sur les allées Electra et commencera à 8 heures 30 précises et le public amateur du sport des quilles est invité à assister à cette rencontre qui ne peut être qu'intéressante et contestée.

LES ENFANTS AU JUBILÉ LE 15 DÉCEMBRE

Enfants, vous avez sans doute appris, avec grande joie, la bonne nouvelle que le bureau de direction de l'Association du Bien-Etre de la Jeunesse, avait loué le patinoir "Jubilé" pour tous les samedis de la saison, afin de vous récréer le plus possible sans qu'il vous en coûte rien. A partir du 15 courant et les samedis suivants tous les petits garçons pourront prendre leurs ébats de 1 heure 30 à 4 heures, dans ce patinoir qui est un des plus beaux de la ville. La société du Bien-Etre va faire beaucoup plus pour vous, cette année,que par le passé, elle va louer d'autres patinoirs, organisera de belles parties de "hockey", des mascarades,des sorties en raquettes pour lesquelles de beaux prix et de jolies trophées seront donnés en grand nombre. Au "Jubilé", les décorations seront superbes et la musique entraînante. Préparez-vous dès maintenant, afin que samedi le 15 courant vous soyez très nombreux à bénéficier de cette aubaine que vous offre une société qui vous est bien dévouée. Plusieurs directeurs du Bien-Etre, ainsi que le personnel du patinoir seront présents chaque samedi, afin que tout marche en ordre et qu'il n'arrive aucun accident.

POUR L'EXPOSITION CANINE LES ENTRÉES FERMENT AUJOURD'HUI

Les personnes, désireuses d'exposer des chiens la semaine prochaine à l'Auditorium, feraient bien de se rappeler que les entrées ferment demain et qu'après samedi, il ne sera permis à personne de faire une inscription.

A chaque exposition il y a toujours des personnes en retard qui désirent faire leurs entrées un ou deux jours après la date de la fermeture des inscriptions. La "Montreal Kennel Association" a absolument décidé de mettre en force son règlement qui défend l'acceptation des entrées après la date fixée et le public est prié d'en prendre note.

Un nombre considérable de prix a été ajouté à la liste de prix déjà publiée, les juges sont tous des hommes d'expérience dont un a déjà jugé de grandes expositions en Angleterre, bref tout invite les amateurs à faire de cette exposition le grand succès de l'année.

Toutes les informations au sujet de l'exposition ont été imprimées et publiées en français et en anglais ; on peut s'en procurer chez le Dr J.-H. Villeneuve, M.-V., 266-est, rue Craig. Téléphone Main 1398.

Le Dr Villeneuve sera à son bureau demain soir jusqu'à neuf heures, afin de permettre aux retardataires de s'inscrire.

Voulez-vous savoir ce que vous êtes? Jean Deshayes, le graphologue, vous le dira, si vous lui écrivez aux termes que reproduit le coupon du NATIONALISTE, chaque semaine.

BONIN & FRERES

MERCERIES--CHAPEAUX

5 MAGASINS

Chapeaux de velours, Casquettes, aussi un assortiment varié de Chemises, Cravates, Gants, Foulards, Vestons de laine (sweater coats), etc., etc.

AUBAINE EXTRAORDINAIRE : Chemises à manchettes dures et molles. Valant $1.50, pour seulement 87c

NOTEZ BIEN LES ADRESSES :

107 Ste-Catherine Est, 669 Ste-Catherine Est,
1819 Ste-Catherine Est, 907 Notre-Dame Ouest,
1987 rue St-Laurent.

Aux joueurs de Quilles

Faites faire vos chaussures, (pour jouer aux quilles), sur mesures et à votre goût. Téléphonez à M. C.-E. Larivée, Saint-Louis 9159. ECHANTILLON MONTRE SUR DEMANDE

FAIRMOUNT SHOE HOSPITAL
1995, BOULEVARD SAINT-LAURENT

SPECIALITE : chaussures pour pieds difformes.

QUÉBEC EST DÉFAIT PAR LE CLUB LÉVIS

Québec, 7. — Dans une rencontre amicale en vue de l'ouverture des séries de la Ligue de Quilles Provinciale de Québec, le Lévis a triomphé du Québec en gagnant deux parties sur trois. Voici le résultat détaillé:

Lévis				
Bernier	164	170	171—	505
Paradis	195	208	190—	593
Blouin	224	169	180—	573
Roberge	203	196	188—	587
Pâquet	192	191	142—	525
Totaux	978	934	871—	2783
Québec				
Bussières	193	185	149—	527
Duquet	180	157	167—	504
Fortier	175	174	191—	540
Gagnon, E.	186	226	190—	602
Gagnon, C.	201	237	169—	607
Totaux	935	979	866—	2780

Lévis gagne 2 parties.

LA FOURRAGÈRE DU CARDINAL DE REIMS

UN HEROIQUE REGIMENT FRANCAIS, CITE QUATRE FOIS A L'HONNEUR, CHOISIT LE CARDINAL LUÇON COMME SON AUMONIER.

Paris, 15. — Le 152e d'infanterie — le premier régiment français qui obtint la fourragère aux couleurs de la médaille militaire — vient d'exprimer par un très joli geste l'admiration respectueuse que toute la nation, avec toute l'armée, éprouvent pour le plus héroïque des princes de l'Eglise de France, le vénérable cardinal Luçon, archevêque de Reims.

A l'issue des obsèques du vaillant général Baratier, le 152e d'infanterie a nommé le cardinal Luçon aumônier d'honneur du régiment, et, sur sa robe rouge, le colonel a attaché la fourragère jaune et verte qui proclame que le régiment a mérité quatre fois l'honneur d'être donné en exemple aux autres régiments français, où pourtant les vaillants sont légion. A cette occasion, le colonel a prononcé une allocution pleine d'émotion patriotique, d'où nous extrayons cette phrase, si belle dans sa concision militaire:

"Des soldats en campagne n'ont rien à offrir; nous voudrions cependant vous donner un souvenir de votre visite au Quinze-Deux. Nous vous offrons ce que nous avons de plus précieux: la fourragère du régiment."

Le cardinal Luçon, qui était à Rome au moment de la déclaration de guerre, est rentré à Reims le 19 septembre 1914. Depuis, il n'a jamais quitté la cité martyre, malgré le bombardement quotidien qui, à de certains moments, fut effroyable.

Trois ans sous les obus! Les soldats du 152e, qui s'y connaissent, estiment avec raison que leur fourragère ne saurait être mise sur une plus vaillante poitrine.

PARC SOHMER

Ouvert tous les dimanches

Vaudeville et attractions extraordinaires. — La musique du Parc, 30 artistes. — 3 heures et 8 heures p. m. — ENTREE : 10 sous.

L'unique festival artistique à Montréal

L'Orchestre synphonique russe

Grand festival, 10 et 11 décembre

au

MONUMENT NATIONAL

Billets en vente chez Archambault et Willis.

LA BANQUE D'EPARGNE DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL.

Avis est par le présent donné qu'un dividende de deux dollars et vingt cents par action a été déclaré sur le capital appelé et versé de cette banque et sera payable à son bureau principal à Montréal, le et après mercredi, le deux janvier prochain, aux actionnaires enregistrés le quinze décembre prochain à une heure p.m.

Par ordre du conseil de direction.
A.-P. LESPERANCE,
Gérant.

Montréal, le 26 novembre 1917.

CHAPELIERS EXCLUSIFS
PAR EXCELLENCE

CHAPEAUX VELOURS

VELOURS $5.00

CHAPEAUX $5.00

R. & A. MASSE

255 STE-CATHERINE EST, près Saint-Denis

Pendant les élections

Pour les candidats et leurs organisateurs

Vous faut-il, pendant la campagne électorale qui vient de s'ouvrir, des plaquettes, des lettres-circulaires, des enveloppes, des affiches, des imprimés de quelque genre que ce soit ?

Nous avons l'outillage le plus perfectionné qui soit pour faire ce genre de travaux. Notre personnel est compétent, il vous assurera l'exécution parfaite et rapide de toutes les commandes d'imprimerie que vous nous donnerez.

Essayer notre atelier, c'est l'adopter. Prix convenables, satisfaction assurée, livraison ponctuelle.

L'Imprimerie Populaire, Ltée

43, rue SAINT-VINCENT,

Téléphones : Main 7460-7461-7462. Montréal.

Pour vous, Mesdames

Lettres à une Lectrice

CXXXI

Décembre est venu, décembre passe, décembre s'en va. Il neige, il fait froid, le vent souffle, âpre et violent; la nuit trace aux fenêtres les mystérieuses et étranges forêts de ses fougères monstres, les fins échafaudages du gel sur les vitres qui défendent la maison du froid; le soir tombe des cieux dès cinq heures, les montagnes se profilent avec la dureté de l'acier sur l'horizon net et l'heure approche où, dans la crèche, descendra Jésus, le Messie et l'ami des petits enfants.

Une tempête souffle sur le pays, comme, au dehors, par les soirs, la bourrasque s'enfle, clame, hurle toute la nuit. La lumière manque, les nuages s'amoncellent, comme, au nord, les nuées chargées de neige se dressent déjà, leurs flancs prêts de s'entre-ouvrir. Arriveront-ils à temps, les anges qui, il y a deux mille ans, chantaient au-dessus de la terre leur cantique promettant la paix aux hommes de bonne volonté?

Dans des milliers de demeures, chez nous, des femmes s'inquiètent, pleurent, prient, demandent au Seigneur qui va descendre sur la campagne de leur laisser leurs fils, qu'elles n'ont pas enfantés, croient-elles, pour qu'ils aillent mourir à des milliers de lieues du pays natal, luttant à l'aveugle pour la défense et contre l'attaque de nations étrangères.

Ce sera un Noël triste, un Noël inquiet, un Noël pénible, dans tous ces foyers, à moins que, d'ici là, le Seigneur ne souffle sur les nues, ne les disperse et qu'un rayon bienfaisant ne vienne avec lui sur la terre.

. . . . . .

Des milliers de tout petits n'entretiennent pas, cependant, de telles pensées. Pour eux, décembre, c'est la neige, les parties de traineaux, l'arbre de Noël, l'arbre de Noël magique tout plein de jouets désirés, convoités, que le petit Jésus a mystérieusement semés dans les branches vertes de l'épinette dressée dans la grande pièce. Ce sont aussi les bonbons, les douceurs, les veillées, et pour d'aucuns, — les plus grands, — la prodigieuse initiation à cette cérémonie nocturne qui s'appelle Messe de Minuit et qui met en branle, au coeur de la nuit, les cloches hissées dans les clochers qui percent la neige des campagnes de leurs flèches argentées, quand il y fait clair de lune.

Rien n'a encore blasé ces tout petits; leur joie est fraiche et sans amertume. Aucune ombre ne flotte sur leur front, ils ne se doutent même pas, sauf dans quelques familles, qu'il y a dans les faubourgs tout proches comme dans des pays lointains, cette année plus que jamais, des milliers de leurs petits frères qui souffriront de la faim, du froid et sur lesquels la mort étend même ses griffes aiguës.

Disons-le-leur, faisons-leur comprendre dès maintenant la joie et la douceur de donner, de faire l'aumône; demandez-leur un de leurs jouets pour le fils de celui qui vous sert, pour la petite fille du livreur qui vous apporte des colis des grands magasins somptueux, et qui gagne tout juste de quoi vivre, pour l'enfant miséreux des faubourgs qui, ce Noël-ci, aura à peine de quoi manger et grelottera peut-être, si la charité n'y voit.

Que leur Noël soit joyeux, du moins, à tous ces tout petits, les pauvres comme les autres. Et qu'à la gaité de ceux-ci se mêle le souvenir qu'il y a des petits pauvres qui, ailleurs, dans des maisons moins gaies, ont un rayon de lumière et de joie, parce qu'un joujou leur est tombé du ciel en passant par les petites mains des enfants qui en auront fait le sacrifice pour leurs frères dénués de tout.

PAULE MANCE.

LA GRAPHOLOGIE AU NATIONALISTE

TECUMSEH.—Pas de coupon.

PATIENCE FORCEE.—Pas assez d'écriture, — ni timbres, ni coupon.

LOULOU. — Ni timbres, ni coupon.

MARIE. — Délicate, sensible à l'excès, d'une impressionnabilité nerveuse très vive, elle est timide et fière et pas facile à apprivoiser. Active, courageuse et énergique. La volonté est ardente, tenace, et les signes d'un entêtement raide et fréquent sont bien accentués. Et cependant, elle a des souplesses très féminines, un grand besoin d'expansion, une tendresse contenue qui ne demande qu'à se prodiguer. Le jugement n'est pas sûr, car il est aveuglé par l'imagination qui exagère et grossit les choses. Je note cependant un bon sens pratique qui intervient avec avantage quand l'âme est calme et que l'imagination est au repos.

Humeur difficile et changeante. La disposition naturelle à la réserve peut aller jusqu'à la dissimulation, mais jamais au mensonge.

L'activité est nerveuse, inégale, entrainant rapidement de l'agitation et de la fatigue.

Bonté et désir de se dévouer sans limites pour ceux qu'elle aime, mais trop de nervosité pour que l'effort soit égal et persévérant.

G. P. — Oui, et votre tour viendra un jour !

GUY DES ILLUSIONS. — Esprit vif, un peu léger, enjoué où l'imagination est à surveiller, car, en portant aux exagérations et à l'aveuglement, elle nuit au jugement. Il est jeune, gai, bavard, taquin, impulsif, mais franc et loyal, bon, sensible et capable d'affection et d'oubli de soi.

Sans prétentions aucunes, il est toujours simple et naturel, ce sont chez lui des qualités qui le font aimer. La volonté est vive, irréfléchie, souvent tenace et capricieuse au point qu'on ne sait jamais d'avance ce que sa fantaisie lui inspirera : à côté d'actes énergiques, il y a des faiblesses et des mollesses dangereuses. Il aime à parler, à contredire et à discuter. Il est sansgêne, un peu bruyant, il aime l'animation et l'imprévu. S'il était aussi cultivé et sérieux qu'il est intelligent, je pourrais lui prédire de beaux succès dans l'avenir.

IDEALISTE. — Vous êtes inscrit dans mon livre, avec ceux qui n'ont envoyé ni timbres, ni coupon. Dans le doute, j'aime mieux croire que l'erreur est de mon côté, mais vous avez le ton un peu bien impérieux !

L'esprit pratique, le sens des affaires s'allie ici avec une imagination et une sensibilité délicates qui développent le sentiment et en font un des grands facteurs dans cette vie consacrée aux affaires. Qu'on se défie de cette imagination : créatrice des beaux enthousiasmes, elle l'est également des illusions et des préjugés.

Cependant la réflexion et le bon sens font un contrepoids utile ici, et avec l'expérience, le jugement s'affermira certainement.

Il est bon, bienveillant et généralement indulgent, mais vif et autoritaire ; d'une activité persévérante remarquable ; il est travailleur et soigneux même des détails.

Sincère et confiant, il accorde cette confiance avec une générosité un peu imprudente. Humeur capricieuse qui passe de la gaieté exubérante au silence maussade et boudeur. Il est très jeune, avec les défauts et les jolies qualités du très jeune homme que la vie n'a ni durci ni attristé.

H. L. — Beaucoup de délicatesse d'esprit et de coeur, la sensibilité est vive et la tendresse, très contenue, ne demande que l'occasion de s'épanouir. Le dévouement est inné; ma correspondante s'oublie pour les autres avec la même facilité que les ordinaires autres pensent à eux-mêmes.

Elle est active, d'une activité ardente qui se dépense imprudemment en usant les forces vitales, car je vois ici bien des signes de faiblesse physique et maladive.

Elle est gaie, bonne et douce, d'une jolie simplicité qui ne se dément jamais. A peu près pas de vanité, beaucoup de générosité, économie nulle. Sincérité et franchise mais une réserve timide qui nuit aux expansions. La volonté est faible: je vois une vivacité impulsive, de jolis élans peu soutenus. Aucune résolution et une extrême facilité à subir l'influence de ceux qu'elle aime et en qui elle croit aveuglément.

C'est une petite âme charmante.

MON IDEAL REVE. — Réfléchi, sérieux, d'un esprit sensé et positif, il a une sensibilité combattue et contenue, une grande puissance d'affection profonde et constante où il entre très peu d'égoïsme. Bon et franc, il croit à la bonté et à la sincérité d'autrui, mais sa réserve le préserve de toute imprudence en ce sens.

La volonté est calme, précise, énergique, modérée dans l'expression, capable de souplesse et de concessions. C'est l'homme décidé qui se possède et sait toujours où il va et ce qu'il veut. Ils sont plus rares qu'on ne le croit. L'activité est égale et la gaieté, la bienveillance, la complaisance font de lui un aimable compagnon que ses amis recherchent.

Il a ses heures de mauvaises humeur où il est grincheux et entêté; ça ne dure guère.

TROIS VILLES. — L'esprit est délicat et léger, vif et gracieux, s'attachant à la fantaisie et peu habitué à approfondir les choses, elle-même et les autres. Le coeur est bon, sincère et aimant, souvent arrêté dans ses impulsions bonnes, par un orgueil fier peu porté aux concessions. La simplicité est gentille et exclut les excès de vanité. La volonté est vive, énergique et souple. Sans être très persévérante, cette volonté est active et se renouvelle constamment. Je lui vois bien un peu d'entêtement raide: qui n'a pas ses faiblesses ? Généreuse, capable de dévouement, franche, gaie, c'est vraiment une rayonnante qui trouve son bonheur dans ceux qu'elle crée. Humeur capricieux.

C. C. — Je n'ai pas de lettre avec cette signature.

LUDOVICUS ET FRANCOISE. — Vous n'avez envoyé qu'un coupon,— il en faut un autre, et vingt-cinq sous en timbres-poste pour chaque étude ; vous ne devez pas vous servir de papier rayé, et les manuscrits doivent être à l'encre. Voilà encore bien des conditions à remplir, n'est-ce pas?

MARIE DE BETHANIE. — Vous avez oublié les timbres, et il faut aussi plus d'écriture.

SPES. — Imagination gracieuse, bon sens, assez d'esprit pratique, le jugement se formera s'il est cultivé.

La vanité se dessine nettement ainsi qu'un amour-propre qui n'admet pas la critique. Le coeur est bon, affectueux, capable de jolies délicatesses mais un peu gêné dans ses manifestations bonnes par l'égoïsme et un petit esprit de critique qui s'exerce librement sur à peu près tout. Activité persévérante, adresse, qualités pratiques.

Humeur inégale, petites tristesses peu motivées et entretenues avec complaisance. Ordre, soin, goût des jolies choses. La volonté est suffisante et ne manque ni de résolution ni de fermeté, mais elle est inégale dans ses manifestations. Susceptibilité mais une générosité qui exclut la rancune.

JE METS A LA VOILE. — Esprit gracieux, délicat et cultivé. Du goût et du jugement. La distinction est bien accentuée.

Une jolie nature, sensible, bonne, simple et tendre, sans l'ombre de pose ou de prétention, à qui la réserve doublée d'une certaine timidité peu visible donne une apparence de froideur. Fine et franche, elle devine bien et ne parle jamais trop, étant guidée par un tact exercé et sûr.

Activité égale mais peu d'initiative. Volonté faible dont la seule force est dans une résistance un peu obstinée d'ailleurs assez facile à vaincre. Jolis enthousiasmes. Un peu de susceptibilité : elle est trop sensible aux moindres nuances pour n'être pas choquée par les couleurs par trop crues et vulgaires. Et voilà... je me demande si ceci est la reproduction à peu près exacte de l'ancienne étude ?

C'est une épreuve pour le graphologue. Ces analyses recommencées avec deux ou trois années, car, en réalité, il faut plus de temps pour se modifier sérieusement.

Jean DESHAYES

RECETTES

BOULETTES DE POISSON

1 tasse de poisson salé et râpé, ou coupé avec des ciseaux.
1 chopine de pommes de terre.
1 oeuf.
1-8 de cuillerée à thé de poivre.
Sel à volonté.
1 cuillerée à thé de beurre.

Lavez et enlevez les arêtes. Pelez les pommes de terre et coupez-les en quatre. Mettez le poisson et les pommes de terre dans une casserole, couvrez d'eau bouillante et faites bouillir 25 minutes, ou jusqu'à ce que les pommes de terre soient molles. Videz l'eau, écrasez les pommes de terre, et battez les deux jusqu'à ce qu'ils deviennent légers. Ajoutez le beurre et le poivre ; laissez refroidir un moment et ajoutez l'oeuf bien battu. Façonnez en boulettes et mettez-les frire (en panier) 1 minute dans du saindoux fumant. Egouttez sur papier gris. Flamme haute.

PERDRIX AUX ORANGES

Dressez votre perdrix, puis foncez une casserole en cuivre d'une bande de lard salé ou frais, mais recouvrant tout le fond. Vous y ajoutez carottes et oignons coupés minces, la perdrix que vous avez préalablement fait dorer, vous recouvrez la perdrix de carottes et d'oignons et vous faites partir à feu vif en n'ajoutant un peu d'eau ou de bouillon que lorsque vous verrez que le lard qui est au fond de votre casserole devient doré. A ce moment, faites cuire très doucement, feu dessus et dessous, salez et poivrez. Quand vos légumes sont très cuits, retirez le tout de la casserole, versez dessus le jus et épaississez légèrement la sauce avec de la farine ; délayée dans un peu d'eau froide ; laissez cuire doucement jusqu'au moment de servir. Puis vous faites chauffer un plat, vous y arrangez la perdrix et vous versez par-dessus votre sauce que vous avez relevée d'un jus d'orange et enfin entourez le plat d'oranges coupées en tranches minces. Il ne faut employer que des perdrix vieilles pour cette recette qui aide à sortir de la traditionnelle perdrix aux choux.

BOEUF ROTI

Employez l'aloyau du boeuf (sirloin) en enlevant la plupart des os. Piquez votre morceau de boeuf de petites chevilles afin de lui donner une forme ronde ; versez dessus une tasse d'eau bouillante en le mettant au fourneau, ceci empêche le jus de s'échapper et permet à la viande de se réchauffer sans que la partie extérieure sèche. S'il y a beaucoup de gras sur le dessus, couvrez-le d'une pâte de farine et d'eau jusqu'à ce que la viande soit presque cuite. Arrosez souvent en donnant environ un quart d'heure de cuisson par livre de viande, plus longtemps, si vous préférez l'avoir bien cuite.

OEUFS A LA NEIGE

Mettez dans une casserole peu profonde, une pinte de lait, vous ajouterez un morceau de cannelle ; faites bouillir. Cassez six oeufs, séparez les blancs, battez-les en neige très ferme, et ajoutez-y deux cuillerées de sucre en poudre ; mêlez. Prenez avec une cuiller un morceau de cette neige que vous placez sur le lait bouillant ; en y introduisant la cuiller, la neige s'en détache aussitôt. Procédez de même jusqu'à ce que la surface soit garnie de gros flocons. Alors tournez le premier sens dessus dessous, pour qu'il cuise également des deux côtés ; faites de même successivement pour les autres. Ne laissez cuire qu'un instant, retirez de la casserole, avec une écumoire, les oeufs en neige cuits, rangez-les dans un plat avec quelques cuillerées de même lait, et versez le tout dans la casserole, tournez pour faire prendre, sans laisser bouillir. Lorsque le liquide est pris, enlevez la cannelle ; versez avec adresse, la crème sous les blancs d'oeufs ; ils se soulèvent et surnagent. C'est un plat d'un aspect très agréable, peu coûteux et excellent. On peut mettre de la gelée ou des confitures sur les blancs.

PUDDING COTTAGE

Une demi-tasse de sucre, une cuillerée à soupe de beurre, un quart de tasse de lait doux, une tasse de farine, une cuillerée à thé de poudre à pâtisserie. Mettez dans un vaisseau rond, beurré, et faites cuire dans un fourneau bien chaud.

LA VIE PRATIQUE: NETTOYAGE DES CORSETS

N'attendez jamais que vos corsets blancs ou de couleurs claires, soient trop salis pour leur faire subir la rénovation qu'ils réclament et qui, trop longtemps différée, deviendrait fort difficile, sinon impossible à exécuter avec succès.

Suivant le tissu qui le compose, sa teinte, et selon qu'il est plus ou moins défraichi, le corset sera soumis au nettoyage à la benzine ou au nettoyage mouillé. Au premier, vous réserverez le corset en soie damassée, brochée, d'une couleur fragile et peu sali ; au second, celui en batiste, coutil blanc, de teinte solide et qui demande un traitement énergique.

Pour le nettoyage à sec, procédez comme suit : Enlevez d'abord le lacet, ensuite, passez une couche de savon de Marseille très sec sur les parties les plus endommagées. Plongez dans un bain de benzine et laissez tremper quelques instants. Avec une brosse en chiendent, frottez pour enlever les traces de savon, puis frottez de nouveau avec du savon benziné. Tamponnez, essuyez pour faire disparaître les taches, rincez jusqu'à propreté parfaite et faites sécher complètement à l'air. Repassez à l'envers, en interposant un linge humide entre le corset et le fer, en appuyant lourdement sur les baleines pour les redresser.

Le nettoyage mouillé, le seul convenant à un corset très usagé, sera précédé de l'enlèvement de toutes les fournures : ressorts, buses, crochets, agrafes, etc.

Préparez une eau savonneuse, point trop chaude, dans laquelle vous tremperez la pièce à nettoyer, après avoir recouvert les endroits particulièrement salis d'une couche de savon de Marseille.

Brossez avec la brosse en chiendent, d'abord, les parties ensuites de savon, ensuite toute la surface du vêtement, aussi bien à l'envers qu'à l'endroit. Passez dans plusieurs bains chauds, toujours frottant et pressant pour faire disparaitre les dernières souillures. Enfin, rincez abondamment et séchez au soleil ou au feu, aussi rapidement qu'il est possible.

Repassez le corset bien sec en le recouvrant d'un linge humide et en appuyant sur les baleines pour les redresser. Il est évident que les garnitures, rubans et dentelles, seront lavées et repassées à part.

Si la teinte délicate de l'étoffe a souffert du lavage ou de l'usage, vous la ravivez à l'aide de l'acide acétique. A une quantité d'eau suffisante pour humecter le vêtement, ajoutez environ une demi-cuiller à café d'acide acétique et badigeonnez, en suivant le sens du tissu, avec un tampon d'ouate ou un morceau de flanelle.

Les corsets blancs, soie ou coton, un peu jaunis à l'usage, ou tachés par la transpiration, reprennent leur immaculée blancheur dans une immersion d'eau oxygénée allongée d'eau pure et de quelques gouttes d'alcali. L'application de l'eau oxygénée peut être partielle lorsqu'il s'agit seulement d'enlever des taches de transpiration dans une partie déterminée.

(*Miroir des Modes*, ancien numéro).

CANDIDAT LIBÉRAL DANS LABELLE

Buckingham, 7.—A une convention tenue ici, hier soir, des délégués du comté de Labelle, le Dr Hector Viau a été choisi à l'unanimité candidat libéral de sir Lomer Gouin. Le Dr Viau est préfet du comté de Labelle, depuis trois ans, et maire du village Masson, depuis sept ans, et il pratique dans ce dernier village depuis sept ans.

FANTAISIE

MON CHAPEAU

C'est un vétéran. Il compte près d'un lustre d'existence, mais son feutre a perdu le sien, de lustre. Songez donc! Il m'a suivi dans toutes mes pérégrinations, par toutes les conditions imaginables de température ; il a affronté les neiges hivernales et subi les ardeurs de Phébus, il a connu le nord, le sud, l'est et l'ouest dans toute l'étendue du rayon où mes ressources pécuniaires me permettaient d'évoluer. Vous admettrez que de tels états de service lui valent des titres au respect de tous. Croiriez-vous pourtant qu'on lui a gravement manqué d'égards, il n'y a pas très longtemps? Laissez-moi vous narrer cela.

Mes créanciers m'ayant laissé quelque répit, je filai l'autre jour me faire "administrer" une coupe de cheveux. Le "raseur" à qui j'eus l'infortune de me confier me tailladа à tel point la crinière, malgré mes protestations réitérées, qu'il me fit en peu d'instants — horresco referens! — une tête à la Kerensky.

Ai-je besoin de vous dire que je suis descendu furieux de la chaise de supplice, après avoir énergiquement refusé pommades, lotions, *shampoos* que l'obséquieux "décoiffeur" n'avait cessé de m'offrir. En fut-il offusqué? J'en suis certain et c'est sur mon fidèle compagnon, mon vieux chapeau qu'il déversa sa rancoeur, non sous forme de coups — ma pauvre tignasse en avait bien subi assez! — mais par un regard chargé d'insolent mépris qui me laisse encore sous le coup de la plus vive irritation.

Je ne veux plus exposer cette relique à de pareils outrages ; je lui veux une fin de carrière glorieuse ; et comme le commun des mortels ne sait plus apprécier les choses vétustes, je vais de ce pas offrir mon vénérable couvre-chef à quelque société d'antiquaires: il y trônera entre des tomahawks indiens et des habits galonnés du dix-septième siècle. J'irai l'y voir une fois l'an. Y viendrez-vous aussi ?

K. BOCHE.

UN ART MÉCONNU

Vous n'allez pas croire que je veuille essayer de vous attendrir sur le sort de l'artiste lyrique. Nous ne sommes plus à l'époque de Mozart, et les musiciens de valeur réussissent bien, aujourd'hui, à faire leur trouée. On les encourage, ne serait-ce que par snobisme, et, dans ce cas au moins, à quelque chose malheur est bon. Point ne désiré-je davantage vous faire entendre de doléances sur le compte des peintres, des statuaires, etc. : ceux-là tirent tous leur épingle du jeu. Non, l'artiste véritable, mais ignoré, vers lequel je voudrais faire converger les courants de votre sympathie, c'est le correcteur des journaux. Vous ne pouvez imaginer ce que la besogne de ce chevalier du crayon représente de travail ardu, de dévouement, d'abnégation. Le soir, quand vous lisez la prose de votre chroniqueur préféré, vous vous figurez sans doute que cela est sorti tel quel de son cerveau. Si vous saviez pourtant ce qu'il en a coûté de labeurs au pauvre correcteur pour enlever du bloc informe qu'on lui a remis, parfois, les fautes de grammaire et d'orthographe et les non-sens de toutes sortes qui y pullulaient ! Jamais sculpteur ne mit plus de patience à ciseler le marbre qui, entre ses mains adroites, doit devenir dieu, table ou cuvette. Mais ne croyez pas qu'on lui en attribue jamais le mérite. Oh non ! lui, c'est le paria, l'éternel incompris. Tant qu'il accomplit normalement son accablante corvée, vous n'entendez pas parler de lui : on l'ignore simplement. Mais s'il lui arrive, pour quelque cause bien explicable, de laisser passer la moindre petite coquille, c'est un tolle formidable : il devient le pelé, le galeux sur lequel tout le monde crie haro ! Et vous devriez le voir aux heures de presse. " Dépêchez-vous ! On attend après vous!" gronde la bassetaille du prote, ce bourreau, cet ogre insatiable qui ne connait de loi que sa volonté. " Attention aux corrections ! " siffle la petite voix de fausset du chef des nouvelles. Affolé, éperdu, soucieux de ne pas s'aliéner à tout jamais ces deux tyrans, le malheureux se précipite, déchire son papier, casse son crayon mais ses efforts n'aboutissent qu'à lui attirer de partout des éreintements conditionnés. Et c'est ainsi tous les jours de sa triste vie. Plaignez-le : il a droit à toute votre commisération.

Et vous, jeunes gens, qui lirez ces lignes et qui n'avez pas encore fait le choix d'une carrière, songez-y avant d'embrasser celle-là : elle ne mérite pas vos effusions. Soyez plutôt maçon, même si ce n'est pas votre métier.

A. C.

ON SE PAYE LA TÊTE DE...BOIS!

INTERVIEW DE L'INEFFABLE CONFERENCIER AU "CANARD ENCHAINE".

L'aventure qui couvrit de ridicule le conférencier de l'Alliance française, M. Jules Bois, par suite de ses relations avec l'impayable Bolo, a eu un écho amusant dans les journaux gais de France. Nos lecteurs qui se rappellent la pose qui voulait être cornelienne, de M. Bois, lors de son passage au Canada, savoureront la piquante entrevue suivante publiée par le "Canard Enchainé, de Paris:

Vingtcinqmil-Francisco, 8 octobre. *De notre correspondant particulier.* — M. Jules Bois, le célèbre écrivain, auteur des fameux livres du Dr Hacks, n'est nullement gêné par la divulgation qui a été faite d'un versement de 5,000 dollars effectué entre ses mains par Bolo.

—Evidemment, a-t-il dit, j'ai reçu vingt-cinq mille balles... On va dire que c'est un bon coup de mitrailleuse : et puis après?... N'écoutant que mon courage, je suis ici depuis trois ans, chargé de mission. De mission payée, c'est vrai...

—Plus de cinq sous par jour ?

—Monsieur veut rire. De mission bien payée, c'est vrai... mais on ne m'a pas donné la croix de guerre. Alors quand M. Bolo est venu m'apporter ces 25,000 francs j'ai trouvé tout naturel... Pouvais-je me méfier? M. Bolo m'a dit qu'il était l'inventeur du célèbre jeu qui porte son nom et qui lui avait rapporté une fortune...

M. Jules Bois est si parfaitement à son aise, qu'il fredonne :

C'est un p'tit jeu bien rigolo
L' diabolo, l' diabolo...

Et il sourit exquisement.

Nous nous hasardons à lui demander ce qu'il pense faire de cet argent :

—Peuh! répond-il, nous verrons. Je ne suis pas pressé... Si c'est de l'argent boche, c'est autant de repris sur les cinq milliards. Ah! ah! Et s'il n'est pas boche... D'ailleurs, je réglerai ma conduite... oui, c'est cela, je réglerai ma conduite sur celle de Mme Thérèse Humbert... Parfaitement. Vous pouvez le dire: ce que fera Mme Thérèse Humbert, je le ferai...

L'excellent M. Jules Bois est tellement innocent de ces 5000 dollars et de tout le bruit fait autour de cette histoire, qu'il croit encore que c'est Mme Thérèse Humbert qui est mêlée à l'affaire Bolo. Nous ne nous sommes pas senti en droit de le détromper. — G. Blagpool.

PARC SOHMER

Le programme d'après-demain (dimanche), pour les représentations de l'après-midi et du soir, sera encore tout à fait différent des derniers programmes de vaudeville, à ce populaire endroit d'amusement. La direction a eu la bonne fortune de pouvoir engager plusieurs numéros qui constituent de véritables primeurs. Ainsi, les 4 Burns, 2 hommes et 2 femmes, sont des artistes merveilleux sur le fil tendu. ; ils ont la réputation d'être les meilleurs au monde. Rice et Korn sont deux gymnastes d'une très grande habileté. Leur balancement sur les mains et leurs trucs ainsi que leurs tours de force sont complètement inédits à Montréal. Jack Lange est un accordéoniste tout à fait différent des autres. Kennedy et Clark, l'homme et la femme, sont des patineurs sur patins à roulettes d'une élégance et d'une virtuosité hors ligne. M. et Mme Kate sont des chanteurs aux voix superbes. Enfin, Albert Reid nous arrive avec un acte spécial, difficile à décrire, mais dont la grande nouveauté étonnera même les plus blasés. A part cela, il y aura des concerts de la musique du parc que dirige toujours M. J. Gagnier.

(*Communiqué.*)

POUR AVOIR GARDÉ DES MACHINES A GOMME

Trois restaurateurs grecs ont été traduits devant le magistrat de police ce matin sous l'inculpation d'avoir eu dans leurs établissements des machines à gomme dites "Slot machines". Le juge Lanctôt les a condamnés à $50 d'amende et aux frais ou à trois mois de prison. Les machines devront être confisquées et détruites.

Manteaux de fourrure

Dessinés par des artistes, confectionnés par des ouvriers experts, finis avec un soin minutieux et une perfection rare, nos manteaux de fourrure portent la marque incontestée des bons faiseurs.

Notre stock, aussi varié que complet, est considérable et du meilleur goût. Il comprend :

Manteaux en Baltic, Hudson et Near Seal, garnis de Lynx, de Skunk, d'Ecureuil, de Castor.

Manteaux en Mouton de Perse, unis ou garnis de Martre, de Vison, d'Alaska, de Kolinsky.

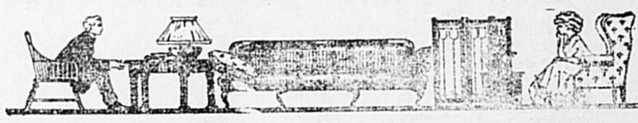
Manteaux en Ecureuil, en Castor, en Chat Sauvage, etc.

Notre série de Manteaux de Velours et de Peluche est également composée des plus beaux spécimens.

Nos prix sont les plus avantageux.

Chez Desjardins & Cie Limitée

130, rue Saint-Denis.



Suggestions pratiques pour NOEL

EMBELLIR SON INTERIEUR

Draperies, Rideaux, Portières, Ameublement de salon style Louis XVI, Miroirs, Peintures à l'huile, Lampes, Coussins, Gravures, Tables à thé, Jardinières, Cabarets, Cabinets de musique, Couvre-pieds en dentelle, Tables japonaises, Statuettes, Ameublement de living-room, etc.

Dessins et estimés sur demande.

Armand Des Rosiers

478 RUE ST-DENIS, près Sherbrooke. Est 4090.

Coupon graphologique

Esquisse graphologique
de JEAN DESHAYES,
— AU —
"NATIONALISTE"
2 DÉCEMBRE 1917 ***(Bon pour un mois)***

Un coupon valable et 25 sous en timbres-poste doivent accompagner chaque envoi.

Tout manuscrit doit être à l'encre, sur papier non-rayé. Ne pas envoyer de copie.

Adressez : Jean Deshayes, le "Nationaliste", Montréal.

LA CONSCRIPTION EST UNE FARCE !

(*Suite de la dernière page*)

M. RODOLPHE LEMIEUX

" Le temps des phrases est passé, dit en débutant M. Lemieux, et ce que demande d'entendre, ce soir, cete immense assemblée, ce sont de saisissantes réalités.

" On vous l'a dit et redit : nous traversons en ce moment une crise très grave, dont les conséquences seraient fatales, si le peuple canadien, justement indigné des duperies dont il est la victime, n'allait renverser les faux dieux qui réclament de nouveaux sacrifices, sous le masque de l'unionisme.

" S'il est vrai que de grandes fautes sont toujours à l'origine des grands malheurs, avouons que le pays fut singulièrement trompé, le 21 septembre. Je n'hésite pas à dire que les quinze années du régime Laurier constituent l'âge d'or de la Confédération. Nous avons joui, non seulement de la prospérité matérielle, mais de cet autre bienfait qui vaut bien son pesant d'or : la paix, la concorde, l'harmonie entre les éléments hétérogènes dont se compose notre pays."

M. Lemieux montre au contraire l'oeuvre du parti tory qui, " fidèle à ses traditions, a déchaîné des haines de races, et fomenté un peu partout les préjugés et les passions. "

L'incendie allumé, il a essayé de l'éteindre, mais il n'a pu réussir. On ne joue pas impunément avec le feu.

Derrière cette flamme, qui n'est qu'un rideau pour distraire l'attention du peuple, des forfaits et des crimes se perpetuent sur une autre scène. " Car, l'on a beau placer la lutte sur le terrain des races et des croyances, s'écrie-t-il, n'ayons pas la naiveté de croire qu'entre Canadiens, Anglais ou Français, il y ait en ce moment, comme on l'affirme, un abime qui les sépare.

" La vérité vraie, c'est que la lutte est engagée d'un côté, entre une ploutocratie assoiffée d'argent et d'honneurs, et de l'autre, la grande masse du peuple canadien. Cette ploutocratie, forte de ses privilèges par une honteuse exploitation de la guerre, veut dominer la politique du Canada, afin de perpétuer son règne. "

M. Lemieux se demontrer alors que le gouvernement a abdiqué ses pouvoirs, en faveur des insolents parvenus qui rêvent d'un Canada divisé en fiefs et peuplé de roturiers.

" Les événements ont servi les ploutocrates. La guerre a affolé une foule de gens. Nombreux sont ceux qui déraisonnent, lorsque l'on ose prononcer les mots " mesure " et " prudence ", en ce qui a trait à l'effort militaire canadien.

" Une agitation malsaine, insidieusement menée, parce que favorisée par une presse avilie, a troublé la paix du pays. Vous croyez peut-être que cette mise en scène n'a d'autre objectif que la conscription ? Détrompez-vous. Beaucoup qui sont sinceres, avaient vu sans doute dans cette mesure de conscription, le seul élément de succès de la guerre. Je m'incline devant la sincérité de ceux-là. "

Mais, M. Lemieux ne s'inclinera pas devant " les profiteurs de guerre qui ne voient dans la conscription qu'un prétexte sordide pour instaurer le militarisme dans notre jeune démocratie, militarisme sans lequel leurs rêves impérialistes ne pourraient se réaliser."

"Quelle lutte se livre actuellement autour de la conscription? se demande l'orateur. — C'est celle de l'impérialisme contre l'autonomie canadienne."

A plusieurs reprises, on a tenté de nous orienter vers ce mirage impérialiste. On n'a pas réussi. Le peuple canadien a rencontré sur ce point le sentiment du peuple anglais. Une véritable solidarité n'existe entre la Métropole et ses Dominions que "lorsque l'unité impérialiste est basée sur la liberté locale."

"Il existe en Angleterre, continue M. Lemieux, une école qui compte des disciples fervents un peu partout dans les colonies. C'est l'Ecole Impérialiste dont lord Milner est le chef silencieux mais agissant. La victoire du 21 septembre 1911 doit être en partie attribuée au concours efficace que sut donner à temps la junte impérialiste de Londres. Rappelons-nous le cri de victoire lancé par Joseph Chamberlain en apprenant la défaite de Laurier."

Le parti tory du Canada en cette occasion, pour remercier le jingoïsme, sacrifia l'autonomie canadienne.

En 1914, la guerre éclata en Europe. La Grande-Bretagne se rangea aux côtés de la Belgique et de la France, qui les premières "se débattirent dans les sanglants tumultes de l'arbitraire et du droit".

Nous ne pouvions demeurer spectateurs indifférents dans ce grand conflit. "Le peuple canadien devait seconder les efforts de la Grande-Bretagne; il ne pouvait s'abstraire des plus grands combats de la terre pour le triomphe ou l'abolition du droit; il se berça de l'espérance hardie qu'il pouvait contribuer au rétablissement d'un ordre de justice et d'un équilibre de liberté sur ce vieux sol européen bouleversé par toutes les barbaries de la guerre."

M. Lemieux rappelle alors que "le parlement voulut cet effort, et que le peuple fit généreusement mais volontairement ce que le Parlement avait voulu."

"La trêve des partis fut proclamée et les libéraux apprirent à leurs dépens, combien éphémère elle fut. C'est à cette heure décisive où l'unité nationale était si nécessaire, que le premier ministre du Canada eut dû imiter le geste de M. Asquith. La coalition offerte en 1914 était possible, elle était même justifiable. En 1917, elle était inacceptable parce qu'elle n'était plus qu'un piège."

M. Lemieux rappelle les scandales de guerre du gouvernement Borden, et le cri d'alarme jeté par sir Wilfrid Laurier qui est "l'honnête homme que l'on sait".

L'enrôlement des volontaires "fait dans la confusion eut pourtant un succès énorme, malgré le donquichottisme de sir Sam Hughes.

"Près de 400,000 Canadiens, ajoute l'orateur, étaient sous les drapeaux. Pour égaler l'effort du Canada, les Etats-Unis devraient lever une armée de 5,800,000 hommes."

Le 1er janvier 1916, M. Borden, sans consulter le parlement, annonça qu'il avait promis au War Office 500,000 soldats.

"N'était-ce pas trop présumer de nos forces, au moment où l'industrie manquait de main-d'oeuvre et l'agriculture de bras?

C'est à ce moment, qu'interrogé par sir Wilfrid Laurier, le Premier ministre prend ou plutôt réitère l'engagement solennel qu'il n'y aura pas de conscription au Canada."

M. Lemieux, feuilletant l'histoire du régime Borden, pose cette question: "Quel est le facteur nouveau qui a motivé chez le premier ministre ce changement d'attitude. — puisque purement volontaire qu'il était et devait être, notre effort est et devient obligatoire?"

Pourquoi? M. Lemieux se le demande et citant les appels que font entendre Lloyd Georges et lord Rhondda, il remarque que les Alliés par ces deux voix autorisées réclament: du blé, des munitions et des navires.

M. Borden impose donc la conscription, parce "qu'il n'est plus maître de sa pensée et qu'il s'est livré entre les mains de la junte impérialiste, qui, avance par coups d'Etat, et non par coups d'éclat.

QU'EST-CE QUE L'IMPERIALISME?

"L'impérialisme, continue M. Lemieux, étend ses ramifications partout dans l'Empire. Les Round Table Clubs sont ses agents les plus remuants et les plus persévérants. Quand un canadien comme Flavelle, Sifton, Max Aitken et un Hugh Graham ont acquis une grande fortune ou ont franchi le seuil de la Chambre des Lords, de quels rêves ne se bercent pas les obscurs Colonials que la guerre a soudainement enrichis.

L'impérialisme, c'est la centralisation de tous les pouvoirs de Londres ; c'est la répartition des charges communes entre la métropole et les colonies. C'est surtout la contribution à frais communs, à toutes les guerres. Et la conscription c'est le réservoir d'hommes, où viendra puiser inlassablement, la caste militaire dans ses aventures.

Sir Wilfrid Laurier, dont l'expérience et la sagesse sont rarement en défaut, avait victorieusement résisté aux séduisantes théories de l'impérialisme. L'histoire lui rendra cet hommage qu'il a marché sur les brisées de Macdonald.

Sir Robert Borden, ébloui par Londres, ensorcelé par lord Milner, encouragé par les nouveaux riches de Toronto, n'a pas eu le courage de résister.

L'on nous dit que le seul Québec proteste et s'insurge contre la conscription. Attendez le 17 décembre, vous saurez alors que le grand art en politique n'est pas d'entendre ceux qui parlent, c'est d'entendre ceux qui se taisent.

C'est par atavisme que le français pense tout haut et que l'anglais pense tout bas—mais il arrive que sur cette question de conscription, Anglais et Français pensent la même chose — les tribunaux d'exemption en font foi."

M. Lemieux démontre ensuite que sir Wilfrid Laurier a donné au gouvernement au cours de cette guerre, son aide la plus loyale.

Il (M. Laurier) est contre la conscription, et en agissant ainsi, il est resté fidèle à lui-même et fidèle à la constitution du pays. "Le service militaire est volontaire et un parlement sans mandat ne peut le rendre obligatoire."

Parlant ensuite du referendum préconisé par M. Laurier, l'orateur déclare que "c'est le mode le plus logique, le plus rationnel, de connaitre le sentiment du peuple sur la conscription."

Et il cite à ce sujet une opinion de M. Balfour sur le referendum "qui n'entraine pas de changement de gouvernement, et aboutit à la claire expression du sentiment populaire."

Le professeur Dicey dans son ouvrage, "Democracy and Liberty", pense de même. Le gouvernement n'a pas voulu écouter sir Wilfrid Laurier. A l'aide du bâillon, il a fait adopter la conscription.

L'ISOLEMENT DU QUEBEC.

"Les tories nous menacent même d'isolement, dit M. Lemieux, parce que, fidèles aux traditions canadiennes, nous ne voulons pas risquer l'avenir du pays auquel nous sommes attachés par toutes les fibres de notre être, dans les aventures où l'impérialisme militaire voudrait nous lancer.

Cet attachement au sol, cet amour de la langue maternelle, "la plus belle qui soit tombée des lèvres humaines", ce respect de la Constitution —respect d'autant plus jaloux que nous n'oublions pas que nous sommes la minorité — devraient être hautement appréciés de nos concitoyens d'origine anglaise.

Ne l'oublions pas, c'est être franchement et loyalement britannique que d'être Canadien."

Nous devons être confiants. Nous avons trouvé une base commune, Anglais et Français, sur laquelle nous pouvons étayer notre loyauté: c'est l'accord des races, c'est l'amour du sol canadien, c'est le respect integral de la constitution.

Après avoir répété de nouveau que nous devons avoir confiance encore et toujours, M. Rodolphe Lemieux conclut par cette figure remplie d'espérance: "L'horizon canadien n'a jamais été chargé de nuages aussi sombres; mais une brise vivifiante a soufflé du large chassant devant elle les nuages amoncelés à l'horizon. Une étoile brille au ciel d'un éclat vif et pur et c'est vers elle que l'intrépide nautonnier a désormais fixé ses regards.

Voici que la tourmente est passée et le navire, toutes voiles déployées, fend la vague humiliée et fatiguée. Une voix vient de crier: *terre!* aux acclamations du rivage, et le navire qui tantôt menaçait de sombrer, jette l'ancre au port de l'avenir."

DES CHEFS LIBERAUX DENONCENT LA CONSCRIPTION DEVANT UNE ASSEMBLEE DE FEMMES AU WINDSOR.

Une nombreuse assemblée de dames avait lieu hier après-midi dans la grande salle du Windsor. Deux ministres provinciaux, MM. Mitchell, et Décarie, un sénateur, M. Dandurand, deux candidats, MM. Guerin et Munn, un ancien ministre, M. S. Fisher, et Mme Dr England y ont porté la parole. La réunion a eu lieu dans une parfaite harmonie, tous les orateurs ont été vivement applaudis et souventes fois les dames ont acclamé le nom de Laurier.

L'assemblée était bilingue, les discours furent tour à tour prononcés en anglais et en français.

M. Fisher, premier orateur de la réunion, disséque devant ses auditrices cette loi que l'on appelle la "loi des élections en temps de guerre", fait voir clairement les injustices qu'elle renferme pour les ennemis qu'on a fait venir ici en faisant miroiter à leurs yeux un avenir superbe, qui sont demeurés loyaux aux " consentious objectors " à qui on n'a pas refusé le droit de vote en Angleterre et aux femmes qui, comme les parentes des soldats, auraient dû avoir le droit de voter. "La loi a été faite pour voler les élections et c'est un des crimes que le peuple fera expier à Borden le 17 décembre", dit l'orateur.

M. Fisher parlant du recrutement de la province de Québec accuse le gouvernement de n'avoir pas donné de chance aux Canadiens français de s'enrôler, les officiers recruteurs n'étant pas de leur nationalité trop souvent. Puis il termine en prédisant le succès de Laurier.

Le sénateur Dandurand lui succède, en français il répète quelques-uns des arguments de l'orateur précédent et montre tout l'odieux de la loi des élections.

Mme Dr Ritchie England, qui se dit suffragette, est heureuse de voir qu'on a accordé des droits à une certaine classe de femmes, mais elle n'en est pas satisfaite de cela. Elle voudrait que toutes les femmes eussent le même droit, c'est une des raisons qui lui font appuyer M. Laurier. Mme England est aussi contre la conscription et elle explique qu'elle n'est pas plus déloyale pour tout cela. Elle ne veut pas appuyer le gouvernement Borden parce que, dit-elle, il a été mauvais dans le passé, elle craint fort pour l'avenir.

M. Mitchell, trésorier provincial, réaffirme sa détermination de gagner la guerre, mais il est contre la conscription et se croit aussi loyal que les unionistes parce qu'il croit encore à la démocratie anglaise et au libéralisme de Gladstone et de Laurier. "Je suis contre ce gouvernement de profiteurs, de millionnaires et j'appuie le gouvernement du peuple par le peuple."

L'orateur croit que cette loi de conscription n'a servi qu'à soulever le cri de race dont le gouvernement veut se servir pour gagner les élections. "Il est temps de se débarrasser de ce gouvernement et nous comptons sur les dames pour ce faire."

MM. Décarie, Guerin et Munn portent aussi la parole.

CZERNIN VOIT LA PAIX À L'HORIZON

LE MINISTRE DES AFFAIRES ETRANGERES DE L'AUTRICHE FAIT CONNAITRE LES CONDITIONS DE SON PAYS. — L'ENTENTE OU LA FORCE.

Amsterdam, 7. — Une dépêche reçue ici de Vienne dit que dans le cours d'une longue revue de la situation militaire adressée au comité des Affaires étrangères de la délégation hongroise, mardi, le comte Czernin, ministre des Affaires étrangères de l'Autriche-Hongrie, a déclaré:

"Nous pouvons attendre avec confiance l'aurore de la paix. Le seul gouvernement qui ait adhéré à notre idée c'est le gouvernement provisoire de Russie. Notre but c'est la conclusion d'une paix en vertu de laquelle l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'Autriche-Hongrie seront maintenues intactes.

Nous ne visons à aucune expansion territoriale par la force et à aucune oppression économique. Nous demandons seulement des garanties efficaces pour un développement futur libre et non entravé. Des accords au sujet d'une diminution mutuelle des armements, avec l'établissement simultané de l'arbitrage obligatoire et des garanties correspondantes pourraient nous offrir de telles garanties que nous serions prêts à conclure la paix avec nos ennemis, une paix générale, juste et honorable, sauvegarder l'intégrité territoriale de la monarchie et son avenir par son libre développement dans le domaine politique et économique.

Nous sommes sur le point d'entrer en négociations avec la Russie sur cette base. Nous ne pouvons dire si d'autres Etats ennemis vont prendre l'attitude de la Russie. Je ne suis donc pas en mesure de dire jusqu'à quel point la paix que j'ai indiquée peut être réalisée.

Je dois déclarer, cependant, qu'il m'est impossible de m'engager pour tout l'avenir au sujet de nos buts de guerre désintéressés, en opposition aux désirs d'annexion ouvertement admis de ces ennemis qui voudraient continuer la guerre.

Je caresse l'espoir que nous pourrons obtenir la paix par voie d'entente. Autrement, je suis convaincu que nous allons l'avoir par la force.

LE SYSTÈME DÉCIMAL EN ANGLETERRE

Londres, 15 nov. — Une réunion mixte de l'Institut des banquiers, de l'association des chambres de commerce et de l'association décimale a approuvé à l'unanimité l'arrangement suivant relativement à l'adoption du système décimal pour les monnaies anglaises:

La livre sterling restera l'unité monétaire et sera subdivisée en 1,000 parties appelées "mils". Toutes les pièces existantes en or et en argent subsisteront donc sans que leur valeur soit changée. En ce qui concerne les pièces de moindre valeur, elles seront d'un, de deux, de trois, de quatre, de cinq ou de dix "mils". Les deux dernières seront en nickel.

RHUMATISME

Un remède domestique fourni par quelqu'un qui eut cette maladie.

Au printemps de 1893, j'eus une attaque de rhumatisme musculaire inflammatoire. Je souffris pendant plus de trois ans comme seuls peuvent le comprendre ceux qui ont eu le rhumatisme. J'essaya remède sur remède et consultai un médecin après l'autre, mais le soulagement que j'obtins ne fut que temporaire. Je trouvai enfin un remède qui me guérit complètement, et le mal n'est jamais revenu. Je l'ai donné à nombre de personnes qui souffraient terriblement du rhumatisme au point d'en garder le lit, et dans chaque cas, la guérison se produisit.

Je veux que tous ceux qui souffrent de rhumatisme sous quelque forme que ce soit essaient ce remède merveilleux. N'envoyez pas un seul sou; envoyez simplement par la poste vos nom et adresse et je vous enverrai gratuitement le remède pour que vous l'essayiez. Après que vous vous en serez servi et qu'il se sera révélé, le remède si longtemps cherché pour la guérison du rhumatisme, vous pourrez en envoyer le prix, un dollar, mais sachez bien que je ne veux pas votre argent à moins que vous ne soyez parfaitement satisfait de l'envoyer. N'est-ce pas juste? Pourquoi souffrir plus longtemps quand un soulagement déclaré vous est offert gratuitement? Ne retardez pas. Ecrivez aujourd'hui.

Mark H. Jackson, No 935 D, Immeuble Gurney, Syracuse, N.Y.

OPPOSÉ A CE QU'ON BLAME LA RUSSIE

M. THOMAS S'OPPOSE A UNE ADMONESTATION DE M. LLOYD GEORGE A LA RUSSIE.

Londres, 7. — On mande de Pétrograd au "Manchester Guardian" que le chargé d'affaires russe à Londres a transmis le 7 août dernier, une communication disant que la conférence des Alliés à Londres s'est ouverte avec une proposition de M. Lloyd George, le premier ministre anglais, suggérant l'envoi d'un message à la Russie signalant le danger pour tous les Alliés d'un gouvernement instable et du manque de discipline en Russie.

M. Albert Thomas, ministre des munitions français, qui était le représentant de la France à la conférence, s'est déclaré fortement opposé à la proposition, dit la communication, faisant ressortir l'effet désastreux qu'elle produirait en Russie. Le chargé d'affaires dit qu'il a tenu pour acquis que M. Lloyd George désirait aider la Russie, mais que des protestations ont été formulées.

VICTOIRE ELECTORALE DES BOLCHEVIKIS.

Pétrograd, 7. — Selon les rapports préliminaires des provinces, dans les élections, les Bolchévikis ont recueilli 2,704,000 voix ; les démocrates constitutionnels, 2,230,500 ; les socialistes révoluionnaires qui constituent la majorité de la gauche, 221,260.

Le comité exécutif central a donné son assentiment à un décret accordant aux conseils des districts électoraux le droit de procéder à la réélection, pour tous les corps électifs, y compris l'Assemblée constituante, à la demande des électeurs. Ainsi les électeurs pourront révoquer leur choix dans le cas de représentants dont la politique ne correspondrait plus à la leur.

À LA BOURSE DE MONTRÉAL

LA JOURNEE D'HIER A ETE TERNE AU POSSIBLE.— LES COURS NE COMPORTENT AUCUNE SIGNIFICATION.

La séance d'hier après-midi, vendredi, a été, comme celle du matin, absolument nulle. Le volume total des opérations traitées durant cette dernière heure de la journée, à la Bourse de Montréal, ne suffirait pas à occuper un garçon pendant quinze minutes, pour les inscrire au tableau.

C'est à peine si 221 parts, en tout ont changé de mains, au cours de cette deuxième partie de la journée d'hier. Les cours ne comportent aucune espèce de signification. Au surplus, les affaires traitées ne portent souvent que sur des lots fragmentés, et dans ce cas, on ne considère ordinairement pas le prix payé comme une indication.

Toute la journée d'hier a été fort calme, à la Bourse de New-York, des fléchissements nombreux ont été enregistrés, qui ont parfois été suivis de tentatives plus ou moins fructueuses de relèvement. La dernière heure d'opérations a connu une amélioration dans certains compartiments du marché, amélioration qui ne s'est pas maintenue en clôture, laquelle a été marquée de lourdeur.

Sur notre place, les parts de préférence Canadian Car se présentent à 49 et demi; les Iron trouvent preneur à 52 (ex-dividende); des fractions de lots de Civic Power s'échangent à 68 et demi; les Canadian Cement se vendent 57; une part de Scotia Steel s'établit à 66; 5 actions hors cote Tramway Power se traitent à 25; 10 Smelters changent de propriétaires, à 25, également; et les Toronto Railway marquent 60 et demi.

La Bourse de Montréal est ouverte, aujourd'hui, comme pour les samedis ordinaires.

L'HARMONIE DE MONTRÉAL

Demain soir (dimanche), au Monument national, aura lieu le concert annuel de l'Harmonie, sous la direction de M. Edmond Hardy.

Un programme de musique choisie fera les délices des mélomanes. Les sièges s'enlèvent rapidement.

Qu'on s'y rende en foule pour encourager les nôtres.

GESTE MÉRITOIRE

M. Louis-H. Bourdon, impresario musical, nous annonce que tous les bénéfices des deux concerts de la Symphonie russe, lundi et mardi prochain, au Monument national, seront versés aux victimes de la catastrophe d'Halifax.

LES VERS DE LOZEAU

Il reste encore quelques dizaines d'exemplaires du volume de vers de notre ami Lozeau, paru il y a quelques mois, *Lauriers et feuille d'érable*. Ils se vendent 50 sous l'unité, plus 5 sous pour frais de port. S'adresser au *Devoir* ou a l'auteur, 343, rue Drolet.

LES AVIONS SANITAIRES

HEUREUSE INITIATIVE D'UN "AS" MISE EN PRATIQUE PAR LE DOCTEUR CHASSAING. — UNE AMBULANCE DANS LES NUAGES. — TRAJET DE CINQ HEURES ACCOMPLI EN VINGT MINUTES.

Paris, 15 nov. — Le correspondant du "Matin" accrédité auprès des armées françaises fait le récit suivant de l'inauguration de l'avion sanitaire dû à l'initiative du docteur Chassaing:

Par un soir lourd d'été que nous errions, un lieutenant et moi, sur les hauteurs de Bar-le-Duc, nous entendîmes deux soldats qui devisaient des choses de la guerre. Ils ne confessaient point leurs émois ou leurs espérances, mais leurs étonnements: engins et appareils nouveaux, compliqués ou terribles, étaient pour eux tant d'émerveillements! Et l'un des compagnons résuma par ces mots ses multiples surprises:

—On verra tout dans cette guerre ! Tout, même l'aéroplane sanitaire.

L'idée de l'avion-brancard est une idée toute empirique. Elle naquit si l'on peut dire, le jour où certain "as" planant sur la mêlée s'aperçut opportunément que son observateur avait été frappé et gravement blessé par un éclat d'obus. Il pensa atterrir mais réfléchit que son compagnon de bataille avant d'être porté au poste de secours, ensuite à l'H. O. E., (il faut lire: "hôpital d'origine étapes") afin d'être opéré devrait patienter plusieurs heures. Il décida de l'emmener lui-même vers un centre chirurgical où en quante minutes plus tard son collaborateur, endormi, était déjà "recousu" et sauvé.

Cette initiative heureuse fut remarquée par un aide-major, M. Chassaing, qui, dans la vie civile, est à la fois docteur et député du Puy-de-Dôme.

Son projet, jugé plein d'audace, fut soigneusement combattu.

M. Chassaing laissa crier. Il demanda — et il obtint — un vieil avion de réglage dont il supprima la tourelle et tous appareux encombrants. Il aménagea, à leur place, deux supports de civières, les cala pois, puis il imagina de réchauffer cette ambulance des nuages par le souffle brûlant du moteur, après quoi il peignit sur les ailes deux croix à la sanguine et, ayant fait, l'avion sanitaire était prêt.

C'est aujourd'hui qu'il devait fonctionner et nous l'inaugurâmes.

...Donc, nous étions étendus l'un au-dessus de l'autre, comme dans les cabines des transports, lorsque l'hélice tournoya. Nous sentîmes que l'avion, tout à coup, frissonnait, puis plus rien... Une long bourdonnement, ennuyeux, emplissait notre petit chambre. Que se passait-il donc?

—Alexis, croyez-vous que nous soyons en l'air ? hurlai-je dans le bruit.

Nous fumions, comme on fume chez soi, dans sa robe de chambre. Le temps passait. Curieux, je dégraffai la couverture et regardai par-dessus bord:

—Mon vieux ! On survole Soissons!

—La blague! Nous n'avons pas bougé!

On bougeait tellement que dix minutes après, nous étions arrivés devant la formation qui nous est accueillis, réellement blessés. Nous avions fait en vingt minutes et par quinze degrés de chaleur, le trajet que des brancardiers, leurs autos— y compris les relais nécessaires — auraient mis, avec diligence, quatre ou cinq heures à parcourir.

TÉMOIGNAGE CONTRE BOLO

UN AMI D'ENFANCE DU FAMEUX PSEUDO - TRAITRE DETRUIT TOUT LE SYSTEME DE DEFENSE DE CELUI-CI. — D'OU VENAIT L'ARGENT DEPOSE DANS UNE BANQUE A NEW-YORK?

Paris, 15. — (Par courrier). — Un témoin entendu dans l'affaire Bolo, a fait des revelations d'une gravité telle que si les faits qu'il devoile sont établis, c'est la ruine absolue du système de défense de Bolo.

On sait en quoi consiste ce système: Bolo reconnait que tous les fonds détenus à son compte par les banques d'Amérique proviennent de la Deutsche Bank. Mais celle-ci n'aurait été qu'un intermédiaire inconscient. Bolo avait toute sa fortune dans une banque d'Anvers. La guerre survenue et Anvers prise, à sa demande les banques américaines, par la Deutsche Bank ignorant qu'il s'agissait de la fortune d'un Français, firent parvenir en Amérique les millions de Bolo. Et voilà!

C'était tout au moins habile. La déposition du témoin, l'artiste peintre M. P..., fait tout écrouler. C'est d'ailleurs tout un roman.

Ami d'enfance des frères Bolo, M. P... était riche, et Bolo était pauvre . En 1887, à Marseille, il a le malheur de se laisser prendre à l'éloquence de son ami et de fonder une association. Le résultat fut prompt: en quelques années, la fortune avait fondu, et Bolo filait en Espagne avec ce qui restait en caisse et la femme de son associé.

Des années passèrent. Un jour en 1909, M. P..., à Paris, retrouve Bolo. Celui-ci implore son pardon faisant miroiter sa fortune splendide et promettant de le dédommager.

Deux ans passent encore. Puis Bolo sonne à sa porte. Il lui explique que le président Monier, un de amis de sa situation splendide, apprès par une lettre anonyme qu'il a été condamné pour escroquerie à Marseille. S'il ne peut le détromper, c'est sa situation perdue. Or, il a dit au procureur de la république que c'est un autre qui s'est fait condamner en abusant de son nom. Que P... signe cette lettre, la fasse légaliser, et Bolo lui donne 2,000 francs.

M. P... était dans la gêne, sa mère très malade et manquant des soins nécessaires... il accepta.

Trois ans plus tard, nouvelle visite de Bolo... C'était cette fois pour proposer à M. P... de s'installer en Suisse comme secrétaire d'Abbas Hilmi et servir de trait d'union entre eux deux.

La proposition parut si suspecte que M. P... refusa. Bolo ne se tint pas pour battu. Tout en promettant — sans jamais tenir — de le faire nommer directeur artistique du *Journal*, Bolo lui tint, en février 1917, le discours suivant:

La plus grande partie de ma fortune, dit-il, est déposée actuellement en Amérique, notamment à la banque Amsick et Cie. Il y a quelques jours, j'ai télégraphié à cette banque pour lui demander de me rendre le service d'affirmer, dans un télégramme qu'elle m'adresserait, que c'est en 1914 que mes fonds ont été versés chez elle, et que ces fonds elle les avait réclamés en son nom à une banque d'Anvers, pour qu'ils puissent échapper à la mainmise allemande. Tu le comprends, avec un tel télégramme je peux confondre ceux qui m'accusent. Malheureusement, je n'ai pas reçu de réponse de la banque Amsick. Je suppose qu'en raison de l'état de guerre les télégrammes privés sont arrêtés en route. Je viens donc te prier de bien vouloir te rendre à New-York et d'aller demander toi-même à la banque Amsick de m'envoyer d'urgence cette dépêche. Je te donnerai 10,000 francs pour ton voyage et frais de déplacement.

Ne voyant cette fois rien de suspect, M. P... accepta, passa par l'Espagne où, sur une lettre de Bolo, un député espagnol l'accueillit à bras ouverts, et arriva enfin à New-York.

Là, stupeur ! D'abord les directeurs de la banque Amsick refusent de le recevoir, et lorsqu'enfin M. Pavenstedt y consent, c'est pour lui dire, en le regardant bien en face:

—Vraiment, monsieur, vous êtes Français et vous venez ici au nom de Paul Bolo? Connaissez-vous bien cet homme, et savez-vous qui il est en réalité?...

J'expliquai que nous nous étions connus tout enfants.

—Eh bien ! monsieur, croyez-moi, me déclara M. Pavenstedt, si vous êtes un honnête homme, cessez toute relation avec cet individu, qui ne pourra vous entraîner que dans les pires aventures.

"Je ne puis vous en dire plus long, mais je sais ce que je dis, et je crois de mon devoir de le dire à un Français, si toutefois vous aimez votre pays. Pour ma part, je me refuse obstinément à envoyer à Bolo un tel télégramme et même à lui télégraphier quoi que ce soit...

Ma conversation avec le représentant de la banque Amsick en resta là. Dès que je pus, je rentrai en France. A mon arrivée à Paris, je téléphonai à Bolo et lui donnai rendez-vous à l'hôtel Continental.

Lorsque je lui racontai les péripéties de mon voyage il était atterré et ne put s'expliquer nettement. C'était en mai 1917; peu après on commença à parler de l'enquête et je fus définitivement fixé. Naturellement je n'ai pas revu Bolo, qui m'avait donné 10,000 francs pour mes frais de voyage, somme qui fut dépensée presque entièrement.

UN COUP DE MAIN DES MAXIMALISTES

Londres, 7. — Selon une dépêche de l'agence Reuter datée de Petrograd, des troupes maximalistes se sont emparées du palais Marie et en ont chassé la commission russe chargée du travail des élections pour l'assemblée constituante.

LES LETTRES DE FADETTE

Le troisième volume des lettres de Fadette se vend, en librairie et au *Devoir*, 50 sous l'unité, 55 sous par la poste. Avis a ceux qui en ont déjà les deux premières series.

LAURIER-OUTREMONT

GRANDE ASSEMBLEE

MARDI SOIR

Le 10 décembre 1917

Salle Querbes

215, avenue Bloomfield

Le candidat libéral, M P.-R. Du Tremblay sera accompagné de MM. L.-J. Gauthier, M.P., Wilfrid Bessette, J.-O. Lacroix, Maréchal Nantel, M. Couglin, etc.

Tous les électeurs sont invités.

Les dames sont spécialement invitées.

Comité de P.-R. Du Tremblay
POUR OUTREMONT
ANGLE LAURIER ET DUROCHER
1209, rue VAN HORNE

COMPAGNIE DES TRAMWAYS DE MONTREAL

HORAIRE DU SERVICE SUBURBAIN POUR 1916-17.

LACHINE. — Du Bureau de Poste. Service de:—
10 min. de 5.40 a.m. à 8.00 a.m.
20 min. de 8.00 a.m. à 4.00 p.m.
10 min. de 4.00 p.m. à 7.10 p.m.
20 min. de 7.10 p.m. à 12.00 minuit.

DE LACHINE.—Service de:—
20 min. de 5.30 a.m. à 8.50 a.m.
10 min. de 8.50 a.m. à 9.00 a.m.
20 min. de 9.00 a.m. à 4.00 p.m.
10 min. de 4.00 p.m. à 8.00 p.m.
20 min. de 8.00 p.m. à 12.10 a.m.
Dernier extra à 12.50 a.m.

SAULT - AU - RECOLLET ET SAINT-VINCENT-DE-PAUL. — De Saint-Denis à Saint-Vincent—Service de :—
15 min. de 5.15 a.m. à 8.00 a.m.
20 min. de 8.00 a.m. à 4.00 p.m.
15 min. de 4.00 p.m. à 7.00 p.m.
20 min. de 7.00 p.m. à 8.50 p.m.
30 min. de 8.00 p.m. à 11.30 p.m.
Tramway pour Henderson seulement 12.00 a.m.
Tramway pour Saint-Vincent, 12.40 a.m.

DE SAINT-VINCENT DE PAUL A SAINT-DENIS. — Service de :—
15 min. de 5.45 a.m. à 8.30 a.m.
20 min. de 8.30 a.m. à 4.30 p.m.
15 min. de 4.30 p.m. à 7.30 p.m.
20 min. de 7.30 p.m. à 8.30 p.m.
30 min. de 8.30 p.m. à 12.00 minuit.
Tramway de Henderson à Saint-Denis, 12.30 a.m.
Tramway de Saint-Vincent à Saint-Denis, 1.10 a.m.

CARTIERVILLE. — De Snowdon Jct.—Service de :—
20 min. de 5.20 a.m. à 8.40 p.m.
40 min. de 8.40 p.m. à 12.00 minuit

DE CARTIERVILLE. — Service de :—
20 min. de 5.40 a.m. à 9.00 p.m.
40 min. de 9.00 p.m. à 12.20 a.m.

MONTAGNE — De l'Ave du Parc et Mont-Royal.—Service de :—
20 min. de 5.40 a.m. à 12.20 a.m.

DE L'AVE. VICTORIA.—Service de :—
20 min. de 5.50 a.m. à 12.30 a.m.
De l'Ave. Victoria à Snowdon, 10 min. 5.50 a.m. à 8.50 p.m.

BOUT DE L'ILE.—De Lasalle et Notre-Dame, service de :—
40 min. de 5.00 a.m. à 12.00 minuit.

TETREAULTVILLE.—De Lasalle et Notre-Dame, service de :—
14 min. de 5.00 a.m. à 8.00 a.m.
30 min. de 8.00 a.m. à 3.30 p.m.
15 min. de 3.30 p.m. à 7.00 p.m.
30 min. de 7.00 p.m. à 12.00 minuit.

POINTE-AUX-TREMBLES, via Notre-Dame.—De Notre-Dame et 1ère avenue, Maisonneuve, service de :—
15 min. de 5.15 a.m. à 8.50 p.m.
20 min. de 8.50 p.m. à 12.30 a.m.
Dernier tramway additionnel pour le Boulevard Bernard à 1.30 p.m.

ANTICORLAURENCE
CURE RADICALE DES CORS
SÛRE, EFFICACE, SANS DOULEUR
EN VENTE PARTOUT 25 c.
FRANCO PAR LA POSTE
J. LAURENCE, MONTREAL

L'EAU RIGA
GUÉRIT
CONSTIPATION HABITUELLE

INSTITUT INTERNATIONAL
Ramsay College
214 STE CATHERINE O., MONTREAL
ENSEIGNEMENT INDIVIDUEL
LE JOUR ET LE SOIR
Fondé 1885 ARCHUS GAZA, Princ. Tel. Main 3000

Diplôme en hygiene publique.—Heures: 12 à 2 p.m., 4 à 8 p.m.—Tél. Saint-Louis 3275
Dr JOS.-N. CHAUSSÉ
Médecin-chirurgien.—Maladies de la peau
708, PARC LAFONTAINE, MONTREAL
Angle de la rue Marquette

PETITES ANNONCES.

A VENDRE. — Deux orgues à tuyaux: un avec clavier, 6 jeux, et l'autre 2 claviers. S'adresser à 40 Ste-Cécile.

Ce journal est imprimé au No. 43 rue Saint-Vincent, à Montréal, par l'IMPRIMERIE POPULAIRE (la responsabilité limitée). S. Chevrier, gérant général.

PAR LE FER ET PAR LE FEU

Roman héroïque, par Henryk SIENKIEWICZ

Traduction du Comte WODZINSKI et de B. KOZAKIEWICZ

26 SUITE

— Mais non, mais non. La route est occupée, et il le sait. Cette horde que nous venons de reconduire à coups de sabre a fait volte-face: elle est, à son tour, sur nos talons... en gardant les distances, il est vrai. Et, d'un moment à l'autre, Burlay, aussi, arrivera sous Zbaraz. Rendiane ne peut songer à le devancer. D'autre part, Chmielniçki et le khan arrivent de Konstantynow.

— Mais nos amis vont tomber dans un coupe-gorge !

— L'habileté consistera, pour Rendiane, à se faufiler entre Zbaraz et Konstantynow avant qu'il ne soit trop tard et à éviter que les régiments de Chmielniçki ou les hordes du khan ne le cernent? Et voyez-vous, messire, j'ai la conviction qu'il y réussira.

— Dieu vous entende !

— C'est un fameux gaillard. Vous avez plus d'un tour dans votre sac, messire; mais il est encore plus madré que vous ! Nous nous cassions la tête à trouver le moyen de sauver la jeune fille, et nous y renoncions, quand, grâce à lui, tout s'est arrangé le mieux du monde. Il glissera comme un serpent. Ayez confiance, car Dieu aussi, qui l'a tant de fois sauvée, veille sur elle.

Les paroles de messire Michel ranimèrent un peu Zagloba.

— Messire Michel, dit-il après un moment de réflexion, n'avez-vous pas demandé à Kuchel ce que devenait Krétuski?

— Il est déjà à Zbaraz et, grâce à Dieu, en bonne santé. Il est arrivé de chez le prince Koreçki avec Zawila.

— Et que lui dirons-nous?

— Voilà la difficulté.

— Il croit toujours, n'est-ce pas? que la jeune fille a été assassinée à Kiew.

— Oui.

— Avez-vous dit à Kuchel, ou à quelque autre, d'où nous venons?

— J'ai pensé qu'il valait mieux nous concerter d'abord.

— Je préférerais garder le silence sur toute l'aventure, dit Zagloba. La jeune fille n'aurait, Dieu l'en préserve ! qu'à retomber aux mains des Cosaques ou des Tatars, et ce serait une nouvelle douleur pour Krétuski, ce serait remettre à vif ses plaies cicatrisées.

— Je gage ma tête que Rendiane la conduira à destination.

— Je gagerais volontiers la mienne aussi; mais le malheur s'est installé sur la terre, arrogant comme la peste. Mieux vaut nous taire et remettre tout à la volonté de Dieu.

— Qu'il en soit ainsi ! Mais Podbipiéta ne révélera-t-il pas à Krétuski tout le mystère?

— C'est peu le connaitre. Il a donné sa parole: nous pouvons être tranquilles.

Au soleil levant, Kuchel se joignit à eux et ils chevauchèrent de concert, devisant des affaires publiques et de la désormais inéluctable rencontre des troupes polonaises avec les forces totales de Chmielniçki.

CHAPITRE II

Wolodowski et Zagloba trouvèrent à Zbaraz toutes les troupes royales: elles attendaient l'ennemi. Et il y avait là le grand-échanson de la Couronne qui arrivait de Konstantynow, et Lançkoronski, castellan de Kamieniec, qui avait remporté quelques succès à Bar, et messire Firley de Dabrowica, castellan de Belz, et messire André Sierakowski, protonotaire de la Couronne, et messire Konieçpolski, porte-étendard, et le général d'artillerie Pchyemski, habile à forcer les places et à les défendre, et avec eux dix mille hommes de ligne, sans compter quelques régiments du duc Yaréma, qui tenaient garnison régulière à Zbaraz.

Vers le sud, messire Pchyemski avait établi un camp retranché qu'on ne pouvait assaillir que par devant, car les étangs, le château et la petite rivière de la Guiéza le gardaient de l'autre côté. On avait dessein d'y opposer aux efforts ennemis une résistance invincible, en attendant que le roi fût arrivé avec le ban et l'arrière-ban de la noblesse. Mais serait-il possible de réaliser ce projet, étant donnée la supériorité des forces de Chmiel? Beaucoup en doutaient: dans le camp, en effet, la situation était mauvaise.

Il y régnait une discorde latente. Les chefs des régiments s'étaient concentrés sous Zbara à contre-cœur. Primitivement, ils avaient l'intention de se défendre sous Konstantynow; mais quand la nouvelle se fut propagée que le duc Yaréma ne consentirait à assumer la direction des opérations que si le théâtre de la lutte était Zbaraz, les soldats manifestèrent clairement ne pas vouloir se battre ailleurs. Le haut commandement, dans la crainte de voir les troupes se disloquer, dut céder à leur pression. Ainsi, par la force des choses et malgré les décrets royaux, le commandement suprême devait échoir à Wisniowieçki, le seul sous les ordres de qui l'armée voulût combattre et consentit à mourir.

Le retour de Kuchel dans Zbaraz avec des prisonniers mit en émoi toute la ville. "Ils ont cueilli des Tatars ! Victoire ! Victoire !" criaient les uns; et d'autres: "Les Tatars sont proches ! Burlay les commande ! Aux remparts!" Avis, projets, questions s'entre-croisaient comme des flocons de neige. Kuchel ne voulait répondre, soucieux avant tout de faire son rapport au castellan de Belz. Quant à Wolodowski et Zagloba, impatients de voir Krétuski, ils se débarrassèrent de l'importunité de leurs camarades des régiments ukrainiens et coururent à sa recherche.

Ils le trouvèrent au château, en compagnie du vieux Zawila, de deux bernardins et de messire Longinus Podbipieta. Il pâlit un peu, ses yeux papillotèrent: la présence de ses amis lui rappelait trop de choses. Néanmoins, il les salua tranquillement, joyeusement même. Il leur demanda où ils avaient été et se contenta d'une banale réponse; car, sûr de la mort de la jeune princesse, il était indifférent à tout. Messire Longinus, en quête d'une lueur d'espoir, promenait de l'un à l'autre un regard interrogatif, soupirait, s'agitait; mais, occupés de Krétuski, eux ne remarquaient pas le manège du Lithuanien.

— Puisque nous voilà de nouveau ensemble, disait Wolodowski, tout va bien. La guerre sera, je pense, plus passionnante qu'elle n'a jamais été, et pleine de voluptés pour des cœurs de soldats. Que Dieu te donne la santé et, plus d'une fois encore, tu chargeras à la tête de tes houzards.

— La santé, Dieu me l'a déjà rendue. Il ne me reste à souhaiter que des occasions de servir la patrie.

Les chagrins, en effet, s'ils avaient endolori et navré l'âme, n'avaient pu ruiner le corps: pourtant, son visage avait pris un ton cireux; sa physionomie, naturellement sévère, se figeait dans un calme sculptural; dans sa barbe couraient des fils d'argent; il avait maigri. Sans doute ce n'étaient pas là des signes bien caractéristiques... En quoi il se distinguait nettement de ses camarades, c'était par son aversion pour les foules, les tapages, les fêtes, et par ses accointances avec des religieux, dont il écoutait avidement les dissertations sur la vie monacale et sur la vie future. Au surplus, ponctuel à son service, et curieux autant que personne des choses de la guerre.

La conversation ne tarda pas à tomber sur lesdites choses. Le vieux Zawila demandait force renseignements touchant les Tatars et Burlay. Il connaissait celui-ci dès longtemps.

— Un guerrier de premier ordre. Pourquoi faut-il que nous le voyions s'insurger, et avec quelle racaille, contre la patrie ! Ensemble, nous avons servi sous Khocim. Tout jeune alors, on devinait déjà en lui l'homme exceptionnel qu'il allait devenir.

— Lui qui est des régions transdniépriennes et qui commande à ses compatriotes, comment se fait-il, demanda Krétuski, que ce soit du sud qu'il arrive sur nous?

— C'est, répondit Zawila, que Chmielniçki lui a assigné des quartiers aussi distants que possible de ceux de Tuhay-Bey. Nul n'a donné plus de fil à retordre aux Infidèles, jadis, et il est peu probable que la rancune du prince tatar soit éteinte.

— Et maintenant ils vont combattre côte à côte...

— Oui, mais Chmiel devra veiller sur eux, s'il ne veut pas qu'ils s'entre-dévorent à leurs moments perdus.

— Et Chmiel, quand l'attendez-vous, petit père?

— D'un jour à l'autre. Du reste, qui peut savoir? Nos colonels devraient envoyer reconnaissance sur reconnaissance; ils préfèrent tenir conciliabule sur conciliabule. A grand'peine ai-je pu obtenir que Kuchel fût expédié vers le midi et messieurs Piglowski vers Cholhanski. Que le duc ne tarde pas à paraître, sinon une honte nouvelle s'ajoutera à celle de Pilawiec.

— J'ai vu vos soldats en passant sur la grand'place, déclara Zagloba. Piteux spectacle ! Il y a là plus de rustauds que de combattants solides. Ils devraient être nos vivandiers et non pas nos compagnons d'armes, à nous qui chérissons la gloire d'amour fervente.

— Qu'est-ce que vous dites? répliqua le vieillard. Certes, je ne veux pas dépriser votre bravoure, dont j'avais pourtant meilleure opinion jadis. Mais sachez que les guerriers dont vous parlez sont les meilleurs qu'ait jamais eus la République. Qu'ils aient seulement un chef et vous les verrez à l'ouvrage ! Messire Kamienieçki est un bon batteur d'estrades, non un chef; messire Firley est vieux; l'échanson de la Couronne a conquis son renom en même temps que le prince Dominique, à Pilawiec. On ne veut pas les suivre !. Quoi d'étonnant? Le soldat donne volontiers son sang, mais quand il croit que ce sang ne coule pas en vain. Eux, voyez-les, au lieu de penser au siège, ils s'épuisent en conflits de personnes.

— Au moins les approvisionnements sont-ils suffisants? demanda Zagloba avec une inquiétude culinaire et patriotique.

— Pas aussi abondants qu'ils devraient être, surtout les fourrages. Pour peu que le siège dure un mois, nos chevaux auront des copeaux et des cailloux dans leurs mangeoires.

— Peut-être serait-il encore temps d'y remédier, dit Wolodowski.

— Allez, allez donc un peu leur donner des avis, messire. Ah ! puisse Dieu permettre au duc d'arriver bientôt à Zbaraz !

Ce vœu, qui était le vœu unanime, allait être exaucé, mais non pas sans que vinssent le contrarier d'abord des présages hostiles.

Le jeudi 8 juillet, un orage s'abattit. Diluvienne, la pluie désagrégea une partie des ouvrages en terre et enfla jusqu'à l'inondation les lacs et les deux étangs. La foudre tomba sur les troupes de ligne du castellan de Belz, tua quelques hommes, détruisit l'étendard. On vit là un signe de la colère divine, d'autant que Firley était calviniste: et puisque aussi bien les faveurs célestes s'écarteraient toujours d'une armée dont le chef professait une foi illicite, messire Zagloba proposa qu'une députation se rendît auprès du castellan pour le supplier de réintégrer le giron romain.

Quoique consolidés par des mœllons, des claies d'osier et des chevaux de frise, les remparts se détrempèrent, et, les pièces d'artillerie commençant à s'y embourber, on dut glisser des planches sous les obusiers, les mortiers, même sous les coulevrines. Dans les fossés, l'eau montait à hauteur d'homme.

La nuit ne fut pas plus calme. Les nues, qu'un vent furieux chassait vers l'est, passaient sur Zbaraz pour y darder leurs foudres. Au camp, les domestiques seuls étaient restés sous les tentes; tous les hommes d'armes, sauf le castellan de Kamieniec, l'avaient abandonné pour la ville, et Chmielniçki, survenant, s'en fût emparé sans coup férir.

Le lendemain, la pluie pourtant tombait encore. Mais, vers cinq heures de l'après-midi, le zénith s'azura et, sur un fond de nuage en déroute, se courba puissamment un arc-en-ciel dont l'une des colonnes s'implantait vers le Vieux Zbaraz et dont l'autre semblait pomper l'humidité du Bois-Noir.

A ce présage, la confiance refleurit dans l'âme des guerriers. Ils revinrent au camp, et, mal en équilibre sur les remparts déclives, ils égayaient leurs yeux ou supputaient l'avenir au spectacle du ciel multicolore et augural.

Messire Wolodowski s'écria tout à coup:

—Une armée sort de dessous l'arc-en-ciel ! une armée !

La foule reflua comme à la poussée d'un ouragan, et les cris "l'armée vient !" filèrent en ricochets selon la ligne des remparts. Puis tout s'apaisa et, sous l'auvent des mains, les regards se tendirent vers l'horizon.

Quelque chose, sous la voûte aux sept couleurs, nébuleusement ondulait, qui peu à peu se cerna de contours, se brillanta de lueurs métalliques, grandit, bruit: l'armée...

Un cri immense, un cri où délirait la joie d'un peuple, jaillit:

— Yaréma, Yaréma !

Les uns sautaient du haut des remparts, pour courir, par la plaine inondée, à la rencontre des régiments; d'autres riaient; d'autres sanglotaient, d'autres tendaient au ciel leurs mains en clamant: "Il vient notre père, notre sauveur, notre chef !" On eût pu croire le siège levé. Chmielniçki vaincu...

Déjà on distinguait avec netteté les troupes ducales. En tête, comme à l'ordinaire, caracolaient les légers escadrons valaques, cosaques et tatars; puis venaient les mercenaires de Makhniçki, puis les canons de Wurcel, les dragons, les houzards. Le soleil se répercutant aux cuirasses, aux fers de lances, l'armée avançait dans une gloire.

Debout sur les remparts à côté de Longinus, Krétuski reconnut des étendards qu'il n'avait pas vus depuis Zamosc et son cœur battit plus allègre. Sur les remparts aussi attendaient messire Pchyemski et le staroste de Krasnostaw et messire Korf, et tous les autres officiers des troupes tant polonaises qu'étrangères. Messire Lançkoronski, le guerrier le plus illustre et le plus expérimenté qui fût là, tendit son bâton de commandement dans la direction d'où venait Yaréma et dit à voix intelligible pour tous:

— Voilà le chef nécessaire, et je veux être le premier à résilier mon pouvoir entre ses mains.

Les troupes ducales commençaient à pénétrer dans le camp: et ils étaient trois mille, mais qui représentaient une force morale de plus de cent mille hommes, car c'étaient les vainqueurs de Poghrébisce, de Niemirow, de Makhnowka, de Konstantynow.

Le duc, lui, n'arriva qu'après le coucher du soleil. Tous coururent à sa rencontre, en joie tumultueuse. Des bouches passionnées baisaient ses vêtements; les yeux luisaient vers lui extatiques ou fiévreux. Haussé sur son cheval, qu'immobilisait la foule, il semblait un pasteur paissant ses brebis. Dans le feu de leur enthousiasme, tous les soldats, et ceux mêmes des corps étrangers, déclarèrent qu'ils faisaient à la République le sacrifice d'un trimestre de leur solde.

Du ciel sombre où pullulaient les étoiles, une étoile se détacha, qui tomba avec fracas vers Konstantynow, d'où devait arriver Chmielniçki.

— L'étoile de Chmiel ! l'étoile de Chmiel à bas ! C'est un présage infaillible ! miracle ! miracle !

— Vive Yaréma vainqueur ! reprenaient des milliers de voix.

Le castellan de Kamieniec fit signe qu'il voulait parler:

— Le roi m'a donné le bâton de commandement, dit-il, mais je le remets en tes mains, héros ! et ne veux que t'obéir.

— Nous aussi, nous aussi !

Trois bâtons de commandement étaient tendus vers le duc. Il les repoussa disant:

— Non, messires. Ce n'est point moi qui vous les ai donnés: je ne puis vous les reprendre.

— Sois donc le quatrième au-dessus des trois autres ! dit Firley.

— Vive Wisniowieçki ! Vivent nos chefs ! crièrent les guerriers. Nous voulons vivre et mourir avec eux !

A ce moment, le cheval d'Yaréma secoua sa crinière de pourpre et hennit. tous les chevaux du camp hennirent d'une seule voix: cela aussi était un présage de victoire.

Cette nuit-là, personne ne dormit au camp.

Vers le matin, arrivèrent des nouvelles: le poste de Cholhanski avait livré combat à un gros d'éclaireurs; les deux Mankowski, messire Oleksicz et plusieurs autres personnages de marque avaient péri. Derrière ce détachement marchaient, croyait-on, le khan et Chmielniçki avec toutes leurs forces.

La journée passa en préparatifs. Le duc, qui, sans de plus longues hésitations, avait accepté le commandement, disposait l'armée, enseignait à chaque unité comment se défendre soi-même et comment secourir les autres. Les ordres étant nets, leur exécution était rapide et précise. Avant midi, tout le monde était déjà à son poste. Des sentinelles surveillaient les environs. A chaque instant, des éclaireurs partaient ou rentraient. On réquisitionnait dans les bourgades des vivres et des fourrages. Sur les remparts, les soldats jasaient gaiement, chantaient. Et ils passèrent la nuit assoupis autour des brasiers, mais la main sur la garde du sabre.

A l'aube suivante on discerna dans la direction de Wisniowiec un mouvement insolite. Les cloches et les clairons sonnèrent l'alarme.

En un clin d'œil, fantassins et cavaliers furent prêts. Sur toute la ligne des talus, tremblotait déjà la fumée légère des mèches allumées; la brise faisait clapoter la soie des étendards ou l'enroulait aux hampes. Le duc parut.

— Nous avons des hôtes, messieurs: faisons-leur accueil.

Ces hôtes, c'étaient quelque trente mille guerriers d'avant-garde: ils marchaient depuis Wisniowiec sur un très large front de bandière, pour balayer tout le pays; et, de fait, ils avaient capturé quinze cents soldats fourageurs.

Le duc constata qu'il n'avait pas affaire au gros de l'armée ennemie. A son commandement la cavalerie se disposa sous les remparts: elle suffirait. Le roux Wierchul s'en détacha avec deux escadrons tatars et les Cosaques ducaux; les arcs tremblotaient sur les épaules; le cheval de Wierchul encensait et se cabrait, impatient du mors.

A ce moment, parut, du côté du Vieux Zbaraz, un convoi qui n'avait pu entrer dans la ville en même temps que l'armée ducale et qui maintenant précipitait sa marche pour ne pas être cerné. Il ne put déjouer la vigilance adverse. Les cris "Allah ! Allah !" parvinrent jusqu'aux remparts où étaient rangés les fantassins. Alors les troupes de Wierchul s'élancèrent. Mais déjà l'ennemi atteignait le convoi, l'enveloppait puis jetait ses forces disponibles sur Wierchul pour le cerner, lui aussi. C'est alors qu'on put apprécier combien grande était l'habileté de ce chef et avec quelle sûreté il tenait en main ses soldats: à sa voix il y eut dans leur masse une série de dislocations savantes qui déconcertèrent l'ennemi, usèrent sa fougue sur des buts qui s'évanouissaient devant la charge et se reconstituaient en formations nouvelles pour lui entamer les ailes. Ce n'est qu'au quatrième effort de l'adversaire que le contact s'établit direct. Mais alors Wierchul frappa de toute sa puissance sur l'endroit le plus faible, le troua d'un seul coup, se trouva de l'autre côté de la ligne ennemie, et s'élança vers le convoi, sans plus s'inquiéter de ses adversaires qui, leur stupéfaction passée, s'avisèrent enfin de lui tomber sur les reins.

Les connaisseurs, en contemplation

sur les remparts, s'écriaient:

— Par le diable ! pour mener ainsi un combat, il n'y a que les officiers de Wisniowieçki.

Cependant Wierchul rompant l'anneau qui étranglait le convoi, pénétrait au centre. Au lieu de deux batailles, il n'y en avait plus qu'une, mais d'autant plus acharnée. Le convoi vomissait la mort sur le tourbillonnant agresseur: tel un solitaire acculé dans sa bauge découd des chiens. On espérait d'ailleurs que le camp, au moment opportun, enverrait du renfort.

En effet, des collets rouges pailletèrent la plaine: les dragons de Kuchel et de Wolodowski se précipitèrent sur la cohue tatare. Ils y disparurent comme des bûcherons dans une forêt. Cependant la fusillade qu'irradiait le convoi crépitait plus grêle. N'avait-on plus le temps de charger les armes, ou étaient-elles brûlantes pour avoir trop tiré ? En même temps, le hourvari des assaillants devenait plus furieux. Alors le duc fit un signe et trois escadrons de houzards, dont l'un était commandé par Krétuski, s'élancèrent sur le champ de bataille, tombèrent sur les Tatars comme une massue, les écrasèrent dans la plaine, les poursuivirent vers les bois, les dispersèrent au vent: le convoi était libre et fut bientôt à l'abri des remparts.

Mais les Tatars ne disparurent pas complètement: l'imminence de l'arrivée de Tuhay-Bey et de Chmielniçki leur donnait de l'audace. On les vit galoper à l'entour du camp. Ils réoccupèrent les routes et bientôt des colonnes de fumée montaient des villages incendiés. Leurs plus lestes bretteurs s'approchaient tout près des remparts. On se jetait à leur poursuite, soit isolément, soit par groupes. Et c'étaient de fulgurantes escrimes: Messire Wierchul ne pouvait prétendre à aucun rôle dans ces rixes: il avait reçu six blessures à la tête dans l'affaire du convoi et gisait comme mort sous sa tente. Mais messire Wolodowski, bien que rouge comme une écrevisse de son sang ou du sang des autres, n'était pas encore satisfait. Il fut merveilleux de verve guerrière: il happait quelque adversaire, l'amenait tout vif en lieu sûr, repartait, en sabrait un autre, courait sus à un troisième, et les allées et venues de sa petite personne étaient si fréquentes, que Krétuski le montra à messire Lançkoronski comme un phénomène. Du haut des remparts, on suivait, en effet, le jeu des escarmoucheurs. Encore que Wolodowski fût trop loin pour rien entendre, messire Zagloba l'encourageait de ses cris: "Parfait ! Plus fort !" ou bien confiait à ses auditeurs:

— C'est moi, messieurs, qui lui ai appris à manier une lame. Je ne suis pas mécontent de lui. Sous peu il m'égalera.

L'angelus sonna dans la ville. Les combats singuliers cessèrent, car le soir tombait, — le soir et non pas l'obscurité.

Zaloscice, Bacynirze, Lublanki, Styowka, Kretowice, Zaruda, Wakhlowka étaient en flammes. Les étoiles brillaient mal sur le fond rosâtre du ciel. Les oiseaux des bois et ceux des marécages tournoyaient pareils à des flammèches dans l'air embrasé.

— Il est impossible que la troupe d'avant-garde tatare ait à elle seule allumé tous ces incendies, se disaient entre eux les vieux soldats. Sûrement, c'est Chmielniçki lui-même qui s'avance avec ses Cosaques et toute la horde.

Et ces conjectures n'étaient pas vaines.

La nuit n'était pas encore complète que l'armée ennemie commença à noircir au lointain. Des confins de l'horizon, vague sur vague, des heures et des heures, et grondante, elle coula vers Zbaraz: et quand, à une lieue de la place, les premiers rangs s'arrêtèrent, l'horizon n'était pas dégagé...

— Je ne connais pas la crainte, messire, disait à Krétuski Zagloba: un lion est en moi. Nonobstant, j'aimerais que les foudres célestes les écrasassent jusqu'au dernier avant que l'aurore se montre. Aussi vrai qu'il y a un Dieu, ils sont trop. Le val de Josaphat sera moins populeux que cette contrée de malheur. Que nous veulent ces chiens ? Ne feraient-ils pas mieux de rester chacun chez soi à s'acquitter tranquillement de la corvée ? Est-ce notre faute si Dieu a fait de nous des nobles et d'eux des serfs ? Certes, je suis un homme bénin: on pourrait m'appliquer en cataplasme sur une blessure; mais qu'ils ne me poussent pas à bout ! Ils ont eu trop de libertés et trop de pain: ils en ont méchamment profité pour se multiplier comme des souris dans une grange; ils pullulent, et voilà maintenant qu'ils se jettent sur les chats ! Patience ! Patience ! Il y a ici un chat qui s'appelle le duc Yaréma et un autre qui a nom Zagloba. S'ils ne veulent qu'on leur rompe les reins, ils feront bien de venir à résipiscence et de traiter...

— Que parlez-vous de traiter ! repartit Krétuski. Ils ne songent guère à traiter: ils se croient sûrs de nous tenir demain dans leurs pattes.

— Mais ils se trompent ?... dites ! questionna Zagloba.

— Espérons-le de la volonté divine. Quoi qu'il en soit, comme le duc est ici, ils ne réussiront pas facilement.

— Mais ce qui importe, ce n'est pas qu'ils ne réussissent pas facilement: c'est qu'ils ne réussissent point du tout.

— Pour un soldat, vendre cher sa peau n'est pas satisfaction à dédaigner.

Podbipieta et Wolodowski s'approchèrent:

— On dit que leur nombre, tant Tatars que Cosaques, s'élève à cinq cent mille.

— La langue vous puisse-t-elle choir! s'écria Zagloba. Que voilà donc une bonne nouvelle !

— Quand ils donnent l'assaut, émit Podbipieta, il est plus facile de les exterminer qu'en rase campagne.

— Demain, conclut Wolodowski, sera le jour du jugement dernier.

Il parlait sagement.

Au cours de cette guerre déjà si longue, les deux lions les plus terribles ne s'étaient pas encore trouvés face à face.

Des remparts, Wisniowieçki cherchait à embrasser du regard les forces de Chmielniçki. De la plaine, Chmielniçki contemplait le château et le camp, et se disait:

— Là est mon ennemi, le seul qui soit digne de moi. Quand je l'aurai vaincu, qui pourra me résister ?

Le combat entre les deux héros serait long et acharné: le résultat ne pouvait pas être douteux. Le duc de Lubnié et de Wisniowiec commandait à quinze mille hommes, si l'on comprenait dans le nombre jusqu'aux domestiques. Derrière le chef des paysans, marchaient les peuples qui grouillent entre le Don et les bouches du Danube: les hordes de Crimée, de Bialogrod, de Nohaï et de Dobroutcha; les riverains du Dniestr, avec les habitants des plaines, des bois et des cavernes, des villes, des villages et des bourgs; beaucoup s'étaient rompus au métier des armes dans les milices des seigneurs ou du roi; et il y avait aussi sous ses étendards des Circassiens, des Valaques, des Turcs de Silistrie et de Roumélie, et même des bandes de Bulgares et de Serbes.

Une poignée d'hommes contre des centaines de mille, une île contre la mer ! Rien d'extraordinaire que plus d'un cœur tremblât et que, non seulement dans la ville, non seulement dans ce coin du pays, mais dans toute la République, on regardât cette place investie comme le tombeau des grands guerriers et de leur grand chef.

Telle aussi était probablement la manière de voir de Chmielniçki, car, à peine les feux furent-ils allumés dans le camp des rebelles, qu'un Cosaque se présenta devant les remparts, agitant un drapeau blanc et sonnant du buccin.

— De la part du hetman, pour le duc Yaréma, dit-il.

Mis en présence du maître, le Cosaque devint muet et ses jambes flageolèrent.

— Qui es-tu ? demanda le duc, fixant sur lui ses prunelles calmes.

L'homme bégaya:

— Je suis Sokol, centenier... De la part du hetman...

— Qu'apportes-tu ?

Le centenier commença à faire des salutations et à génufléchir jusque sous les étriers d'Yaréma.

— Pardonne, maître tout-puissant ! je dirai ce qu'on m'a ordonné de dire. Je ne suis pas responsable de ces paroles.

— Parle hardiment.

— Le hetman m'a ordonné de dire qu'il était arrivé en hôte à Zbaraz, et que demain il vous rendrait visite au château.

— Dites-lui que la fête de réception n'aura pas lieu demain, mais aujourd'hui même, répliqua le palatin.

En effet, une heure plus tard, les mortiers tonnèrent en salves; des cris de joie retentirent; et, de toutes ses fenêtres, le château s'illumina.

A ce vacarme, le khan sortit de sa tente en la compagnie de son frère Noureddine, du vizir Gaiga, de Tuhay-Bey et de dignitaires, puis il fit mander Chmielniçki.

Le hetman, quoique déjà ivre un peu, se présenta aussitôt: il se prosterna, selon le rite, toucha de ses doigts son front, sa bouche et sa poitrine, et attendit les questions.

Longtemps, le khan contempla le château briller comme une gigantesque lanterne, et il hochait la tête. Enfin, montrant du doigt:

— Hetman zaporogue, qu'y a-t-il là-bas ?

— Tsar tout-puissant, c'est le duc Yaréma qui festoie. Le Khan s'étonnait.

— Il festoie ?

— Les cadavres de demain festoient aujourd'hui, expliqua Chmielniçki.

De nouvelles décharges crépitèrent, la sonnerie des trompettes se fit plus sonore, et des clameurs confuses parvinrent jusqu'aux oreilles illustres du khan.

— Dieu est un ! murmura-t-il. Il y a un lion au cœur de ce ghiaour.

Et, après un instant de silence, il ajouta:

— Je suis avec toi... Je préférerais être avec lui.

Chmielniçki tressaillit. Il payait cher l'indispensable amitié du Tatar, et n'était même pas sûr de son terrible allié. A la moindre fantaisie du khan, toutes les hordes pouvaient se retourner contre les Cosaques, qui seraient alors perdus sans rémission. Sans doute, lorsqu'il s'agissait de piller et de rançonner, le khan ne marchandait pas son concours, Mais, — et le hetman le savait trop, — prince de par la volonté de Dieu, il avait quelque honte de pactiser avec des sujets rebelles à leur roi légitime, et d'être du côté d'un misérable Chmiel contre un Wisniowieçki.

— Grand monarque ! dit le hetman, Yaréma est ton ennemi. C'est lui qui a enlevé aux hommes de ta race les terres situées par delà le Dniepr, lui qui pendait les princes tatars ainsi que des loups, lui qui rêvait d'envahir la Crimée.

— Mais vous autres, dis-moi, vous autres qui occupiez les postes avancés, ne m'avez-vous jamais causé de dommages ?

— Je suis ton esclave.

Les lèvres blêmes de Tuhay-Bey frémirent. Il avait parmi les Cosaques un ennemi mortel, terrible pourfendeur de Tatars et dans les mains de qui il avait failli tomber. Il grogna :

— Burlay ! Burlay !

— Tuhay-Bey, dit Chmielniçki, sur l'ordre très sage du khan, toi et Burlay, l'année dernière, avez versé l'eau de la paix sur vos glaives chauds.

Une nouvelle salve d'artillerie mit fin à leur colloque. Le khan étendit la main, et, enfermant dans un geste Zbaraz et ses défenses:

— Demain, tout cela à moi ? demanda-t-il.

— Demain, ils périront tous, répondit Chmielniçki les yeux braqués sur le château.

Il prit congé, avec force révérences et salams. Le khan s'enveloppa dans sa pelisse de martre, car cette nuit de juillet était fraîche, et dit: "Il se fait déjà tard... et lentement se dirigea vers ses tentes, marmonnant:

— Il n'y a qu'un Dieu!

Chmielniçki s'en allait d'un pas plus nerveux vers ses quartiers:

— Je te donnerai le château, et la ville, et les dépouilles, et les captifs; mais Yaréma sera mien, dussé-je le payer de ma tête.

Par degrés, les feux faiblirent, s'éteignirent, le bourdonnement de la ruche s'apaisa; çà et là quelque fifre obstiné brodait encore des notes grêles sur le silence. Puis tout se tut. L'armée innombrable se tassa dans le sommeil et dans la nuit.

Mais toujours le château-fort bruyait et flamboyait comme pour une célébration de noces...

Dès la pointe du jour, il y eut, contre les remparts, une poussée des assiégeants. Et, comme des vagues se gonflent, s'étagent, écument, frappent l'obstacle et reculent, ainsi frappaient-ils et élastiquement reculaient: car ce n'était pas encore l'assaut véritable, mais une inspection de l'arène, une épreuve préliminaire et un jeu ostentatoire.

Cependant une procession paraissait sur les remparts. En tête, sous la chape lamée d'or, ascétique et les yeux mi-clos, venait le Père Mukhowieçki. Il portait le Très-Saint Sacrement. A ses côtés, deux prêtres lui maintenaient les bras hauts, et c'étaient: Yaskolski, chapelain des houzards, jadis guerrier valeureux entre tous et expérimenté, et le géant Zabkowski, bernardin, qui, lui aussi, avait fait la guerre et que le seul Longinus eût pu vaincre en combat singulier. Quatre gentilshommes, parmi eux Zagloba, haussaient le baldaquin. Alentour, des jeunes filles effeuillaient des fleurs; des jouvenceaux balançaient des encensoirs où brûlait de la myrrhe. Derrière, marchaient les anciens et les chefs. Et les rayons de l'ostensoir entraient dans tous les cœurs pour y exalter d'une ferveur divine le courage militaire.

Le Père Mukhowieçki, élevant plus haut le sublime soleil, entonna le cantique: "Devant le Très-Saint Sacrement..."; Yaskolski et Zabkolwski répondirent à voix puissante: "Prosternons-nous, la face contre terre..." et toute l'armée chanta: "Que tout cède au Nouveau Testament !" La basse des canons accompagnait le cantique. Parfois une balle passait au-dessus du baldaquin, ou bien, frappant trop bas, éparpillait une motte, si bien que messire Zagloba se collait au brancard du dais. Où surtout la situation lui paraissait pénible, c'est quand le cérémonial liturgique exigeait que le cortège stationnât et se tût. Alors on entendait nettement les projectiles siffler. Alors aussi le Père Yaskolski louchait vers la campagne et s'indignait de la maladresse des artilleurs et de ce gaspillage de poudre.

La procession était parvenue à l'autre extrémité des remparts. Cependant, Cosaques et Tatars s'étaient repliés sur leurs positions, et nul escarmoucheur ne caracolait plus à proximité des murs.

Il était évident que Chmielniçki attendait l'arrivée de son convoi, pour donner le premier assaut sérieux, et il croyait si fermement à l'efficacité de cet assaut qu'il avait à peine protégé ses canons et n'avait ordonné aucun travail du génie pour menacer la ville.

Le convoi arriva le lendemain et s'établit, char contre char, sur une centaine de rangées et sur un développement de trois lieues depuis Werniakow jusqu'à Denbina. En même temps étaient arrivées de nouvelles forces: cette superbe infanterie zaporogue, qui égalait presque en valeur les janissaires turcs, et qui, beaucoup plus que la tourbe cosaque ou les Tatars, était apte à la bataille et à l'assaut.

La mémorable journée du mardi 13 juillet s'écoula en fiévreux préparatifs, chez les assiégeants et chez les assiégés: il n'y avait plus de doute que l'assaut fût donné, car les clairons, les timbales et les fifres depuis le matin sonnaient l'alarme dans le camp cosaque, et chez les Tatars grondait, comme un tonnerre, le grand tambour sacré... Le soir était venu silencieux; sur les deux étangs et la Gniezna rampait une buée légère; enfin une première étoile scintilla.

A ce moment soixante canons cosaques grondèrent d'une seule voix, et l'assaut commença.

Il semblait aux assiégés que la terre tremblât sur ses assises. Les plus anciens soldats ne se rappelaient avoir entendu rien de pareil.

— Jésus, Marie ! que se passe-t-il ? demanda Zagloba qui se tenait à côté de Krétuski parmi les houzards; ce ne sont pas des hommes qui se ruent sur nous.

— Vous l'avez dit. L'ennemi se fait précéder de bandes de taureaux: il pense que nous affaiblirons nos forces sur eux.

D'indignation et d'effroi, le vieux gentilhomme rougit comme une betterave, ses yeux s'exorbitèrent:

— Coquins ! cria-t-il.

Traqués par des bouviers demi-nus qui brandissaient des fouets et des torches, des taureaux galopaient en beuglant; tantôt en masse, tantôt à la débandade, ils se ruaient, puis reculaient, puis, de nouveau, harcelés par les cris, brûlés par la résine en feu, cinglés par les lanières, se bousculaient vers les remparts. Mais déjà les soldats de Wurcel commençaient à vomir de la flamme et du fer: alors le bétail se dispersa éperdument comme sous l'aiguillon de la foudre: il en tomba plus de la moitié. Sur les cadavres des bêtes, l'ennemi avançait.

Au premier rang, sous la piqûre des lances pointées contre leurs reins, des captifs chargés de sacs de sable pour combler les fossés couraient. C'étaient des paysans des environs de Zbaraz, qui n'avaient pu se réfugier à temps dans la ville. Et tout cela, hommes valides, vieillards, femmes, tout cela courait avec des clameurs déchirantes. D'un côté, les lances des Cosaques se noyaient dans leur dos; de l'autre, les balles de Wurcel leur cassaient les membres; la mitraille trouait leur masse: ils couraient, trébuchaient, tombaient, se relevaient et, de nouveau, couraient, poussés par le torrent cosaque, par la tempête turque, par l'avalanche tatare. Le fossé se remplit de corps en sang, de sacs de sable, et enfin il se combla au ras du sol: alors l'ennemi put passer.

Aux troupes les plus solides de son armée, Chmielniçki, sachant qu'il trouverait là la résistance la plus âpre, avait donné pour but les quartiers d'Yaréma. C'est dans cette direction que marchaient les Cosaques zaporogues, suivis des hommes de Péréïaslaw et de Soboda; après ceux-ci, Worontchenko conduisait le régiment de Tcherkass, Kublak celui de Karwowsk, Netchaï celui de Braclaw, Stepka celui d'Ouman, Mrozowieçki celui de Korsoun. Marchait ensuite, dans la force de ses quinze mille soldats, le puissant régiment de Bialocerkiew. Et, à sa tête, attentif à tout, dirigeant tout, haussant sur sa poitrine colossale son masque de brute léonine, chevauchait à travers le tumulte, la fumée, la boucherie et le chaos, Chmielniçki, enveloppé de flammes et rouge comme un Satan.

Puis c'étaient les Cosaques barbares du Don, les Tcherkesses qui combattent avec des poignards, les cavaliers d'élite de Nohaï, commandés par Tuhay-Bey, les Tatars de Bialogrod commandés par Subagazi, puis les hommes basanés d'Astrakhan, armés d'arcs gigantesques et de flèches dont chacune est une lance. Et ils allaient si tassés les uns sur les autres, qu'ils semblaient n'avoir qu'un seul souffle.

Combien d'entre eux tombèrent avant d'arriver au charnier du fossé ! Pourtant ils y arrivèrent, passèrent au delà et se mirent à escalader les retranchements. A ce moment-là on eût dit que cette nuit étoilée était celle du dernier jugement. Les canons ne pouvant massacrer les plus proches crachaient leur feu sur les bataillons lointaines, rayaient le ciel d'un vol fulgurant de bombes. L'infanterie mercenaire et l'infanterie polonaise de ligne et, à côté d'elles, les dragons du prince changés en fantassins coulaient presque directement dans la bouche et dans la poitrine des Cosaques de la flamme et du plomb.

Les premiers rangs assaillants voulaient reculer, mais, poussés par derrière, ils ne purent. Ils périrent donc sur place. Le sang éclaboussait ceux qui avançaient. Les retranchements devinrent glissants. Les agresseurs continuaient à grimper, tombaient et, de nouveau, grimpaient, noirs de poudre, gluants de sang. Çà et là, on combattait déjà à l'arme blanche.

(à suivre)

EN LISANT

"CHEMIN FAISANT"

Recueil de chroniques, de récits de voyages et de billets du soir, *Chemin Faisant*, nouvelle oeuvre née de la plume féconde du *Canadien Errant* bien connu, mérite à plus d'un titre une lecture attentive. M. Ernest Bilodeau a condensé, en un volume de 300 pages, des scènes de moeurs pittoresques de son beau pays du Lac Saint-Jean, des impressions vécues de ses incursions vagabondes à travers le continent canadien et américain et des croquis humoristiques pris sur le vif au cours de sa carrière de journaliste.

Modeste travailleur de la pensée, M. Bilodeau a voulu enrichir notre jeune littérature canadienne des beautés et des gloires de notre sol, la parfumer du souvenir de nos ancêtres perpétué en nos traditions et nos coutumes et l'illustrer des caractères distinctifs, spirituellement dessinés, du tempérament de notre peuple. Et son nouvel ouvrage, d'une fine observation exprimée en un style limpide, réunit, en une synthèse saisissante, une forte leçon d'attachement à notre vie nationale, dont l'influence remplira de réflexions salutaires les longues soirées d'hiver de notre élite intellectuelle.

Par une délicatesse de sentiment filial qui l'honore, l'auteur associe à son oeuvre la figure de son père, feu Léonce P. Bilodeau, qui a pris une part active au développement de la ville de Roberval. Et pour rendre hommage à son culte du souvenir, M. Léon de Tinseau, " grand ami du Canada ", lui a écrit une préface dans laquelle l'auteur parisien redit son amour de la patrie canadienne.

M. de Tinseau, tout absorbé de la seule " oeuvre du moment ", *tuer le plus grand nombre possible de Boches*, écrit :

" Ma sympathie pour l'ex-Nouvelle-France fut un amour à première vue. Je l'ai montré par mes actes : cinq fois le glorieux Saint-Laurent, le Lac Saint-Jean qu'on n'oublie pas quand on l'a découvert, la Prairie, les montagnes de l'Ouest, les forêts de la Colombie aux cèdres géants, furent témoins de mon enthousiasme. Enfin ma plume l'a exprimé sous toutes les formes. Je n'en dis pas plus ...

" Un Canadien peut seul me faire connaître les moeurs et le longage de l'habitant, son hospitalité, ses fêtes où règnent la simplicité et la foi. C'est un côté du Canada qui ne sera jamais assez connu de la mère-patrie. Rien n'est plus propre à nous faire aimer ces collatéraux si dignes d'estime... "

* * *

L'auteur de *Chemin Faisant*, s'il n'a pas découvert la région du Lac Saint-Jean, décrit cependant " ce plus beau pays du monde ", avec l'enthousiasme des premiers défricheurs, grisés de son impressionnante grandeur, qui s'attaquèrent courageusement à ses immenses forêts pour y semer l'oeuvre civilisatrice d'une vaillante génération. Elle occupe la place d'honneur de son volume.

Au frontispice, figue un hymne au lac Saint-Jean, d'une belle inspiration, sous une forme un peu jeune. Sur les flots bleus de cette vaste mer intérieure, l'imagination se perd en de douces rêveries que l'écrivain sait traduire en de saisissantes " réalités ". L'auteur peut également nous glacer d'effroi au récit des tempêtes d'hiver de ces contrées perdues, ou des "poudreries" sans fin qui sèment parfois tant de désolation.

Puis l'on pénètre avec l'auteur dans l'intime de cette vie ardente, mais toute simple, qui s'épanouit dans les villages riants, étalés sur les bords majestueux du grand lac. Des pages, charmantes de naïveté et d'entrain, racontent les coutumes rustiques de ces âmes de cultivateurs, enracinés à la terre de leurs aïeux. Trois contes, d'une facture originale, et qui dévoilent toute l'ingénuité littéraire du *Canadien Errant*, " Le violon enchanté", "Le ballon du bonhomme Noël" et "Le piano de Jeanne" personnifient, sous leur forme voilée, la crainte superstitieuse, l'esprit quelque peu rêveur, la confiance candide et la franche gaieté de ces braves villageois.

L'aventure chevaleresque de l'oncle Prosper, type du vieil habitant, en butte avec certains esprits que son imagination trop échauffée ramènent des sphères de Pluton, le voyage symbolique du pauvre "ami de Jeanne", en terre étrangère, en compagnie du bonhomme Noël, comme l'arrivée soudaine du piano tant désiré que Jeanne avait sollicité de son bon papa, la veillée de Noël, sont autant de mythes allégoriques qui in[illegible] d'affection et de sentiment de ces coeurs heureux.

* * *

D'un bond, M. Bilodeau nous passe du Lac Saint-Jean à Québec; il fallait faire honneur à "l'aristocratique cité de Champlain", et il s'en est acquitté avec l'amour d'un enfant qui retrouve sa mère d'adoption. Pour celui qui ne connaît point l'esprit de la vieille capitale, la simple visite de ces quelques pages si finement descriptives comblera la lacune.

Puis l'auteur nous jette dans la tourmente fiévreuse des grandes villes américaines. M. Bilodeau nous fait part avec beaucoup d'esprit de ses impressions pan-américaines à Buffalo et à New-York; il rapporte de l'exposition de Buffalo en 1901, des souvenirs typiques, des scènes tragi-comiques qui égaient le récit en lui donnant un intérêt passionnant. Avec non moins d'attrait on s'attache à la lecture du chapitre "Metropoliana", où l'auteur a semé ses souvenirs impressionnants de la grande Babylone d'Amérique.

Mais Canadien de coeur et de conviction, M. Bilodeau nous ramène vite au sol natal; et nous voici bercés allègrement sur la route de Winnipeg, hôtes choisis d'une grande compagnie de chemin de fer qui inaugure une "voie nationale". L'auteur parsème gaiement sa narration des exemples de survivance française recueillis dans les centres lointains et éloignés que le chemin de fer va rapprocher de la civilisation, et nous prédit une extension encore plus merveilleuse du Canada français.

M. Bilodeau a vécu en Alberta des heures inoubliables; on y ressent le grand souffle qui naît de l'immense prairie et la somptueuse majesté des grands monts qui font l'orgueil du sol albertain. Banff et les Rocheuses occupent quatre chapitres de croquis qui donnent la sensation de se trouver sur place et d'éprouver comme l'auteur à ces spectacles grandioses et sauvages, "une sorte d'effroi" caractéristique "qui serre le coeur d'une angoisse irraisonnée."

Et l'auteur nous transporte de là dans l'Ouest français, au pays enchanteur d'Edmonton, où toute une population "du vieux Québec" trace son sillon, s'affirme et combat.

La troisième partie du volume est absorbée entièrement par une série de billets du soir. Les lecteurs du *Devoir*, qui ont goûté les croquis si attrayants et d'une tournure si personnelle de *Robert Val*, trouveront encore un charme nouveau à les relire dans *Chemin Faisant*.

Il semble difficile d'en faire un éloge même discret où d'en signaler quelques-uns, tous méritent une mention. Félicitons cependant M. Bilodeau d'avoir placé en tête comme une dédicace inspiratrice : "Amitiés françaises" où il chante la reconnaissance" des foyers français attristés par la grande calamité envers les généreuses familles du Canada". Poursuivant la même idée, il ajoute les portraits de "Pierre L'Ermite" et de "Jules Lemaitre" ; et pour revenir au Canada, il entreprose comme transition la figure d'"Arthur Buies", parce qu'en lui "longtemps toute la race s'est regardée vivre et penser."

Et toute une série de silhouettes canadiennes suit cet entremets délicieux! Tout pétillants de reparties spirituelles et de sel gaulois, certains billets attirent irrésistiblement: "Plaisir d'été", "Intempérance finale", "Politesse yankee", "A motocyclette", "Les plaisirs de l'auto", "En bouquinant"... etc.

Le tout se termine par un vibrant plaidoyer pro domo, à un ami de l'auteur qui brûle d'envie de retourner vivre en France.

Chemin Faisant connaîtra sûrement le succès de son aîné, *Un Canadien Errant*: c'est notre voeu du coeur.

Chs.-Edouard PARROT.

PIQUANTE LETTRE À M. HEARST

Nous empruntons au dernier numéro, (novembre) de la vaillante *Action Française* la lettre ouverte suivante adressée au premier ministre de la province voisine, par M. Léon Lorrain :

A M. le premier ministre
de la province d'Ontario,
Toronto.

Vous êtes, monsieur le premier, le chef d'une grande province productrice et commerçante. Votre devoir — Anglo-Saxon, vous l'aurez compris — est donc, si j'ose dire, de faire marcher l'industrie en faisant aller le commerce. Et rien n'est négligeable, de ce qui est honnête s'entend, pour activer les affaires.

Or les Anglais admirent les méthodes commerciales des Allemands autant qu'ils réprouvent leurs méthodes guerrières. C'est pourquoi j'espère que je pourrai impunément signaler à votre attention, Monsieur le Premier, et vous proposer en exemple une pratique à laquelle, en pleine guerre, se livrent nos ennemis. Les frères Paustian publient à Hambourg (7, Alsterdamm) un journal intitulé *le Petit Parisien*...

—Oui, oui, je vous comprends, Monsieur le Premier, vous pensez : " Les Allemands font en France de la propagande pacifiste en répandant par voie détournée la contrefaçon d'un journal parisien. Camouflage ! "

Vous n'y êtes pas du tout, Monsieur le Premier. Les Allemands font une besogne bien plus utile, et que vous dédaignez : ils apprennent le français.

Le Petit Parisien... d'Hambourg n'est pas destiné au civil français, il est adressé au soldat allemand. Il contient des extraits des classiques français, des lectures commerciales, des modèles de lettres, des règles de grammaire avec exercices d'application. Son programme est ainsi conçu : " Aussitôt que la paix sera conclue, il faudra que les commerçants allemands soient en état de reconquérir le commerce extérieur allemand paralysé pendant la guerre. Il est par conséquent indispensable de connaître les langues étrangères, et cette connaissance est indispensable pour le fabricant, le technicien, l'ingénieur, le fonctionnaire, le juriste, l'officier, l'étudiant, l'instituteur, le professeur des écoles supérieures, en un mot pour tous les hommes éduqués. Plus que jamais l'Allemand a besoin de se perfectionner dans la connaissance des langues étrangères... "

Et le lecteur reconnaît l'utilité de ce journal, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante, signée J. C., négociant à Düsseldorf : " Quoique j'aie habité pendant longtemps la France, je dois reconnaître que j'ai toujours appris quelque chose de nouveau par la lecture de votre journal *le Petit Parisien*. C'est précisément pendant la guerre que ce journal est d'une haute importance pour chacun de nos commerçants. " Et c'est ainsi, Monsieur le Premier, que l'industriel, le commerçant, le voyageur allemands, momentanément mobilisés, apprennent la langue des marches étrangers, à commencer par celle de leur ennemie immortelle, dont ils ne tiennent cependant pas la clientèle pour perdue.

Sa clientèle, la France l'offre au Canada, — et le récent rapport de la mission commerciale canadienne indique combien elle sera importante. Alors, Monsieur le Premier, ce que font les Allemands pour conquérir un client qui se dérobe, ne le tenterez-vous pas afin d'accueillir ce client qui vient à vous avec son or ?

Plus près de vous, tout près, une vaste province offre à vos produits agricoles, à vos articles usinés les débouchés les plus accessibles ; mais de plus en plus le Canadien-français préfère, comme tout le monde du reste, débattre ses achats dans sa langue. Et sa clientèle n'est pas négligeable : avez-vous jamais songé, par exemple, Monsieur le Premier, que nos nombreux enfants — que certains des vôtres nous reprochent parfois étourdiment — font vivre des milliers de vos ouvriers ?

Dans l'espoir que ces lignes respectueuses contribueront à rendre enfin votre cabinet perméable à l'idée qu'il est expédient que vos administrés, même ceux de race française, apprennent le français, je vous prie de vouloir bien agréer, Monsieur le Premier, l'expression des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur de me souscrire votre très humble et très obéissant serviteur.

Léon LORRAIN.

Silhouette politique

LE PETIT POUCET BLEU

(Aux gens de la vieille capitale).

C'est sur l'horizon québécois que je voudrais aujourd'hui essayer de se faire profiler une nouvelle silhouette, une toute petite, cette fois, une vraie silhouette de pygmée. Le minuscule personnage sur lequel je désire attirer votre attention est, dans la vie privée, un modèle d'époux et de père et un charmant compagnon. Lancé dans la voie que lui a tracée Thémis, il s'y est acquis la réputation d'un aviseur prudent et sage. Saint-Roch et Saint-Sauveur ont largement bénéficié de ses lumières. Mais son activité débordante ne pouvait se confiner à la ville aux rues tortueuses : elle a rayonné dans tout le district. Les comtés vicinaux ont contemplé sa toison, blonde comme la folle avoine, et le soleil du sud a rutilé dans les lentilles de son binocle.

Pourquoi faut-il, hélas! qu'un homme par ailleurs si bien doué persiste à demeurer en politique, en dépit des événements, d'un bleu, oh mais d'un bleu... à faire "rougir" celui de Prusse! C'est, je crois de naissance. Aussi loin que mes souvenirs se reportent, je ne lui ai pas connu d'autre couleur. Rendons lui au moins ce témoignage que son conservatisme n'est apparemment pas entaché d'opportunisme. C'est un bleu intègre, un bleu indélébile Il s'est toujours maintenu dans les " fortes lignes de parti ". Il est de toutes les associations, de tous les clubs où flotte l'étendard indigo. Ne lui demandez pas le pourquoi de sa couleur ; il ne saurait vous donner d'explication qui vous satisfasse. Attaché, ligotté au char de son parti, il s'est bouché les yeux pour ne pas voir où le conduit le lourd et cahotant véhicule de M. Borden.

Les événements, vous ai-je dit, ne l'ont pas éclairé : il partage les avanies, les injures, les coups dont ses chefs sont les victimes volontaires; et pourtant, il ne bronche pas. Son énergie, vraiment, serait digne d'une meilleure cause.

Candidat, jadis, dans le comté auquel la grondante cataracte donna son nom, il y fut englouti par la vague populaire, tel le petit arbrisseau qui a chu dans le gouffre tumultueux.

Il n'y périt pourtant pas. On voit aujourd'hui surgir sa très remuante petite personne partout où quelque bleu se trouve en péril. Les quolibets l'assaillent, les interruptions crépitent, les cailloux volent autour de sa tête, l'atteignent même quelque fois. Qu'importe! il tient bon et... ne rougit jamais. Si le danger devient trop pressant, ses amis, ses adversaires mêmes souvent le doivent soustraire à la fureur de la foule qui ne veut pas de ses doctrines : cela ne présente d'ailleurs pas de difficultés insurmontables : vu sa taille exiguë, on n'a qu'à le placer sous quelque siège d'automobile, et il se trouve à l'abri.

C'est tout de même pénible de le voir se dépenser ainsi au service d'un groupe aussi peu recommandable : et je souffre d'être le témoin impuissant d'une hérésie aussi opiniâtre. Vivra-t-il donc toujours dans l'impénitence ? Je ne sais. Il ne faut pourtant jamais désespérer et je vous demande de faire avec moi des voeux pour sa conversion.

Noël GAUDRY.

CERVANTES, N'EST PAS MORT, DIEU MERCI !

Un écrivain espagnol renommé, A. Palacio-Valdes, pro-allié sincère, dans un ouvrage très sérieux sur la guerre (La Guerre Injuste), trace un piquant portrait de l'Angleterre qu'il loue fort par ailleurs.

" Et quelles seront, pour l'Angleterre, écrit-il, les conséquences de la guerre?

..."Nulles. Les dards les plus acérés s'émousseront sur la peau de l'éléphant. La Grande-Bretagne ouvrira son Grand-Livre, passera au "Doit" les hommes et les bateaux perdus, à l'"Avoir" les colonies allemandes conquises; puis elle le refermera et, le parapluie sous le bras, ira faire sa promenade."

"Oh, grand et noble peuple anglais, ne crains pas pour ton immense empire! Les anges soutiennent de leurs ailes les puissances qui sont justes!"

Albion a pu blesser au coeur l'Espagne, mais son âme, celle de Cervantès, est restée. Dieu merci! plus solide que le granit de Gibraltar et bien vivante!

DEUX RECORDMEN DE "CULOT"

Un américain qui présidait l'autre jour une assemblée d'amis de M. Rainville, dans Chambly-Verchères, a voulu faire croire qu'il était étonné du "culot" — c'est le mot qu'il a employé, au dire de la "Gazette" — de M. Athanase David, citoyen canadien, "qui a osé vouloir prendre la parole" à cette réunion.

Ce Yankee est un fumiste et en fait de "culot" il est certain que nous chercherions longtemps dans les deux Amériques pour trouver un particulier en possédant une aussi forte dose. M. Rainville qui a eu l'impudence de le choisir comme président d'une assemblée d'électeurs canadiens, est le seul qui puisse l'*accoter*.

LA COLLATION

Madame Masson, et ses deux enfants : Picou, 5 ans ; Marcelle, 4 ans.

Madame Laurin et sa petite Pounette qui a 2 ans et demi.

Un joli soleil d'août. On a servi la collation à l'ombre d'un auvent, dans le jardin, chez madame Laurin.

Madame Masson :—Les miens, vous savez, sont admirables, sages, dociles, enfin, sans pareils.

Madame Laurin :—Et ma Pounette est tellement fine à croquer dans sa robe neuve qu'on ne peut s'empêcher de le crier. Mais venez ici, j'ai fait préparer une collation pour nos chéris.

Les trois marmots s'assoient aux places désignées, sous la surveillance de leurs mères.

Madame Masson :—Vous êtes bien gentille. La table est parfaitement décorée. Et les argenteries (elle les soupèse) sont d'un plaqué très réussi.

Picou :—Je veux du dessert blanc.

Madame Masson :—Chère amie, ne l'écoutez pas.

Madame Laurin :—C'est impossible bien que je le veuille. Je n'ai que de la crème brûlée, au chocolat.

Picou :—Non ! je ne veux pas de la crème qui a brûlé.

Madame Laurin :—Elle n'a pas brûlé toute seule : on l'a fait brûler... (se reprenant) la domestique l'a fait brûler un peu à la cuisine, pour lui donner un petit goût.

Marcelle :—Je ne veux pas de la crème qui a un petit goût. Je ne veux pas de la crème comme la nuit, moi.

Madame Laurin :—qui s'échauffe visiblement :—Ma crème comme la nuit ?

Marcelle :—Oui, noire, là !

Madame Masson : intervenant : —Je vais vous mettre tous les deux en pénitence. Madame Laurin vous donne à collationner et vous dites des bêtises.

Picou :—Des bêtises, c'est Marcelle.

Marcelle :—Des bêtises, c'est toi !

Pounette, en rechignant :—Maman, le petit garçon invité, il a taché ma robe avec de la crème.

Picou :—C'est la faute de sa robe qu'elle a mise sur la table. Elle est haute comme un chat et assise sur trois coussins, alors...

Marcelle :—C'est la faute de la crème qui a brûlé à la cuisine.

Madame Masson :—Allons, chère Madame, il va falloir vous quitter. Quand nous faites-vous visite avec votre charmante Pounette ?

Pounette :—Je ne veux pas y aller, moi ! (*Elle tape du pied*).

Picou :—Si tu viens (*il s'essuie le nez sur la jupe de sa mère*), si tu viens je te ferai brûler à la cuisine avec la crème. Et pan ! (*il donne à Pounette une claque retentissante*).

Les deux mamans, l'une à l'autre, en se témoignant mille tendresses :—Au revoir, chère amie...

Claude LENOIR.
Le Parler Français.

M. SÉVIGNY DANS LES CATACOMBES

Pour peu que cela continue, notre Sévigny "dénationalisé" sera forcé d'aller vivre dans les catacombes.

Le peuple, qu'il a odieusement trahi, lui témoigne d'une façon bruyante et menaçante à la fois tout le mépris qu'il professe à son endroit.

A St-Anselme, devant les menaces sérieuses qui montaient vers lui, il s'est d'abord réfugié dans la chambre de la servante de l'hôtel; mais lorsque les carreaux de l'hôtellerie commencèrent à voler en éclats, il alla chercher un refuge dans la grange où il se cacha dans une "tasserie" de foin.

Il fut délivré par MM. Edmond Taschereau et Adjutor Amyot, qui l'esquivèrent adroitement des mains de la foule en furie. Mais il eut cependant une fière souleur lorsqu'il entendit ses sauveurs entrer dans la grange. On le transporta, dissimulé dans le fond d'une automobile et recouvert d'une robe de fourrure.

A Montréal, après son assemblée de Westmount, c'est par la porte de la cave qu'il sortit de la salle Victrola, et c'est accompagné de deux policiers qu'il réintégra la chambre de son hôtel.

Le lendemain, à la gare Viger, une escorte militaire le reconduisit au convoi qui devait l'emmener à Québec. Les passagers qu'il y avait sur le convoi attendirent quelque temps, à la gare du Palais, pour avoir l'avantage de lui voir la binette, mais ce fut en vain, Albert ne parut pas. On dit qu'il était descendu à St-Malo.

C'est le commencement de l'explation.

(*Le Franc-Parleur*)

LA SUCCESSION DE M. OCTAVE MIRBEAU

VOTE NEGATIF A L'ACADEMIE GONCOURT.

Paris, 15 novembre. — Les membres de l'Académie Goncourt se sont réunis pour procéder à l'élection d'un membre, en remplacement de M. Octave Mirbeau, décédé.

Les candidats en présence étaient MM. Jean Ajalbert, Courteline, Raoul Ponchon et J. Peladan.

Ont obtenu:
M. Jean Ajalbert: 4 voix;
M. Georges Courteline: 3 voix;
M. Raoul Ponchon: 1 voix;
M. J. Peladan, 1 voix.

La majorité absolue étant de cinq voix, le scrutin a donc eu un résultat négatif. C'est exactement ce qui s'était produit lors de la tentative d'élection qui avait eu lieu au mois de mars dernier.

Les trois voix qui sont allées à M. Georges Courteline sont celles de MM. Lucien Descaves, Léon Daudet et Léon Hennique qui tous trois, d'ailleurs, avaient voté par correspondance.

"PLUS MEILLEURES"

Le "Canada" nous assure dans un récent numéro, que les nouvelles de l'Ouest pour le parti libéral, sont de "plus en plus meilleures".

C'est entendu, Laurier va gagner, mais tout de même, confrère, il ne faut pas exagérer. Dites ça au typo. car "plus meilleures" est sans doute de sa faute, comme d'habitude.

Lire dans votre intérêt et celui du Canada

Aux électeurs du comté Laurier-Outremont

CHER MONSIEUR OU MADAME,

La convention des citoyens de Laurier-Outremont m'a choisi à l'unanimité comme candidat libéral. Si je suis élu votre représentant, je ferai tout en mon possible au Parlement pour que la loi imposant la conscription soit soumise au peuple par un referendum; en attendant je demanderai à ce que l'opération de cette loi soit suspendue.

La position financière de ce pays est loin d'être satisfaisante; un membre du gouvernement actuel aurait déclaré qu'il était en faveur de dépenser pour la guerre jusqu'au dernier homme et la dernière piastre. Cette politique est dangereuse. Il ne faut pas ruiner notre pays. Nous devons actuellement au delà d'un billion de piastres. Pour administrer notre pays, il est probable qu'il faudra de deux à trois cents millions de piastres par année. Le peuple canadien sera donc appelé à payer deux ou trois fois plus de taxes qu'en 1911. Notre population n'a presque pas augmenté et nos sources de revenus ne sont pas plus considérables qu'en 1911. Un député, à la dernière session, a déclaré que nous vivions dans un paradis de fous. Des montants énormes ont été payés à des amis du gouvernement pour des contrats de guerre et des travaux publics. Ce sont ces amis du gouvernement qui prêchent la guerre à outrance afin qu'il en résulte pour eux encore de l'argent et des profits.

Le gouvernement a acheté à la dernière session un chemin de fer : le Grand Nord Canadien, qui sera une cause de dépenses énormes et de pertes pour le pays et ajouterait, paraît-il, une dette de quatre à six cents millions de piastres.

La vie est chère et hors de proportion. Le gouvernement semble ignorer les privations du peuple. Le gouvernement, cependant, trouve de l'argent dans un temps de guerre pour donner des contrats fabuleux et scandaleux. Les amis du gouvernement, qui sont presque tous des richards, tiennent absolument à garder le pouvoir afin de continuer à s'enrichir. Leur but n'est pas de gagner la guerre, mais bien de gagner les élections afin de pouvoir continuer d'obtenir des contrats du gouvernement. Jamais une administration aussi scandaleuse des affaires publiques n'a existé.

Ce gouvernement, sentant son impopularité, a fait une loi spéciale pour tâcher de gagner les élections en privant du droit de vote un nombre considérable d'électeurs de ce pays et en donnant ce droit de vote à une catégorie de personnes qu'il croit lui être favorables. Jamais, dans aucun pays, une loi aussi tyrannique et injuste n'a été passée. Ces lois ont été imposées par une majorité brutale.

Le gouvernement de Laurier aidera à la guerre suivant nos ressources et nos moyens, et verra à encourager l'agriculture et à donner aux Alliés les vivres et les munitions dont ils ont besoin; de cette manière le pays pourra vendre ses produits à des prix raisonnables et les ouvriers pourront obtenir de l'ouvrage; de cette manière aussi, nous pourrons faire un peu d'argent pour rencontrer notre dette immense. La vie chère devra diminuer, Laurier devant, si c'est nécessaire, s'emparer et opérer les manufactures d'aliments et en fixer le prix, tel que cela se fait en Angleterre. Les profiteurs qui ont fait tant d'argent sur le peuple ne pourront plus faire des profits irraisonnables et injustes. Avec le parti libéral, la justice et la bonne entente entre les provinces existeront, le respect à toutes les nationalités et le bonheur du peuple canadien seront établis.

Si j'ai l'honneur d'être élu représentant de cette division, où j'ai demeuré depuis tant d'années, je ferai tout en mon possible pour vous bien représenter. Je crois bien connaître les aspirations et les besoins des citoyens de ce beau comté.

La question qui doit être décidée au poll le 17 est de savoir si vous voulez un gouvernement du peuple pour le peuple ou si vous voulez favoriser les profiteurs, la vie chère et un gouvernement arbitraire.

Le peuple n'a qu'un jour pour décider ses destinées pour les cinq années futures: c'est le jour du poll. Je prends la liberté de vous soumettre qu'il est absolument nécessaire et que c'est un devoir des plus importants que vous veniez tous voter le 17 décembre prochain. Un vote considérable seul nous sauvera. Il ne nous reste plus que le vote.

Je profite de l'occasion pour remercier tous les conservateurs, nationalistes et libéraux qui m'ont aidé dans cette lutte, lesquels, s'élevant au-dessus des questions de parti, n'ont considéré que l'intérêt de leur pays.

Messieurs les électeurs, venez tous voter; c'est là le salut, c'est notre seule espérance. Il s'agit de sauver nos droits et nos privilèges.

J'ai l'honneur d'être

Votre bien dévoué serviteur,

P.-R. DuTREMBLAY.

INTERDICTION DE LA FÊTE DU REFUGE

UNE VIEILLE MANIFESTATION EN L'HONNEUR DES FRANÇAIS QUI SE REFUGIERENT EN ALLEMAGNE, EN 1685, EST ABOLIE.

Paris, 15. — Jean Drault publie les piquantes notes historiques suivantes dans la *Libre Parole*;

On a interdit, en Allemagne, "la fte du refuge", le 29 octobre dernier.

On appelait ainsi la fête des réfugiés français qui, en 1685, allèrent chercher en Allemagne un "refuge" contre la "tyrannie" d'un roi de France qui purgeait ses Etats comme nous purgeons la France d'aujourd'hui.

C'est la première fois, depuis 1685, date de la Révocation de l'Edit de Nantes, que l'Allemagne interdit la fête du refuge.

On y chantait, nous raconte la *Presse associée*, un cantique qui, depuis 1914, revêtait une couleur quelque peu ironique.

Jugez-en: il contenait ces quatre vers:

Gardons les traits de l'une et l'autre [race
Prussiens de coeur quoique Français [de nom
Du vrai Gaulois ayons l'esprit, la [grâce,
Du preux Germain les sentiments [profonds.

On ignorait, en France, cette bouffonnerie qui était déjà un peu forte, dès le temps de paix, mais qui extravaguait littéralement depuis que les "preux Germains" assassinent et pillent l'ancienne patrie de ceux qui, en effet, ne furent jamais Français que de nom et l'avouaient chaque année, le 29 octobre, depuis 232 ans!

Et une réflexion vient à l'esprit. Lorsque Louis [illegible] eut échoué dans ses tentati[illegible] à détacher les Camisards et [illegible] mémiers du parti de Pétrang[illegible] que ces bandes de traîtres s'en furent allées en Prusse au dieu de rester ici pour y augmenter le futur noyau du radicalisme-socialiste, la France ne perdit qu'un élément de désordre et l'Allemagne ne s'enrichit que de forces qui lui appartenaient déjà.

Mais lorsque la République fut proclamée, qui donc empêcha ces individus de revenir la défendre?

Or, ils ne revinrent jamais chez nous que coiffés du casque à pointe, pour y saccager leur ancien pays, quel que fût son gouvernement. Ces premiers émigrés se trouvèrent bien où ils étaient, et dans le milieu psychologique et luthérien qui leur convenait.

Les émigrés de 93, eux, revinrent. Les bourgeois lyonnais, émigrés en Suisse après le siège de Lyon par les troupes de la Convention, revinrent aussi, et sans avoir pu utiliser, en Suisse, leurs qualités industrielles et leur esprit manufacturier. Il leur fallait l'atmosphère de Lyon et l'air français pour réussir et prospérer.

Les autres, au contraire, ceux de la fête du Refuge, prospérèrent en Allemagne comme certains poissons qui ne se plaisent qu'à l'orée des égouts empuantissant la rivière. Ils avaient la nostalgie de l'Allemagne avant de l'habiter.

La Révocation de l'Edit de Nantes ne fut donc pas ce que pense un vain peuple abusé par les manuels scolaires, mais une défense contre le boloïsme du dix-septième siècle.

UN SUICIDE À SHERBROOKE

Sherbrooke, 7. — Austin Dingman, âgé de quarante ans et demeurant à Eastman, comté de Shefford, s'est suicidé hier soir en se tirant une balle de fusil dans la tête. Dingman, qui était célibataire et demeurait avec ses parents, souffrait d'aliénation mentale depuis deux ans.

A côté du cadavre, on a trouvé une lettre d'adieu, écrite quelques instants avant que le malheureux se fût donné la mort.

"Compagnie de Constructions Ouvrières Laval, Limitée".

Avis est donné au public que, en vertu de la loi des compagnies de Québec, il a été accordé par le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, des lettres patentes, en date du vingt-deuxième jour d'octobre 1917, constituant en corporation MM. Cyrille Duro[illegible], entrepreneur, et Amédée Blondin, [illegible] de Montréal-Est ; Théo. Bonin, marchand ; Lucien Vien et Henri Dumont, commis, de Montréal, dans les buts suivants :

Acquérir et posséder des terrains dans les ou près des limites de toute municipalité dans la province et de bâtir sur ces terrains des maisons d'habitation de dimensions raisonnables, munies d'améliorations convenables et destinées à être louées à des prix modérés, conformément aux dispositions de la loi, chap. 47, 4 Geo. V, "Loi pour aider à la construction de maisons d'habitation dans les cités, villes et villages" ;

Faire le commerce d'immeuble en général, acquérir, posséder, améliorer, cultiver, vendre, louer, échanger ou en disposer de toute façon des terres et terrains et autres immeubles, et à ces fins, affecter en tout ou en partie le capital de la compagnie ;

Subdiviser les terres et terrains acquis par la compagnie en lots à bâtir, y tracer des rues et ruelles, y ériger des usines et fabriques, y installer des égouts et généralement y faire tous travaux de construction, d'installation et d'amélioration jugés nécessaires ou utiles pour les fins de la compagnie ;

Ériger sur les dites terres, terrains et lots à bâtir, des maisons et autres bâtisses, et, avec ou sans les terrains, les vendre, louer, échanger, hypothéquer, et en disposer de toute façon, non prohibée par la loi ;

Faire des prêts d'argent aux acheteurs ou locataires des immeubles, terres, terrains, maisons de la compagnie, pour des fins de construction et d'amélioration ; faire aussi des prêts d'argent, dans le but d'aider à la construction des chemins, rues, ouvrages hydrauliques, égouts et généralement tous travaux de nature à améliorer les propriétés de la compagnie et à augmenter leur valeur ;

Accepter des hypothèques et autres garanties de toute nature pour assurer le paiement du prix d'achat de tous immeubles, propriétés ou autres valeurs, vendues par la compagnie, ou assurer le remboursement de toutes sommes d'argent dues à la compagnie, par les acquéreurs de terrains pour des fins de construction ou d'amélioration, ou pour toutes autres fins généralement quelconques jugées nécessaires ou utiles par la compagnie ;

Exercer l'industrie et le commerce en général d'entrepreneurs de carrières et de fournitures de pierre de toutes sortes ;

Acquérir par achat, bail, concession, échange ou autrement, tous les biens mobiliers et immobiliers jugés nécessaires ou utiles pour les fins de la compagnie, et les payer en argent, ou en parts libérées ou en obligations ou autres garanties de la compagnie ; vendre, louer ou en disposer autrement, les biens meubles et immeubles ci-dessus mentionnés, hypothéquer les immeubles de la compagnie et donner les meubles en gage ;

Ériger et mettre en opération tous ateliers, concasseurs de pierre et autres constructions nécessaires à cette fin, employer la dynamite ou autres explosifs nécessaires pour les opérations de la compagnie ;

Acquérir, posséder, transporter, vendre des parts, obligations ou autres garanties de toute autre compagnie, ayant les mêmes objets que ceux de cette compagnie ou faisant des affaires susceptibles d'être conduites pour le bénéfice de cette compagnie ;

Emettre, transporter et donner des parts libérées du capital-actions de la compagnie, en paiement de toutes affaires, franchises, services rendus, privilèges, baux, hypothèques, licences, brevets, contrats, immeubles, actions, obligations ou autres propriétés ou droits mobiliers ou immobiliers que la compagnie peut acquérir légalement ;

Vendre en tout ou en partie les biens meubles et immeubles de ladite compagnie aux termes et conditions qu'elle jugera à propos, ou en disposer autrement et accepter en paiement des sommes d'argent, des actions, obligations ou garanties de toute autre compagnie constituées pour les mêmes fins que la présente compagnie ;

Se fusionner avec toute autre compagnie ayant les mêmes objets que la présente compagnie ;

Construire, améliorer, entretenir, exploiter, vendre ou louer toutes sortes de travaux publics et privés, et en particulier tous chemins, pavages, ponts, cours d'eau, aqueducs, égouts, usines électriques, magasins, théâtres et salles d'amusement, hôtels et restaurants, les subventionner ou autrement aider à leur construction, entretien et amélioration ;

Exercer toutes autres industries jugées nécessaires ou utiles pour les fins de la compagnie ;

Souscrire, accepter, endosser, négocier toutes lettres de change, billets promissoires, chèques et autres effets négociables ;

Contracter des emprunts et en assurer le remboursement en la manière déterminée par les directeurs de la compagnie, et en particulier par l'émission d'obligations comportant hypothèque sur tous ou partie des biens immeubles de la compagnie ;

Payer à même les fonds de la compagnie les dépenses se rapportant à l'incorporation et à l'organisation de la compagnie ;

Faire toutes choses et exercer tous les pouvoirs et faire toutes les affaires nécessaires pour lesquelles cette compagnie est incorporée, sous le nom de "Compagnie de Constructions Ouvrières Laval Limitée", avec un capital social de trente mille piastres ($30,000.00), divisé en trois cents (300) actions de cent piastres ($100.00) chacune.

La principale place d'affaires de la corporation sera à Montréal, dans le district de Montréal.

Daté du bureau du secrétaire de la province, ce vingt-deuxième jour d'octobre 1917.

Le sous-secrétaire de la province,
C.-J. SIMARD.

La Compagnie de Commerce Universel des Produits Canadiens, Limitée.

AVIS est donné au public qu'en vertu de la première partie du chapitre 79 des Statuts revisés du Canada, 1906, désigné "Loi des compagnies", il a été délivré, sous le sceau du Secrétaire d'Etat du Canada, des lettres patentes en date du 11e jour d'octobre 1917, constituant en corporation Louis Desmarais, commis d'entrepôt, Philippe Gendron, comptable, Adolphe Gallardy, charretier, Denis Bélanger, marchand, et Napoléon Sénécal, maître charretier, tous de la cité de Montréal, dans la province de Québec, pour les fins suivantes:—

(a) Faire le commerce d'importation et d'exportation, en gros et en détail, de foin, grains, farines de toutes sortes, et en général de toutes graminées, denrées, légumes et autres produits végétaux; de bois, charbon et autres combustibles et produits minéraux; de lait, de beurre, de crème, de fromage et autres comestibles, et produits animaux; de tous tels produits naturels ou fabriqués et de tous autres produits ou fabrications dans lesquels entrent quelques-uns des produits ci-haut énumérés;

(b) Faire, comme commerçant, manufacturier ou autrement, tout autre genre d'affaires que la compagnie croira pouvoir exercer convenablement en rapport avec les objets ci-dessus ou qui pourront directement ou indirectement donner de la valeur, protéger et rendre profitables les propriétés, les entreprises ou les droits de la compagnie;

(c) Exercer l'industrie de constructeurs pour les fins de la compagnie; faire les assurances nécessaires à la compagnie;

(d) Vendre ou en disposer autrement, les constructions, entreprises et propriétés de cette compagnie, en tout ou en partie, et en acquérir de quelque manière que ce soit, de toute autre personne ou compagnie ayant des objets en tout ou en partie semblables à ceux de la compagnie;

(e) Demander, acheter ou autrement acquérir toutes patentes, brevets d'invention, licences, franchises et autres privilèges conférant des droits exclusifs ou non limités ou illimités, ou tout secret ou autres informations relatives à quelques inventions qui puissent paraître utiles pour les fins de la compagnie, ou dont l'acquisition pourrait bénéficier à la compagnie, et en user et les développer, et s'en servir de toutes façons pour les mettre à profit dans l

2,000 TUÉS; 3,000 BLESSÉS À HALIFAX

Ce sont les chiffres que donne un premier rapport officiel — La directrice de l'orphelinat protestant et tous les enfants confiés à sa garde ont péri dans la catastrophe.

Halifax, 7. — D'après un calcul officiel sur le nombre des victimes de l'explosion et des incendies d'hier, le nombre des victimes est de 5,000: 2,000 morts et 3,000 blessés.

D'après ce qu'on sait jusqu'à présent, la directrice de l'orphelinat protestant et tous les enfants confiés à sa garde ont péri, à l'exception d'un ou deux. Des deux bambins qui ont eu la vie sauve, l'un était dans la bâtisse et l'autre ne l'était pas. Au dire de l'enfant qui était dans l'orphelinat, quand l'explosion s'est produite, Mlle Knaut a dit aux petits de la suivre dans le sous-sol. Elle croyait évidemment qu'une bombe avait été jetée des airs.

On rapporte que 30 jeunes filles à l'emploi de l'imprimerie Richmond ont été tuées.

MESSAGE DE SYMPATHIE DE M. WILSON

Washington, 7. — Le président Wilson a transmis aujourd'hui au gouverneur général du Canada l'expression des sympathies du peuple américain, à propos du désastre de Halifax. Voici le texte de ce message:

En présence du terrible désastre de Halifax, le peuple américain offre à son noble frère du Dominion ses sympathies profondes et l'expression de son chagrin, comme il convient à cette époque, quand aux liens de parenté et de commune langue et des intérêts matériels s'ajoutent les forts liens de l'union dans la cause commune de dévouement aux devoirs suprêmes de l'existence nationale."

SCENES PITOYABLES DANS LA VILLE RAVAGEE

Halifax, 7. — Le toit du principal corps de bâtisses de la prison de Rockhead s'est effondré, mais personne n'a été grièvement blessé. Plusieurs personnes ont échappé miraculeusement à la mort et des malheurs effrayants sont arrivés, comme c'est toujours le cas dans de pareilles catastrophes. Mais le drap mortuaire étendu sur la ville ne sera pas levé avant plusieurs mois. Tous les efforts ont été faits pour apporter secours et abri aux sans foyer. Tous ceux dont les maisons sont intactes font de la place pour ceux qui sont sur le pavé, et pendant toute la journée le transport des morts et des blessés s'est opéré. Des centaines de cadavres reposent dans les morgues provisoires, en attendant l'identification et l'inhumation. Des familles entières se sont éteintes; des parents restent sans enfants, des enfants sont devenus orphelins.

Les passagers du passeur près du rivage de Darmouth ont ressenti le choc avant même qu'il ait été transmis par l'air. Les éclats de vitres ont contusionné les passagers. Des maisons ont été sérieusement endommagées jusqu'à Lawrencetown. Les pertes de vies sont peut-être moins considérables à Darmouth qu'on aurait pu s'y attendre, mais elles sont assez nombreuses pour affliger bien des foyers. Les personnes qui n'ont pu retrouver leurs parents dans les hôpitaux conservent l'espoir qu'ils ont peut-être été mis à bord de trains et transportés dans des villes, le long de la ligne, parfois même jusqu'à Truro. Il est impossible de se procurer les noms de tous les disparus. Les familles ont été éparpillées et il n'existe pas de moyen de les rassembler. Pour cette raison, les autorités municipales suggèrent que quiconque héberge un sans foyer devrait communiquer son nom à la presse. Plusieurs jours s'écouleront avant qu'on connaisse le chiffre exact des morts et des blessés. Un des prêtres du collège Sainte-Marie, rue Windsor, a eu la tête et la face tellement coupées qu'il perdra un oeil. On évalue les pertes de vies à 2,000, mais on ne peut rien dire de définitif. La partie de la ville connue sous le nom de Richmond est complètement détruite.

LES COMITES DE SECOURS.

Halifax, 7. — Le comité de secours des citoyens s'est mis à l'oeuvre, de bonne heure, ce matin, et prend toutes les dispositions possibles pour avoir soin des sans foyers. On fait un relevé de la région dévastée. Les autorités de Windsor ont télégraphié à Halifax que l'hôpital peut être aménagé pour 500 blessés.

Les autorités municipales et les journaux de Halifax font tout leur possible pour obtenir les noms des morts et des blessés, mais tout est dans un tel état de chaos que peu de progrès est accompli.

SITUATION EFFROYABLE.

Sur le train de secours du Massachusetts, par voie de Saint-Jean, N.-B., 7. — La situation exacte dans Halifax est plus effroyable que ne l'indiquaient les rapports de la nuit. Voilà le message transmis au sénateur McCall, ce matin, par M. Batshesky, chef du train spécial de secours du Massachusetts, après une nuit passée à recueillir des renseignements des employés de trains et d'autres personnes. On a un besoin immédiat de médecins et de gardes-malades. Vers 9 heures, ce soir, le train spécial du Massachusetts devrait être à la disposition du médecin qui dirige l'oeuvre de secours, la plus formidable tâche qui ait été imposée aux Néo-Ecossais.

Durant un bref arrêt, M. Ratshesky s'est mis en communication avec les autorités d'Halifax, et a appris que des produits pharmaceutiques et autres et des secours de toute sorte seront bien reçus. Les autorités disent qu'il n'a pas été possible de prendre soin des centaines de blessés dont plusieurs ont péri pendant la nuit.

Pendant des heures, le train s'est frayé un chemin à travers la neige qui avait une épaisseur d'un pied sur la voie. Les employés de chemins de fer affirment qu'il fait froid à Halifax et que les souffrances y sont intenses.

"Le gouverneur McCall, a dit M. Ratshesky, m'a donné instruction de fournir toute l'aide possible. Dès que j'aurai en mains les premiers rapports, je les lui transmettrai au complet, parce qu'il semble maintenant que l'assistance demandée sera formidable. Il reste beaucoup à faire, car les rapports indiquent que la moitié de toute l'horrible vérité n'a pas été dite au monde. Veuillez apprendre aux habitants d'Halifax que le Massachusetts a ordonné qu'on fasse tout ce qui peut être fait dans ce grand malheur et ce n'est pas le dernier corps de secours que l'Etat se prépare à envoyer. Nous serons à l'oeuvre, ce soir, et nos médecins et nos gardes-malades coopéreront avec ceux des villes canadiennes voisines, tant que les sans-foyer et les blessés n'auront pas été secourus."

WASHINGTON VOTERAIT $5,000,000 POUR DES SECOURS

Washington, 7. — Le représentant Tague, du Massachusetts, a déposé aujourd'hui une résolution appropriant $5,000,000 à des secours pour la population d'Halifax.

PAS D'EXPLOSION A BORD DE L'"IMO"

New-York, 7. — La chaufferie de l'"Imo", le navire de secours aux Belges qui est venu en collision avec le "Mont Blanc", n'a pas explosé, suivant une information reçue aujourd'hui au bureau de la compagnie Norton et Lilly. Un cuirassé anglais a recueilli les 34 membres de l'équipage. Après la collision, l'"Imo" a réussi à faire machine arrière et à s'échouer, avant l'explosion. Norton, Lilly et Cie sont agents pour les navires transportant des produits pour le compte de la commission de secours aux Belges.

La compagnie a reçu de ses agents à Halifax un télégramme signalant la disparition du capitaine, du premier, du deuxième et du troisième officiers et de trois hommes de l'équipage de l'"Imo".

TUES A DARTMOUTH

Halifax, 7. —Le chiffre connu des morts à Darmouth, juste en face d'Halifax, est de 19. Plusieurs personnes sont disparues et supposées mortes.

MESSAGE DE SYMPATHIES DE NEW-YORK

New-York, 7. — Le maire suppléant de New-York a transmis aujourd'hui au maire d'Halifax les sympathies des habitants de New-York. "Si New-York peut vous rendre service, ajoute le message, ne manquez pas de faire appel à nous."

LA GUERRE À L'AUTRICHE

Washington, 7. — Le président Wilson a signé la résolution déclarant que l'état de guerre existe entre les Etats-Unis et l'Autriche-Hongrie, à 5 heures .03, cet après-midi. L'état de guerre existe à partir de ce temps.

Au Sénat, la résolution demandant la proclamation de l'état de guerre entre les Etats-Unis et l'Autriche-Hongrie a été déposée par M. Stone, président du comité des Affaires étrangères et elle a été adoptée à l'unanimité. Les sénateurs Grone, du Dakota septentrional, Norris, du Nébraska, et Vardan, du Mississipi, qui avaient voté contre la déclaration de guerre à l'Allemagne, ont appuyé la résolution. A la Chambre des représentants, le vote a été de 363 à 1. La seule voix dissidente a été la seule du représentant London.

LA BATAILLE CONTINUE SUR L'ASIAGO

Rome, 7. — Sur le plateau d'Asiago, la bataille se continue sans répit, mande le rapport officiel d'aujourd'hui. Le retrait de nos troupes du saillant de Meletta sur nos positions de défense d'arrière-ligne s'est opéré dans la nuit de mercredi et hier matin, sous la protection de l'artillerie qui a arrêté l'avance des troupes ennemies. Un détachement austro-allemand qui a descendu la vallée de Franzella a été repoussé en désordre par le tir de nos mitrailleuses.

AU SECOURS DE DESJARDINS

Nous sommes informés d'excellente source qu'une suprême tentative va être faite, probablement lundi pour faire remettre en liberté sous caution l'agent fédéral Desjardins. Une forte pression a été exercée au palais de justice, bien qu'aucune raison justifie la mise en liberté du prévenu après le refus du juge Pelletier et la semonce qu'il fit au pseudo-instigateur de la fameuse affaire de dynamitage.

LA CONSCRIPTION EST UNE FARCE

C'est ce que déclare M. Gouin au Monument national, tout en prévoyant qu'elle peut tourner au tragique si le gouvernement Borden est maintenu au pouvoir — Le premier ministre, dans une vigoureuse critique de l'Union, proclame le rôle du laboureur aussi essentiel à la victoire que celui du combattant, puis il affirme le devoir du Québec de défendre les traditions ancestrales contre tous les empiètements et trouve le secret de la haine des tories à notre endroit, dans le fait que nous avons l'amour de la justice, de la liberté et de la tolérance.

DISCOURS DE MM. LEMIEUX, MITCHELL ET AUTRES

Devant une foule considérable remplissant jusqu'au faite le Monument National hier soir, sir Lomer Gouin a fait le procès du gouvernement Borden, de ses lois et a dénoncé avec vigueur la campagne de la presse unioniste dirigée contre le Québec.

Il a flétri d'un mot la loi de conscription en déclarant qu'elle était une farce. "Cependant, cette loi peut devenir un danger menaçant, si le gouvernement Borden est maintenu au pouvoir, s'est écrié le premier ministre.

Le parti tory, a-t-il déclaré, déteste le canadien français, parce que le Canadien français est l'ami toujours fidèle de la liberté, de la justice, du "fair play" et de la tolérance.

On a attaqué depuis longtemps notre race.

Mais nous sommes ici chez nous, et l'on n'a qu'à ouvrir les pages de notre histoire, pour répondre à nos détracteurs. Toujours et partout, nous avons eu l'amour irréductible de la liberté.

Notre race est ici depuis 300 ans, c'est elle qui a découvert ce pays, l'a colonisé et l'a fait progresser.

Oui, notre race est chez elle au Canada, et personne ne peut la rayer du chapitre de la nation. Elle a conservé intacte l'idéal de sa fierté et le respect de sa lignée, elle a conservé intact l'héritage ancestral et combattu tous les bons combats avec autant de fermeté que de gaieté."

Ces énergiques paroles ont été applaudies longuement. La salle archicomble a acclamé sir Wilfrid Laurier et le premier ministre du Québec, cependant que les noms de Borden, Sévigny et Blondin étaient conspués par la foule.

M. Walter Mitchell, trésorier provincial, qui a précédé M. Gouin à la tribune, a été très applaudi. Il a surtout dénoncé les pasteurs protestants, ces "reverend gentlemen" qui se servent de la chaire religieuse pour faire de la politique.

"Si leurs connaissances politiques ressemblent à leurs connaissances en matière spirituelle, ces dernières ne doivent pas être très solides," a-t-il ajouté, au milieu des rires de l'immense auditoire.

M. Rodolphe Lemieux a donné l'historique de l'impérialisme et du jingoïsme anglais toujours à l'affût. "L'impérialisme, a-t-il ajouté, est l'ennemi le plus redoutable de l'autonomie canadienne. L'ennemi pour pénétrer chez nous s'est servi d'un Flavelle, d'un Aitken, d'un Hugh Graham, qu'on a enrichis, honorés. Les "Round Tables Clubs" de Londres ont été les instruments, et nous les victimes."

M. Irénée Vautrin, parlant au nom de la jeunesse libérale de Montréal, a proclamé aux ainés les espérances qu'ils peuvent avoir sur les jeunes.

Madame Rose Henderson qui vint ensuite a été très écoutée. Elle a discuté l'ardu problème de la vie chère, dénonçant le gouvernement Borden dans tout où qu'il a péché.

M. W. C. Munn, le candidat libéral dans Saint-Laurent-Saint-Georges, a revendiqué les idées libérales et rendu un hommage au vieux chef du parti libéral.

La réunion s'est terminée par une ovation à sir Wilfrid Laurier, à sir Lomer Gouin, et à tous les candidats libéraux du district de Montréal qui étaient accourus en grand nombre et qui avaient pris place sur l'estrade. Des étudiants de Laval ont égayé par leurs chansons et leurs quolibets à l'adresse des unionistes.

Ce fut un très grand succès pour l'organisation libérale.

DISCOURS DE SIR LOMER GOUIN

Après les remerciements d'usage, le premier ministre de la province déclare qu'il est heureux de l'occasion qui lui est offerte de dire à la population montréalaise qu'aujourd'hui plus que jamais sir Wilfrid a sa confiance, qu'il croit à sa cause, qu'il croit au triomphe prochain de l'idée libérale dont Laurier est le champion.

Sir Lomer Gouin cite ensuite le "Daily Sun", de Vancouver, qui écrivait, la semaine dernière, que le premier ministre de la province de Québec se singularise par le fait qu'il est seul des premiers ministres provinciaux à ne pas appuyer le gouvernement unioniste. La feuille ajoute que, à part dans l'Ontario et l'Ile du Prince-Edouard, l'administration des affaires est entre les mains des libéraux.

Je sais bien, poursuit sir Lomer, que certains fervents de jadis ont changé leur allégeance, mais ils ne sont pas aussi nombreux qu'ils le pensent. Le seraient-ils, que cela ne me ferait pas fléchir dans mes convictions et que je resterais toujours le partisan convaincu et dévoué de sir Wilfrid Laurier, le champion des libertés populaires.

Il est vrai, continue-t-il, que je suis le seul des premiers ministres à soutenir l'idée libérale à Ottawa, je le regrette, mais je m'en console en songeant que, d'autre part, je suis accompagné des masses populaires qui seront la majorité au scrutin.

M. Gouin s'amuse ensuite du néophyte unioniste Ballantyne, tout frais repeint mi-partie rouge et mi-partie bleue. Le ministre unioniste disait récemment que sir Wilfrid Laurier n'a pas plus de chance de devenir premier ministre du Canada que lui, Ballantyne, de devenir roi d'Angleterre. M. Gouin est d'avis que M. Ballantyne a certes autant de chances de devenir roi d'Angleterre que député de Saint-Georges, et que d'ambitionner le premier titre n'est pas plus téméraire que d'ambitionner le second.

Quant à sir Wilfrid Laurier, il a déjà été premier ministre, et a plus d'une chance de l'être encore pour le bonheur du Canada. Il le sera sans argent et contre l'argent, malgré la presse gagée, malgré les ploutocratie et les profiteurs; il le sera sans intrigue, sans compromis déshonorant, par la seule volonté populaire.

Les partisans du gouvernement unioniste, dans leurs appels à l'électorat, prétendent qu'il n'y a qu'une chose ssentielle en ce moment: gagner la guerre, continue sir Lomer.

Telle est la formule qui sert à dissimuler toutes les extravagances et toutes les turpitudes d'un régime qui a commencé à se décomposer et à s'effriter avant même que le peuple ait eu l'occasion de le balayer dans un grand geste vengeur.

Il ne faut pas se laisser prendre par la piperie des mots. Gagner la guerre! mais tout le monde veut la gagner, et je ne sache pas que personne ait intérêt à ce que nous la perdions. Parmi les libéraux qui m'écoutent, il en est un grand nombre qui ont des enfants, des frères, des parents ou des amis sous les drapeaux et c'est une injure à leur faire que d'insinuer qu'ils ne désirent pas le succès des Alliés. Il en est d'autres qui portent des deuils cruels et il est certain qu'ils souhaitent ardemment que leurs morts soient vengés.

La cité de Montréal, toutes les cités, toutes les villes, tous les villages de la province et son gouvernement ont voté et payé des millions de dollars pour le Fonds patriotique, pour secourir les nécessiteux de la Métropole, pour le " British Sailors' Fund ", pour la Croix-Rouge britannique, pour les emprunts de la Victoire, pour le Secours national de France et pour la Belgique, la glorieuse martyre. Est-ce que toutes ces générosités et ces sacrifices ont été faits par notre brave population parce qu'elle désire la défaite de nos armées?

Non, non, gagner la guerre et le plus vite possible! c'est le voeu unanime de la nation, sauf peut-être celui des profiteurs qui ont grandi sous la tutelle bienveillante du gouvernement Borden.

Mais si nous soupirons après une victoire complète et définitive, chacun admettra que c'est d'un suprême ridicule de faire dépendre le sort de la guerre de la présente élection, ainsi que les unionistes le prétendent. Même si le gouvernement était maintenu au pouvoir, y a-t-il ici une personne qui croit que la paix serait avancée d'un mois, d'un jour, d'une heure? Peut-on sérieusement prétendre que c'est l'effort du gouvernement unioniste qui va mettre fin au conflit dans lequel sont engagés 25 millions de combattants ?

L'effort canadien ne vaudra que s'il est l'effort d'un Canada uni sous un chef compétent, qui commandera le respect et la confiance.

La question qui se pose est donc la suivante: Voulez-vous gagner la guerre avec un gouvernement qui a divisé la nation, qui a favorisé l'incompétence, qui porte la responsabilité de la dilapidation des deniers publics et en qui vous n'avez et ne pouvez avoir confiance? Ou bien, voulez-vous gagner la guerre avec un ministère composé d'hommes de valeur et présidé par le plus illustre des hommes de ce pays, par un ministère qui mettra un terme aux abus, à l'incompétence, à la maladministration et qui ramènera l'union et l'harmonie dans nos rangs? Appuyez alors les candidats du peuple, les candidats libéraux.

Ce ministère libéral, il travaillera à gagner la guerre, mais il sauvera aussi le pays du gouffre de la banqueroute, dans lequel l'administration Borden le précipite.

Sir Lomer Gouin feuillette alors le dégoûtant chapitre des scandales du gouvernement conservateur qui essaie de se cacher sous le camouflage unioniste, et il s'arrête au plus récent, celui du Nord-Canadien.

L'orateur indique ce qu'il va coûter au pays, et à la province. Il chargera celle-ci de $100,000,000 pour sa part du fardeau et se soldera pour tout le pays par un déficit annuel de $25,000,000. Cette législation scandaleuse, elle a été passée par le bâillonnement de l'opposition et elle ne pouvait passer autrement. La conscription n'a servi que de diversion.

En effet, la nécessité du service militaire obligatoire, au dire de M. Borden et de ses collègues, était urgente, six mois se sont écoulés depuis son adoption et rien n'a été fait encore. Les événements ont donné raison à sir Wilfrid Laurier.

Macauley a écrit: "I know of two ways only of governing society — by public opinion and by the sword."

C'est à l'opinion publique que l'Australie, où il n'y a pas de province de Québec, pas de Canadiens-français a eu recours quand il s'est agi de décider la question de conscription, et c'est à l'opinion publique que le parti libéral en appelle pour régler la même question.

M. Gouin ne croit pas que la loi de conscription ait été urgente. L'enrôlement volontaire a donné des résultats magnifiques. On ne trouvera nulle part dans l'histoire qu'une colonie ait fait plus pour la métropole que le Canada a fait pour l'Empire, depuis le début de la guerre.

Sir Wilfrid Laurier, fidèle à ses engagements, a protesté depuis le commencement, contre l'imposition de la conscription sans consultation populaire. Je crois qu'il a raison, s'écrie sir Lomer, la province de Québec croit qu'il a raison et l'immense majorité, dans le reste du pays, dira qu'il a eu raison!

Et cette loi qui fait tant de mal, il semblerait qu'on en veuille faire une farce, pour le temps des élections du moins. On la taille et retaille à coups d'ordres-en-conseil, à peu près tous les jours de chaque semaine, suivant les nécessités électorales. On traite en valets les juges des tribunaux d'exemption parce que aucune de leurs décisions ne plait au gouvernement, assailli par les protestations qui lui viennent de toutes les parties du pays contre cette loi malheureuse.

Cette loi, on en fait une farce pour le temps des élections, ai-je dit, mais gare au lendemain, si le gouvernement est maintenu au pouvoir! Ca n'est plus cent mille hommes qui partiront, c'est 200 mille. Le général Mewburn l'a dit dans sa candeur de novice au seuil du ministère : ce sont tous les hommes en état de porter les armes qui partiront, ce sera le dernier de nos hommes jusqu'aux ministres unionistes exclusivement. (Rires).

M. Gouin pour faire ressortir le danger d'une pareille politique s'appuie sur l'opinion d'un anglais qui occupa naguère un poste important dans sa province, M. Brown, ancien lieutenant-gouverneur de la Saskatchewan. Dans un discours prononcé à Regina, celui-ci déclarait, que trop d'hommes s'étaient laissés emporter par l'hystérie, au Canada. Il déplorait que l'on enlevât des cultivateurs à la terre, quand l'Angleterre et la France rappellent les leurs des tranchées. Depuis que les Etats-Unis sont entrés dans la guerre, les Alliés ont les hommes, l'argent, les munitions, il ne leur manque que les vivres. Lloyd George a dit la même chose à Paris, ces jours derniers.

Il ne faut pas oublier que la guerre a pris 40,000,000 d'hommes qui cultivaient et produisaient, pour les employer à des oeuvres de destruction. Si on ajoute à ce nombre 20,000,000 d'hommes qui sont uniquement employés aux munitions et aux autres oeuvres de guerre, nous avons 60,000,000 d'hommes hors de la normale et c'est la famine qui vaincra les Alliés si un pays comme le nôtre ne vient pas à leur secours.

L'Australie et les Indes sont trop éloignées; c'est d'ici que doivent venir les secours.

Est-ce que M. Borden, continue l'orateur, n'aurait pas dû songer à cela quand il promettait 500,000 hommes à l'Angleterre, sans consulter ses collègues? Est-ce qu'il n'aurait pas dû songer à cela quand l'opposition libérale proposait d'exempter les fils de cultivateurs?

C'eût été la loi, c'eût été légal, tandis que ces arrêtés ministériels ne sont que des leurres.

La guerre, reprend sir Lomer, sera gagnée par la méthode des chefs des nations. Il faut songer à nourrir le militaire par le travail du soldat de la terre, moins glorieux, sans doute, mais aussi essentiel que celui du combattant.

M. Gouin explique ensuite que tandis que l'on faisait appel à la passion pour commettre le vol du Nord-Canadien, on a eu recours pour faire passer la conscription à la loi scélérate des élections que Carvell lui-même qualifiait de révolutionnaire. C'est sur cette loi qui ignore les principes élémentaires de la justice, qui met de côté des engagements les plus solennels et qui viole l'autonomie que le gouvernement unioniste compte pour se faire élire. Je proteste solennellement, s'écrie l'orateur, en qualité de premier ministre, contre cette violation de nos droits. Je suis le seul à le faire, mais je sais bien que les premiers ministres des autres provinces pensent comme moi.

M. Gouin fait observer en passant que le gouvernement donne là un bien mauvais exemple et il passe à l'étude de la dette sous laquelle le gouvernement nous a courbés et à la responsabilité du gouvernement dans le coût élevé de la vie.

L'augmentation énorme de la dette, dit-il, a contribué à l'augmentation du coût de la vie. Les profits extravagants des barons unionistes ont contribué énormément à l'augmentation du coût de la vie.

Les dépenses extraordinaires d'élections, les affiches que l'on voit partout, les candidats de paille, les achats de candidats tout cela, en définitive, c'est le peuple qui le paie et c'est cela qui fait le haut coût de la vie.

M. Hanna confesse qu'il n'a rien pu faire pour soulager le peuple, reprend sir Lomer ; pourquoi n'essaierait-on pas d'un changement de régime gouvernemental cette fois ?

Pourquoi M. Hanna, s'il est de bon compte, ne fixe-t-il pas les prix comme l'a fait sir Thomas White, pour le papier?

Sans doute des journaux, même quand ils sont contrôlés par le gouvernement, sont intéressants, mais les pères de famille, les travailleurs qui donnent leurs fils aux armées et qui nourrissent notre société sont plus intéressants encore.

Un gouvernement qui préfère les castes à la masse, un gouvernement qui est pour le petit nombre contre le grand nombre porte en soi le germe de sa déchéance. Qu'il en appelle aux plus nobles passions ou aux plus mauvais sentiments, rien ne lui épargnera le sort qui l'attend: la défaite!

La presse, termine le premier ministre, la presse du petit groupe d'hommes qui par leur fortune gouvernent temporairement les destinées de ce pays, peut continuer à insulter et calomnier la province de Québec, et à fanatiser ses lecteurs contre la *French domination*, elle ne pourra pas faire mentir l'histoire et nous pourrons lui répondre, comme répondait Lloyd George aux tories du Royaume-Uni au plus fort de sa campagne contre la Chambre des Lords. "Ils me traitent en étranger, disait-il; ma race était ici il y a 3,000 ans, mais je vais vous dire pourquoi les tories haïssent le Celte: il a au coeur l'amour irréductible de la liberté." Eh! bien, notre race à nous est ici depuis 300 ans, c'est elle qui a découvert ce pays, qui l'a colonisé, défriché, évangélisé, elle est chez elle au Canada et personne ne peut légitimement la traiter en étrangère. Elle a voix et elle entend exercer sa voix au chapitre de la nation, elle a le droit de cultiver librement l'idéal de sa fière et glorieuse lignée; elle a le devoir sacré de conservec intactes les traditions ancestrales et de les défendre contre tous les empiètements, et ce devoir elle le remplit et le remplira avec autant de fermeté que de piété. Et à l'instar du ministre britannique, nous pouvons dire: la raison pour laquelle le tory hait le Canadien français, cet autre Celte, c'est que lui aussi, il a au coeur l'amour irréductible de la liberté, de la jusitce, du *fair play* et de la tolérance. Ouvrez l'histoire de notre province, lisez-en toutes les pages et dites-moi s'il est un province où la minorité ait été plus respectée et plus généreusement traitée qu'ici.

Cette justice et ce respect que nous avons eu pour nos frères de la minorité dans le passé, nous l'avons aujourd'hui, nous l'aurons demain, nous l'aurons toujours, parce que nous aimons la liberté, parce que nous pratiquons la justice, le " fair play ", la tolérance.

Ce sont là les *principes* dont sir Wilfrid Laurier s'est inspiré tout le long de sa carrière, ce sont là des principes que pratiquent ses partisans, ce sont les principes qui ont toujours prévalu au sein du parti libéral, ce sont les principes qui prévaudront si les électeurs le veulent, après le 17.

M. WALTER MITCHELL

Le trésorier provincial est vivement applaudi lorsqu'il se lève pour parler. L'orateur entre immédiatement dans le vif de son sujet; il fait allusion au discours qu'il a prononcé hier à la Législature et appuie sur les déclarations qu'il a faites alors et fait de nouveau l'éloge de M. Gouin qui s'est toujours appliqué à défendre la minorité anglo-protestante de ce pays, c'est pourquoi l'orateur conseille à ses compatriotes d'appuyer le premier ministre de la province. Mais il est une autre chose contre laquelle l'orateur s'élève avec force, c'est l'attitude prise par ce Révérend de Montréal qui, se servant de la chaire comme d'une tribune politique, a conseillé à ses auditeurs de voter contre Laurier et pour le gouvernement unioniste sans quoi il serait dénommé des "Slackers". Mais il n'y a pas qu'à lui que s'adresse ce reproche mais à tous les pasteurs protestants qui depuis le début de la campagne politique font le même jeu. S'ils sont aussi fort, dit-il, en choses spirituelles qu'ils le sont en matières politiques, je plains leurs ouailles. M. Mitchell conseille aussi aux gens du type d'Harry Lauder et des généraux Currie et Turner de garder leurs conseils pour eux et de s'occuper de leurs devoirs respectifs "nous savons ce que nous avons à faire dans ce pays et nous ferons notre devoir jusqu'au bout."

"On se surprend en certains quartiers de ce que moi, un "British", je ne donne pas tout mon appui au gouvernement d'union; je répondrai à ceux-là que c'est justement parce que je suis "British" que je combats le gouvernement et que je donne mon appui à M. Laurier. Je suis pour un gouvernement du peuple par le peuple, je suis contre ce gouvernement conduit par une clique de profiteurs et de millionnaires, et cette doctrine, je la prends dans les meilleurs journaux anglais, tels le "Manchester Guardian". J'appuie Laurier, car, fidèle à la tradition anglaise, il a voulu avant de mettre en force une loi nouvelle la soumettre au peuple."

L'orateur croit que cette loi de conscription n'a été imposée que pour une seule raison: battre Laurier et gagner les élections.

Ces gens du gouvernement, si réellement ils avaient voulu gagner la guerre et aider les soldats, ils avaient d'autres moyens à prendre; mais non, on savait qu'en présentant cette mesure, on aurait plus de chance de revenir au pouvoir pour continuer cette politique d'exploitation et de "bluff" en compagnie des Flavelle, des Sifton et de tous les autres de cet acabit; on savait aussi que ce serait soulever la question de race qu'on pourrait exploiter dans les autres provinces. Immédiatement après avoir introduit cette législation on a fait voter la loi du Nord-Canadien, espérant que ceci serait caché par cela.

Ces gens n'étaient pas sincères, déclare l'orateur, ils n'avaient qu'un but: gagner les élections. Mais dans ceci comme dans bien d'autres choses, ils se sont trompés; quand bien même on exploite le sentiment de race dans les autres provinces, on ne réussit pas, à preuve les demandes d'exemption qui sont aussi nombreuses que dans le Québec.

M. Mitchell croit que pour faire un Canada encore plus grand, il faut absolument l'unité et l'harmonie de toutes les races et ce n'est que M. Laurier qui peut nous amener ce grand bienfait. "Je veux comme les autres gagner cette guerre, je me découvre devant ceux qui partent, mais j'ai du mépris pour les profiteurs de la guerre. Il nous faut sauver le Canada de ces accapareurs. Levons-nous en masse le 17 décembre pour remettre à la tête du gouvernement cet homme qui se nomme Laurier."

M. Mitchell annonce ensuite aux applaudissements de la foule qu'il part à l'instant pour Winnipeg en compagnie de M. Laurier.

Londres, 7. — Mercredi et jeudi, les avions anglais ont continué leurs bombardements contre les ouvrages militaires des Allemands en Belgique, contre des aérodromes d'Uytkerke, de Saint-Denis-Westrem et d'Engel, contre les quais de Bruges et contre diverses voies ferrées. Ils ont causé des incendies. Ils ont détruit 2 machines allemandes et en ont abattu 4 autres dont 3 ont été probablement détruites.

LES ROUMAINS LACHENT LA GUERRE

Jassy, Roumanie, 6. — Il a été décidé que les troupes roumaines vont se joindre aux Russes au sujet de l'armistice proposé, bien que les Roumains aient repoussé toute tentative de fraternisation, dit un communiqué officiel publié aujourd'hui. Les hostilités sont suspendues aujourd'hui sur toute la longueur du front.

LES ROUGES OPTIMISTES

ON CALCULE DANS LES CERCLES LIBERAUX D'OTTAWA SUR 120 SIEGES SURS. — DES DESERTEURS REVENANT AU BERCAIL DONNERAIENT LE POUVOIR A SIR WILFRID.

Ottawa, 7. — (Spécial au "Nationalistes".) — La fournaise politique est un peu négligée par le public, bien que les unionistes surtout fassent les plus grands efforts pour y ramener son attention. Le désastre d'Halifax avec ses proportions grandissantes occupe tous les esprits. Dans Ottawa, nombre de familles sont directement intéressées et attendent avec la plus vive inquiétude les premières listes de victimes, qui contiendront peut-être les noms de leurs parents ou amis. Aussi la campagne de haine dont le gouvernement a emprunté l'idée aux Allemands subit-elle un léger temps d'arrêt. Elle n'en reprendra que plus violente après deux ou trois jours. On est Boche ou on ne l'est pas.

Le chef libéral se met en route aujourd'hui même pour Winnipeg où il prononcera un discours lundi prochain. Les meilleures nouvelles arrivent de l'ouest aux quartiers généraux du parti libéral, et sir Wilfrid Laurier est assuré d'une réception enthousiaste dans la ville du Canada central. On dit même que les soldats de l'Association des Vétérans se montrent des mieux disposés à l'endroit de sa visite, en dépit de certaines rumeurs récentes, et qu'ils vont pousser l'admiration de la personnalité éminente du vieux chef jusqu'à offrir la musique militaire de leur association pour lui faire escorte à son arrivée et à son départ. Tout promet que l'assemblée de Winnipeg aura la meilleure influence sur le résultat dans les provinces de l'ouest. Déjà les apparences y sont de beaucoup meilleures qu'au commencement de la campagne; on ne comptait guère que sur une douzaine de sièges alors, mais les probabilités s'affirment de plus en plus pour un contingent de vingt députés libéraux d'au delà des lacs au prochain parlement.

Avec les soixante Québécois, cela ferait quatre-vingt, peut-être plus, car rien ne prouve que la province de Québec ne va pas dépasser le chiffre de soixante. Il ne faudrait plus alors que vingt sièges ontariens pour assurer la victoire libérale, car on est assuré d'un bon résultat dans les Provinces Maritimes. L'Ile-du-Prince-Edouard n'a que quatre sièges, mais elle va les offrir avec empressement à sir Wilfrid pour ses étrennes, et la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick vont rivaliser à qui offrira le plus beau bouquet au vieux chef. En un mot, la barque libérale est portée par un courant anticonscriptionniste et anti-Borden-Meighen-C. N. R., dont il est impossible d'évaluer la force, mais de toute façon, et quel que soit le résultat, le parti libéral ne peut manquer de se retrouver beaucoup plus fort en Chambre qu'il ne l'était au dernier parlement, et la partie ne sera pas définitivement perdue même si les unionistes revenaient au pouvoir avec une faible majorité.

Ce n'est pourtant pas faute d'avoir employé tous les moyens que le cabinet Borden aura été au moins virtuellement battu. Du Nouveau-Brunswick arrive la nouvelle que les unionistes ont essayé par tous les moyens de circonvenir le candidat libéral de York, M. Brown. Celui-ci a en effet déclaré publiquement que l'on a offert cinq mille dollars à son avocat afin qu'il commette une erreur substantielle dans les documents de mise en nomination de son client. L'avocat ayant refusé énergiquement, on recourut à un autre moyen, et un agent se rendit à la demeure du candidat libéral, afin de lui offrir la même somme s'il voulait seulement manquer son train, le lendemain, ce qui assurerait l'élection par acclamation de son adversaire.

Détail intéressant, cette personne aurait ajouté: "Le wagon particulier de M. Carvell va arriver ici demain et vous n'aurez qu'à monter à bord où vous serez traité comme un prince et l'on vous assurera un voyage d'un mois gratuitement." Toutes ces manigances se sont passées dimanche le 18 novembre dernier, a déclaré M. Brown, dont les déclarations ont produit toute une sensation dans cette partie du pays. On assure qu'il sera élu par une forte majorité et que le reste de cette province va donner 10 sièges aux libéraux. La Nouvelle-Ecosse irait jusqu'à six et avec les 4 de l'Ile, on a un contingent maritime de 20, lequel ajouté aux 60 du Québec, 20 au moins en Ontario, fait 100 à part l'Ouest. Et l'Ouest est bon pour un autre 20, assure-t-on, cela ferait un grand total de 120 libéraux, soit une majorité de trois voix à part les 30 ou 33 libéraux unionistes élus par le gouvernement. Que ceux-ci se rallient alors au parti au pouvoir, et voilà sir Wilfrid avec près de 40 voix de majorité.

Telle est à peu près la note optimiste qui règne dans les cercles libéraux au moment où le vieux chef se met en route pour l'Ouest et peut-être pour l'Ontario, car il est question qu'il prenne la parole à Toronto, au retour, ainsi qu'à Kingston. Son voyage ne peut qu'améliorer ces perspectives et c'est le meilleur souhait qu'on puisse lui faire au moment où il se met en route.